
3 1761 07033062 6



AUX PAYS BALKANIQUES APRÈS LES GUERRES de 1912-1913



“ *Les Pays Modernes* ”

CHAQUE VOLUME IN-8° ÉCU, BROCHÉ. . . . . . **4** FR.

La France au Travail. — I. *Lyon, Saint-Étienne, Dijon, Grenoble,* par Victor CAMBON, ingénieur E. C. P., 20 planches hors texte et 1 carte ; II. *En suivant les côtes : de Dunkerque à Saint-Nazaire,* par M.-A. HÉRUBEL, Docteur ès sciences, 20 planches hors texte et 1 carte ; III. *Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Marseille, Nice,* par Victor CAMBON, ingénieur E. C. P., 22 photogr. et 1 carte.

L'Amérique au Travail, par J. FOSTER FRASER traduit par M. SAVILLE, 32 planches (*11e édition*).

L'Allemagne au Travail, par Victor CAMBON, Ingénieur E. C. P., 24 planches hors texte (*7e édition* revue et augmentée).

La Belgique au Travail, par J. IZART, ingénieur civil, 20 planches hors texte (*3e édition*).

Aux Pays de l'or et des diamants, par H. H. FYFE, *Cap, Natal, Orange, Transvaal, Rhodésie,* adapté de l'anglais par G. FEUILLOY, 22 photogravures hors texte et 1 carte (*3e édition*).

Panama : L'œuvre gigantesque, par J. FOSTER FRASER, adapté de l'anglais par G. FEUILLOY, 20 photograv. hors texte et 1 carte (*2e édition*).

La Russie et ses richesses, par Étienne TARIS, ingénieur, ancien élève de l'École polytechnique, 24 photogravures hors texte et 1 carte (*3e édition*).

L'Argentine moderne, par W. H. KŒBEL, traduit de l'anglais par M. SAVILLE et G. FEUILLOY, 24 gravures hors texte (*6e édition*).

L'Australie : Comment se fait une nation, par J. FOSTER FRASER, adapté de l'anglais par G. FEUILLOY, 20 grav. hors texte 1 carte (*3e édition*).

La Chine Moderne, par Edmond ROTTACH (*2e édition*), 26 gravures hors texte, 1 carte.

Les Cinq Républiques de l'Amérique centrale, par le Comte M. de PÉRIGNY, 26 gravures hors texte, 1 carte.

A travers la Hollande, par LÉON GÉRARD, 48 illustrations à la plume par J. B. HEUKELOM. 1 volume in-8 carré. Broché : **3** fr. **50**.

"LES PAYS MODERNES"

AUX PAYS BALKANIQUES
APRÈS LES GUERRES de 1912-1913
Monténégro Serbie, Bulgarie

PAR

ALPHONSE MUZET
INGÉNIEUR CIVIL

---

26 PHOTOGRAVURES HORS TEXTE
UNE CARTE



PARIS
PIERRE ROGER ET Cie, ÉDITEURS
54, RUE JACOB, 54

AVANT-PROPOS

La première édition de ce livre, rédigée avant les récentes guerres, a été publiée en novembre 1912, c'est-à-dire tout au début des hostilités engagées entre les alliés balkaniques et la Turquie.

L'accueil bienveillant du public, guidé, il est vrai, par la grande publicité faite autour des événements d'Orient, m'engage aujourd'hui à présenter une nouvelle édition, tenant compte des modifications profondes apportées par les traités de Londres et de Bucarest.

Il m'avait semblé utile dans la première édition d'expliquer avec quelques détails les différentes compétitions qui avaient déterminé la guerre, après avoir analysé le rôle historique et politique de chacun des belligérants. A cette époque, l'alliance balkanique était partout prônée comme une confédération solide, formant un bloc avec lequel l'Europe devrait désormais compter.

Presque seul, à ce moment, je refusais de croire à la solidité de ce bloc composé d'éléments dont je connaissais le défaut d'homogénéité, et je dénonçais sa fragilité en prévoyant nettement la deuxième guerre balkanique qui devait éclater sept mois plus tard.

A l'heure actuelle il me paraît superflu, dans cette deuxième édition, de revenir en détail sur tous les points que les événements accomplis depuis novembre 1912 ont mis suffisamment en lumière pour qu'il soit utile d'insister à nouveau.

J'avais pourtant signalé, et les événements ne l'ont que trop confirmé, les fautes de la diplomatie, en 1878, au Congrès de Berlin. Le traité de 1913 signé à Bucarest, rectifiant les travaux de la Conférence de Londres, laisse subsister une erreur politique aussi profonde que celle du traité de Berlin : je veux parler de la constitution de l'Albanie en royaume indépendant, de par la volonté de l'Autriche dont le bluff armé fit trembler l'Europe, attablée à Londres pour rédiger le nouveau statut balkanique.

L'Autriche, en effet, n'a eu qu'un seul but : celui d'empêcher l'accession de l'Adriatique aux Serbes, que l'on continue à vouloir encercler sans issue véritable à la mer.

Or, ainsi qu'on le verra plus loin, le dévelop-

pement économique de la Serbie exige impérieusement ce débouché ; il est donc facile de prévoir qu'à la prochaine occasion cette nation fera l'impossible pour conquérir à nouveau ce que les traités successifs lui ont refusé, alors que ses prétentions modestes s'accommodaient en effet d'une simple fenêtre sur l'Adriatique, après y avoir conquis par les armes toute une façade.

L'instabilité politique est évidente, c'est la rançon de l'injustice consacrée par les traités qui accordent beaucoup aux Grecs qui n'ont rien fait pourtant de bien sensationnel au cours de ces deux dernières guerres, si ce n'est beaucoup de bruit autour de victoires faciles, remportées sur un ennemi en fuite ; qui accordent aux Albanais une autonomie complète beaucoup trop prématurée, mais qui retirent aux Serbes le véritable fruit de leurs victoires, en leur faisant abandonner ce qu'ils avaient conquis de plus utile à leur véritable développement économique, c'est-à-dire un port sur l'Adriatique.

La transformation de l'Albanie en royaume indépendant n'est donc qu'un prétexte pour masquer une politique perpétuellement agressive de l'Autriche contre la Serbie, qui n'aurait pourtant demandé qu'à travailler en paix, et à écouler ses produits au moyen d'un port bien à elle. Si donc

la paix de l'Europe se trouve prochainement troublée, les grandes puissances en sont bien nettement d'avance responsables. Je souhaite, sans trop l'espérer cependant, que cette fois les événements ne me donnent pas raison, et qu'à l'abri de la paix, tous ces États travaillent activement à leur développement économique, qui pourrait être si prodigieux si le fléau de la guerre ne venait pas anéantir en quelque mois les efforts de tant d'années.

Je me propose de montrer ici ce que sont les royaumes du Monténégro, de Serbie et de Bulgarie, tels que les récents traités de Londres et de Bucarest viennent de les délimiter, et quelle est leur véritable situation politique et économique.

J'exprimerai franchement ce que j'ai ressenti, ce que mes yeux ont vu au cours des années que je viens de passer dans les Balkans. Je le ferai avec toute la sincérité dont doit être empreint ce livre destiné à tous ceux qui désirent connaître, à des titres divers, la véritable situation matérielle et morale des peuples balkaniques. Qu'on ne m'en veuille pas si au cours des chapitres de ce modeste ouvrage, le souci constant de la vérité me fait blesser quelques susceptibilités.

Paris, 1er janvier 1914.

Monténégro

CHAPITRE I

Le Monténégro et sa capitale

Vers le Monténégro; de Cattaro à Cettigné capitale. — A travers la ville; les palais des légations; l'ascension du Lovtchen. — Les habitations en ville et dans la montagne. — Les costumes monténégrins. — La vendetta. — La situation sociale de la femme. — Danses et chants nationaux. — Le revolver parle. — Les religions et les actes de l'état civil. — La polygamie est permise aux sujets musulmans.

J'habitais Belgrade lorsque j'eus pour la première fois l'idée de visiter le Monténégro.

Si l'on consulte la carte, à première vue cela peut paraître une promenade; mais il n'y a pas actuellement de voie ferrée, quoiqu'il existe sur le papier beaucoup de projets.

Toutefois, maintenant que le traité de Bucarest fait communiquer directement le Monténégro avec la Serbie, il y a lieu de penser que très prochainement routes et voies ferrées permettront de se rendre de Belgrade au Monténégro sans être obligé de faire tout le voyage que je vais décrire.

Actuellement, le meilleur chemin, le plus pratique à la fois et le plus rapide, pour aller de Belgrade au Monténégro, est de gagner Cattaro via Agram et Fiume.

Agram, en croate Zagreb, capitale de la Croatie, qui se trouve sur la ligne Belgrade-Fiume, est une ville de quatre-vingt mille habitants où vous rencontrez, au marché qui se trouve sur la grande place, les plus beaux costumes, si variés, de la Croatie. Malgré cela, c'est une cité toute moderne, bien tracée, sillonnée de larges avenues et de jardins, et possédant de fort jolies constructions. Un incendie en 1880 détruisit presque toute la ville, ce qui explique le modernisme de son ordonnance, malgré le pittoresque de sa situation : quartier haut et quartier bas reliés par un funiculaire. Agram ne ressemble pas aux villes balkaniques, quoiqu'on y cause presque partout le croate, qui est une langue serbe.

D'Agram on gagne Fiume, d'où l'on s'embarque pour Cattaro, port autrichien établi sur une magnifique baie située au pied des montagnes du Monténégro, et qui commande absolument Cettigné.

Tout le long du trajet, j'avais photographié les sites merveilleux de la côte dalmate. J'étais tout fier de mes quelques douzaines de plaques que je me promettais bien de développer dès mon arrivée à Cettigné; mais j'avais compté sans la vigilance des autorités autrichiennes. J'étais signalé, car, dans mon ignorance des règlements, j'avais, paraît-il, photographié des forts autrichiens de grande importance. Que faire? Au moment de débarquer, j'avisai de mon embarras le correspondant du *Rouskoié Slovo*, le grand journal russe, dont j'avais fait la connaissance à bord. Fort obligeamment, il me prit mes boîtes de plaques parmi ses bagages; je me précipitai ensuite pour débarquer. Comme je l'avais prévu, on me pria de livrer toutes mes plaques; j'en donnai alors deux douzaines vierges et pus sortir

sans encombre, ayant sauvé ma collection qui me fut remise plus tard par mon nouvel ami.

Cattaro, en croate Kotor, est une forteresse : trois portes donnent accès dans la ville, dont les rues sont très étroites. Après les formalités d'usage à la douane, qui est située sur la place d'armes, on prend l'automobile qui fait le service de Cettigné.

La route en lacets suit et contourne le flanc de la montagne abrupte. Au fur et à mesure que l'on monte, la baie de Cattaro se déroule à nos pieds, en un panorama vaste et impressionnant offrant un des plus beaux points de vue de l'Europe. La montagne ainsi escaladée a près de 1 000 mètres de hauteur, la route débouche sur un immense plateau d'où la vue est féerique ; à l'ouest c'est le vieux Monténégro, à l'est le Brda, au milieu la vallée de Zéta, contrée la plus fertile du Monténégro.

Mais l'automobile monte toujours, et bientôt on aperçoit les pics montagneux qui dominent Cettigné avec, tout au loin, le lac de Scutari et les montagnes de l'Albanie. Puis la ville se précise, semblable de loin à un grand village.

Tout à coup, le chauffeur ralentit puis s'arrête ; sur la route, j'aperçois une victoria qui s'avance vers nous, elle n'est plus qu'à quelques mètres, le chauffeur descend de son siège, les piétons s'arrêtent : tous saluent. C'est le roi Nicolas qui passe et que l'on doit saluer, toute action cessante.

La route qui, en quittant Cattaro, passait au milieu de forêts de chênes, traverse maintenant des contrées rocheuses et à part Niégouch, berceau de la famille royale, ce ne sera plus que du roc, toujours du roc, jusqu'à l'arrivée à Cettigné.

Grâce à mon nouvel ami, le journaliste russe, qui est connu de tous, j'ai pu passer sans encombre la visite douanière, sans même sortir mon passeport qui, je dois le dire, ne m'a jamais servi à aucun voyage ultérieur dans la montagne Noire.

Nous voici en ville, l'automobile stoppe devant un grand édifice qui est le palais des ministères. La visite de Cettigné ne dure guère, mais la ville offre des contrastes curieux. C'est un grand village propret, comme on en a l'impression, de la route, avant d'y pénétrer, mais au milieu de ce village vous trouvez des palais, et de magnifiques palais, à quelques pas des petites maisons à un étage, basses et alignées.

La légation russe a fait construire une splendide résidence, qui est d'ailleurs le plus beau monument de toute la ville. L'Autriche s'est aussi mise en frais, ainsi que l'Italie. La France n'est pas restée en arrière, et le palais de notre ministre, dû, je crois, à l'architecte Deglane, apporte ici sa note bien spéciale; c'est un riche cottage, d'ailleurs merveilleusement confortable, mais un peu dépourvu d'arbres. Pour remédier au défaut d'ombrage, un des derniers ministres avait bravement et démocratiquement tracé un superbe potager où choux et salades venaient admirablement. A dire vrai, cette désinvolture ne laissa pas de scandaliser certains, mais ne faut-il pas se montrer un peu indulgent à quelqu'un qui accepte de vivre toute l'année dans ce royaume des pierres.

Le palais du roi est une grande bâtisse de si modeste apparence que l'on se refuse tout d'abord à en croire ses yeux; un seul étage surmonté d'un toit en pente rapide sillonné de nombreuses lucarnes-pigeonniers;

vaste maison de campagne de riches bourgeois, sans aucune espèce d'architecture. Tout près du palais se dresse un ormeau séculaire sous lequel, disciple de saint Louis, le roi Nicolas donne audience à ses sujets.

La résidence du prince héritier, non loin du palais royal, est plus moderne et de meilleure apparence. Elle est située vis-à-vis du parc public, assez modeste jardin.

Voici le Grand-Hôtel, un nom bien pompeux pour un si simple édifice; à la porte se trouve une grande table de pierre devant laquelle je m'asseois pour assister au défilé des ménagères venant à la fontaine prendre de l'eau dans un récipient de fer-blanc qu'elles portent sur la tête.

Cettigné est en effet dépourvu d'eau, et c'est la grande misère de cette capitale de quatre mille cinq cents habitants; en été la disette d'eau est souvent complète. Le roi Nicolas a étudié divers projets d'adduction, mais il faudrait 2 ou 300 000 francs, dépense que le budget ne peut comporter. D'où obligation d'attendre des jours meilleurs.

On a bien, il y a quelques années, installé dans la ville la lumière électrique, car on a pu trouver parmi les commerçants quelques abonnés qui payent tant bien que mal les frais d'entretien de la station centrale; mais qui voudrait acquitter des taxes pour l'eau? L'État seul doit payer; quand le pourra-t-il?

Tout près du Grand-Hôtel est le lycée réservé aux jeunes filles riches du royaume; on leur apprend le russe et le français, deux langues pour lesquelles d'ailleurs tout Slave possède une grande facilité de rapide compréhension.

N'allez pas déduire de tout ce qui précède que cette ville perchée si haut, bâtie au milieu des rocs, en situation inexpugnable, est totalement dépourvue de cachet. Bien au contraire : si Cettigné est un grand village ne pouvant se comparer à aucune autre capitale du monde, il a un charme exquis que bien des touristes ressentiront; car si l'on ne peut y admirer des monuments, c'est un régal que de contempler les habitants ! Quelle race magnifique ! C'est bien le plus beau type d'homme qui puisse se voir. Leur démarche est mâle et fière, et leurs merveilleux costumes, portés avec aisance, même par les plus humbles, leur donnent une allure martiale et noble.

La femme monténégrine est grande et svelte, bien plus maigre que l'homme, car c'est elle qui travaille; et la femme du peuple, à Cettigné, n'échappe pas à cette règle générale; aussi vieillit-elle de bonne heure. Mais la femme de condition est fine, avec les plus beaux yeux noirs du monde. Lorsqu'elle est mariée, elle porte la mantille noire qui fait ressortir davantage encore l'éclat des yeux.

Un contraste frappant avec la misère que l'on devine au foyer monténégrin, c'est la richesse du costume des deux sexes. Aux jours de fête tous exhibent leurs merveilleuses parures aux couleurs variées et chatoyantes, et c'est une joie pour les yeux.

A Cettigné, très peu de rues; la principale où se trouve la poste et qui aboutit, d'une part, au Grand-Hôtel, et de l'autre à l'Ambassade de France, est aussi la plus large. C'est là que se trouvent non des magasins, mais de petites boutiques basses où se vendent les objets de toute première nécessité.



Cl. Forbin.

Vue de Cettigné

Dans l'autre grande rue se trouve le Zetski-Dom, grand édifice sans aucune architecture, mais qui a reçu de nombreuses affectations. C'est là que se réunissent en effet les soixante et un délégués de la nation ; c'est donc la Chambre des députés. Dans le même bâtiment se trouve le théâtre national où différentes troupes serbes viennent de temps à autre donner des représentations. Il y a enfin un musée, une bibliothèque, une salle de lecture publique et une chapelle.

Voilà donc un des édifices les plus utiles de la capitale.

Derrière lui, attenant à la place d'armes, se dresse une vaste caserne toute neuve dans laquelle je n'ai pas pénétré, mais dont j'ai entendu vanter l'aménagement moderne.

Le marché situé près des halles est bien l'endroit le plus pittoresque de la ville, parce que l'on y peut le mieux observer les types si variés des montagnards venus pour vendre leurs maigres récoltes. Tandis que les ménagères s'empressent aux provisions, de grands et beaux gars déambulent indolents, le pistolet à la ceinture.

Derrière le vieux palais, se trouve le couvent de Notre-Dame, renfermant le sarcophage de saint Pierre Pétrovitch. A l'extérieur, des canons, pris aux Turcs et braqués dans une superbe attitude de défi, semblent protéger les tombeaux de la famille royale, qui voisinent avec ceux de la famille Karageorgevitch.

Tout au-dessus, à quelques pas, c'est la célèbre tour de Tabia, à laquelle on suspendait jadis les têtes des Turcs tués à la guerre.

Levant les yeux au sud-ouest, vous apercevez une cou-

pole dorée qui abrite le mausolée du prince Danilo Ier.

Quittons maintenant la ville proprement dite; après avoir marché une demi-heure, nous voici au belvédère. Quel merveilleux panorama ! La vue embrasse le lac de Scutari, les monts d'Albanie et les monts d'Antivari. Non loin du belvédère, la grotte de Lipa renferme des stalactites assez curieuses.

Si vous allez un jour à Cettigné, n'oubliez pas, après en avoir demandé l'autorisation au ministre de la Guerre, de faire l'ascension du Lovtchen qui se trouve à l'ouest de la ville. C'est une montagne haute de 1 800 mètres environ, d'où la vue est également magnifique et fort étendue. Vous trouverez facilement un bon cheval qui vous mettra au pied du Lovtchen en trois ou quatre heures, et de là vous commencerez l'ascension, qui durera de cinq heures et demie à six heures.

Pénétrons maintenant dans une habitation monténégrine.

Dans les villes, le type habituel est celui que nous retrouvons à peu près dans tous les Balkans : une maison à un seul étage, avec ou sans grenier, rarement sur cave; quelques-unes plus confortables ont deux étages et un sous-sol, mais c'est l'exception. Le plus souvent même, sauf à Cettigné, il n'existe pas de plancher, que remplace la terre battue. Le plafond est généralement bas; la menuiserie laisse toujours à désirer, malgré la vantardise des menuisiers locaux qui prétendent travailler mieux que n'importe où.

En ville la plupart des maisons comportent doubles fenêtres pour lutter contre les intempéries et spécialement contre le froid, car il n'est pas rare d'enregistrer en hiver 25° au-dessous de zéro.

A la campagne, l'habitation, encore plus modeste, ne mérite presque jamais le nom de maison : c'est une véritable hutte, bâtie en pierre, car celle-ci ne coûte presque rien, mais sans aucune menuiserie, presque toujours sans fenêtres, et mal couverte de chaume ou de tout ce qui tombe sous la main du paysan. Le jour pénètre par des fentes pratiquées dans le mur, la porte étroite et basse est fermée le plus souvent de planches mal jointes. Dans cette hutte, on conçoit que les paysans ne sont pas protégés des intempéries, et l'on se demande comment ils peuvent résister au froid intense des montagnes monténégrines.

Bien souvent hommes, femmes, enfants et animaux divers dorment ainsi pêle-mêle à l'intérieur des chaumières. Certaines d'entre elles sont munies d'espèces de couchettes, mais les plus misérables, dépourvues de planchers et de pavés, n'en possèdent même pas, et les malheureux s'étendent par terre à côté de leurs bêtes. Bien entendu, ils n'enlèvent presque jamais leurs vêtements et ne se lavent que très rarement. Certes, dans tous les Balkans, la maison paysanne est plus que rustique, mais, au Monténégro, ces taudis sordides sont en majorité; il faut donc que l'air soit bien pur, pour que ces durs montagnards puissent vivre normalement.

Il est vrai que la race est belle, forte et saine, et, lorsqu'on parle de diminution de natalité ou plutôt d'augmentation de la mortalité, je ne crois pas qu'on doive s'en prendre aux conditions si misérables d'habitation du paysan, qui jamais auparavant n'a été logé plus confortablement, au contraire. Ce n'est donc pas là qu'il faut chercher le mal, mais bien plutôt dans les agglomérations.

Vous ne trouverez jamais dans ces huttes ni chaises ni meubles quelconques; on s'assied sur n'importe quoi, le plus souvent sur le sol, et, pour manger, les mains ne sont-elles pas les plus habiles fourchettes? Comme tout Monténégrin porte son couteau dans sa ceinture, c'est le seul ustensile usité pour les repas qui se composent presque toujours de maïs et d'oignons, ainsi que de pain fabriqué par le paysan lui-même.

Aux jours de gala, celui qui peut se permettre ce luxe s'offre un morceau de mouton ou de porc et parfois du fromage. Jamais de vin ni de café, que seuls connaissent les citadins; par contre, chaque fois qu'il le peut, il absorbe du *raki*, sorte d'eau-de-vie le plus souvent faite de prunes et qui prend alors le nom de *slivovitch, sliva* par abréviation.

La vie du paysan est, on le devine, rude et monotone; il est peu habitué au travail, sans pourtant être paresseux, car jusqu'à présent sa principale occupation a été la guerre. Le Monténégrin est guerrier avant d'être paysan; il cultive pour se nourrir, rarement pour tirer parti de sa culture. Il faut ajouter à sa décharge que, dans ces immensités de pierres, il lui est difficile d'arriver à créer des champs; et cependant, partout où cela est possible, avec une patience inlassable, il est parvenu à en constituer pièce à pièce, apportant la terre par petits paniers, et la disposant ensuite sur des terrasses aménagées par lui dans ce but, en plein roc.

On peut donc prévoir que le jour où, comme nous le verrons plus loin, la surface cultivable du Monténégro pourra être décuplée, la paix rendant insensiblement le montagnard à sa terre, le Monténégrin fort et actif deviendra un excellent laboureur. Il faut déjà voir avec

quel courage il fait la corvée de l'eau, car il doit aller souvent fort loin en chercher pour l'arrosage à l'époque du labour.

A la campagne comme à la ville, la richesse des vêtements offre un saisissant contraste avec toute cette misère.

Le costume monténégrin est en drap, dont la couleur varie, mais presque toujours orné de broderies d'or ou de soie. Le prix en peut aller de 100 francs à 1 000 francs et plus. Il se compose essentiellement, sur la chemise de toile, d'un gilet de drap bleu foncé ou rouge écarlate, orné souvent de broderies très riches de couleurs diverses; puis vient le paletot, le plus souvent en drap blanc, bleu ou vert, mais qui ne se boutonne jamais, de façon à laisser voir les broderies du gilet. Enfin un long pardessus ou *jelek*, plus ample dans le bas et sans manches, vient allonger la silhouette élevée du Monténégrin. Le jelek, presque toujours orné de riches broderies de soie et d'or qui en font une pièce valant parfois plusieurs centaines de francs, est en général rouge ou vert foncé.

La culotte, presque toujours bleu foncé, se complète de guêtres blanches. Le paysan se chausse généralement d'*opanques*, sorte de semelles en cuir ou peaux de chèvre, retenues aux pieds par des lanières; le Monténégrin plus fortuné porte des bottes.

Autour de la taille, à part quelques habitants des villes habillés à l'européenne, tout Monténégrin arbore une ceinture en tartan multicolore, ou en soie pour les jours de fête; cette ceinture, longue d'une dizaine de mètres, est enroulée de façon à lui permettre de loger

tout un arsenal comprenant pistolet, couteau, pipe et différentes armes blanches que tous, sans exception, portent ainsi.

La coiffure est, pour tous, le fez national, sorte de toque ronde, pas très haute, dont le tour est noir et le fond rouge; sur ce fond, des galons d'or forment un demi-cercle, à l'intérieur duquel se trouvent tracées, également en galons d'or, les deux lettres N. I. qui constituent le monogramme du roi. Tout le monde porte ce fez, sauf les femmes mariées, qui s'enveloppent gracieusement la tête d'une mantille noire.

Le costume national de la femme ne comporte pas de jupe spéciale; sur la chemise, directement, elle porte un gilet-boléro en velours rouge brodé or qui ne boutonne pas, assez semblable au boléro espagnol; sur ce gilet vient s'adapter le pardessus ou jelek, de forme analogue à celui des hommes mais toujours bleu ciel. Par suite, sur les bras, la Monténégrine n'a que sa chemise dont la manche très large, évasée du bas, est toujours en tissu très fin, ornée de broderies d'or ou de couleur, assorties d'ailleurs au devant de la chemise.

Bien entendu, les costumes que je viens de décrire sont les habits de fête; en semaine, le montagnard est vêtu de haillons; mais tous, le dimanche, revêtent leurs beaux atours, et tel paysan qui n'a pas de couchette dans sa hutte y possède au fond d'une caisse son costume de gala qui vaut souvent plus d'une centaine de francs.

Ce dernier vient-il à être détérioré, le pauvre hère préférera vendre ses bestiaux ou une partie de son champ, mais il ne se passera pas de costume national

un jour de fête, pas plus qu'il ne se priverait de boire du raki ce jour-là.

Le raki est aussi de tradition lorsque survient un décès au village. Parents et amis se réunissent dans la pièce où repose le mort; ce sont aussitôt des chants interminables, cependant que l'on se repasse la bouteille où tous boivent à tour de rôle, car les verres sont rares.

C'est là, en Orient, un peu partout la coutume; il ne répugne à personne de boire après n'importe qui; d'ailleurs les hommes n'ont-ils pas l'habitude de s'embrasser à pleines lèvres?

Je me souviens à ce sujet que rentrant un jour de Sofia à Nisch, après y avoir assisté au congrès panslaviste, je me trouvais dans un compartiment rempli de Slaves très divers, Croates, Bohémiens, Bulgares et Macédoniens. Ma qualité de Français m'avait de suite fait prendre en amitié par tout le wagon; ces gais compères étaient tout à la joie, arrosée de pas mal de raki, et, lorsque le contrôleur du train annonça ma station, je dus subir les embrassades de mes amis de voyage qui, tous, m'appliquèrent un retentissant baiser sur les lèvres en criant à pleins poumons : Jivéo, jivéo, ce qui signifie : Vivat !

Au Monténégro, si l'on excepte la haute société cettignéenne, les hommes seuls comptent; la femme, considérée déjà comme inférieure dans les villes, est, dans l'intérieur du pays, l'esclave du maître. Lorsqu'un couple se rend au marché, la femme porte tout le fardeau : l'époux va devant, à cheval ou à pied, ne portant absolument rien, et semble suivi de sa bête de somme. A ce métier, la Monténégrine du peuple vieillit

très vite et vit beaucoup moins longtemps que l'homme.

Le roi fait, je dois le dire, tout son possible pour transformer ces mœurs : il n'y réussit que bien lentement, tellement le Monténégrin méprise la femme.

L'homme n'estime que l'homme; cependant, au Monténégro, la vie d'un homme ne compte pas, chacun a le droit de tuer son prochain sans risquer d'être inquiété, s'il se trouve en état de légitime défense. Or, ce cas de légitime défense est très élastique, en ce sens qu'il suffit d'être insulté publiquement pour avoir le droit de tuer son insulteur; mais ce droit doit être exercé de suite, sans aucun délai. L'insulté qui remet au lendemain sa vengeance commet un délit et les autorités lui dressent alors procès-verbal avec toutes les suites qu'il comporte, prison, etc.

La vendetta se pratique au Monténégro plus qu'en aucun autre pays; je puis même dire qu'en certains cas le gouvernement l'encourage, en ce sens qu'il punit souvent un offensé qui ne se sera pas vengé, pour délit de manque de courage. Généralement, des familles entières prennent part aux vendettas, car, lorsqu'un offensé a tué son insulteur, la famille de celui-ci devra le venger. Il s'ensuit que le revolver parle bien souvent. Quand un meurtre de ce genre a eu lieu, le cadavre est ramassé, on creuse un trou dans lequel on l'ensevelit sans même le déshabiller; une pierre quelconque, sans aucune épitaphe, indiquera aux parents et amis l'emplacement de la tombe, et c'est tout.

En dehors des vendettas, ce qui a toujours entretenu l'ardeur guerrière des paysans, ce sont les escarmouches perpétuelles à la frontière de l'est, la vieille rivalité des Turcs et des Monténégrins n'ayant jamais

pu s'apaiser complètement chez ces âmes simples de montagnards à peine civilisés. Autrefois, les uns et les autres décapitaient tout ennemi qu'ils étaient parvenus à saisir. Le roi Nicolas édicta une loi défendant sous les peines les plus sévères de perpétuer ces mœurs sauvages, qui ne sont plus actuellement qu'un souvenir. Toutefois, le Monténégrin était autorisé à couper le nez de son ennemi. Aussi, quand vous rencontrez dans les Balkans un homme sans nez, vous pouvez toujours parier qu'un Monténégrin possède ce nez parmi ses trophées glorieux.

Et cependant le Monténégrin est religieux; à tout propos il invoque Dieu; mais il est religieux à la manière de gens qui sont familiarisés avec l'idée d'une mort brusque, toujours suspendue sur leurs têtes. Ils ne sont pourtant pas fatalistes ni déprimés; bien au contraire, ils sont fiers et gais, mais, par-dessus tout, bavards incorrigibles.

Le Monténégrin, comme tous les Slaves du Sud, aime à chanter; il s'accompagne sur la *guzla,* sorte de violon à une seule corde qui a sa place dans toutes les chaumières. Le rythme des chansons monténégrines, très particulier, ne peut guère se décrire. Pour un Occidental, il est même difficile de reproduire avec toutes les nuances ces mélodies plaintives. Un voyageur parisien, de passage à Cettigné, entendant un jour un de ces chants sur la guzla, me glissa à l'oreille : « Vous qui comprenez ce qu'il dit, rassurez-moi, a-t-il perdu un parent, un ami? Mon Dieu, qu'il est triste, le pauvre homme ! » Malgré cette boutade, je trouve une certaine grandeur dans ces chants; tout un passé de souffrances y revit, de tortures et de privations endurées pendant

des siècles par toute une race, et dans la montagne ces accents, plaintifs et fiers à la fois, sont imposants.

Leur danse nationale est le *kolo*, également en faveur dans toute la Serbie, avec cette différence qu'au Monténégro les hommes seuls dansent entre eux tandis qu'en Serbie, la femme y prend part. Les danseurs forment un cercle d'un très grand diamètre quand ils sont nombreux, chacun touchant des mains les épaules de ses deux voisins, et, au son de la musique qui exécute un kolo, on fait un pas à gauche, puis trois pas à droite, interminablement, et presque toujours sur le même air. Il y a des kolos dont la musique, malgré sa monotonie, est très entraînante; j'ai dû à la campagne danser moi-même le kolo, j'avoue n'y avoir éprouvé aucune difficulté.

Toutefois, les grands jours de fête, il fournit le prétexte à des orgies, qui finissent souvent mal, car la danse échauffe et l'on boit beaucoup. Or, la boisson courante, c'est le raki; comme les hommes sont toujours armés, il est facile de comprendre que souvent le revolver parle. On tire d'abord en l'air, puis l'on s'échauffe davantage et les blessés ne sont pas rares.

Telles sont les distractions à la campagne et même dans les villes. Bien entendu, on ne risque pas sa vie chaque fois qu'on danse le kolo, mais la conséquence nécessaire de l'ivresse et du port d'armes obligé est souvent tragique. Les armes que tout Monténégrin porte à sa ceinture doivent être en effet toujours chargées; c'est une tradition à laquelle on ne doit pas se soustraire, et que le roi lui-même encourage, car il punit tout citoyen dont il trouve le revolver dégarni de cartouches. Ce procédé de civilisation est d'ailleurs

en désaccord avec toutes les autres tentatives du monarque pour assurer un avenir meilleur à son pays.

La religion nationale est, ici comme en Serbie, la religion grecque orthodoxe avec autonomie complète. Son chef est l'archevêque de Cettigné. Mais l'État respecte toutes les autres religions, à ce point que tout le clergé monténégrin est rétribué par l'État, qu'il s'agisse des prêtres du rite national, des prêtres catholiques romains ou des mahométans.

Le chef spirituel des catholiques romains est l'évêque d'Antivari; celui des mahométans réside à Podgoritsa, la ville la plus peuplée du royaume et qui compte beaucoup de musulmans. Pour ces derniers, la loi du pays respecte le droit de polygamie, ce qui entraîne évidemment pour l'administration toute abdication de contrôle sur leurs droits de succession.

Au Monténégro, comme en Serbie, c'est l'Église qui dresse les différents actes de l'état civil, et en conserve les archives. Le prêtre orthodoxe unit les orthodoxes, le prêtre catholique unit les catholiques, de même pour les mahométans. L'administration du royaume n'intervient aucunement.

Ainsi qu'on peut en juger par ce qui précède, au point de vue de la liberté religieuse, le Monténégro est loin d'être en retard sur bien des pays civilisés. Malgré cela, l'absence de transcription des actes de l'état civil sur les registres de l'administration pourrait bien causer plus tard de grandes difficultés; il est donc à présumer qu'on arrivera, dans un avenir prochain, à rendre obligatoire l'enregistrement de ces actes, comme cela a lieu dans d'autres pays orthodoxes, la Bulgarie par exemple.

CHAPITRE II

A travers le Monténégro

A l'intérieur du royaume. — Un service automobile régulier dessert Riéka, Podgoritsa, Danilovgrad et Nikchitch. — Les ports de l'Adriatique : Antivari, Nouvelle-Antivari et Dulcigno. — L'œuvre du roi Nicolas. — La famille royale et ses alliances.

Avant de pénétrer dans l'intérieur du royaume, il est indispensable de donner ici quelques renseignements sur l'ensemble du pays. La carte montre que le Monténégro est borné au nord et à l'ouest par l'Herzégovine et la Dalmatie, deux provinces aujourd'hui autrichiennes; au sud-est, par l'Albanie, hier encore province turque (vilayet de Scutari) et actuellement royaume indépendant; à l'est et au nord-est, par la Macédoine aujourd'hui serbe (ancien sandjak de Novi-Bazar). La population de ce territoire d'environ 10 000 kilomètres carrés est seulement de 300 000 habitants, parmi lesquels 250 000 pratiquent la religion nationale; les 50 000 autres sont catholiques ou mahométans, à peu près en proportion égale et tous d'origine albanaise, car l'on sait qu'il y a des Albanais chrétiens et des Albanais musulmans.

Le Monténégro peut être divisé, au point de vue

topographique, en deux parties : le vieux Monténégro et le Brda, traversés tous deux par la vallée de la Zéta qui coupe le Monténégro en deux, dans le sens de l'Herzégovine à l'Albanie. La vallée de la Zéta est la contrée la plus fertile; c'est aussi celle où les transports s'effectuent le plus facilement.

La partie qu'on dénomme vieux Monténégro est au contraire la plus morne, la plus stérile du royaume; complètement dénudée et presque sans eau, cette région est cependant celle qui a l'honneur de posséder la capitale : Cettigné. Autrefois recouvert, paraît-il, de splendides forêts de chênes et de sapins, le vieux Monténégro a vu des incendies terribles, allumés par les Turcs, anéantir complètement sa richesse forestière.

Quant à la région dite Brda, c'est la Suisse monténégrine; ses montagnes sont schisteuses, alors que le vieux Monténégro est calcaire; aussi rencontre-t-on dans cette contrée beaucoup de rivières et les pâturages n'y sont pas rares, comme de l'autre côté de la Zéta.

Le climat du Monténégro est plutôt rigoureux, très froid en hiver, très chaud en été; il est assez malsain dans certaines parties marécageuses, où règne la malaria.

Les sommets les plus élevés sont le Lovtchen dont j'ai déjà parlé, et le Dormitor, situé à l'est du pays et qui a 2 500 mètres d'altitude. Les plaines sont rares; on a construit les principales villes du royaume, y compris la capitale, au milieu des plus vastes. Les transports, de ce fait, sont pénibles et souvent impossibles pour les grosses charges; dans les deux régions montagneuses, on côtoie des ravins escarpés d'une profondeur considérable, et il n'est pas rare d'être obligé

de faire 10 kilomètres pour aller d'un point à un autre, distants à peine d'un kilomètre ou deux, cela faute de routes, et pour éviter des endroits dangereux que les paysans connaissent, et qu'ils pratiquent avec une superbe inconscience du péril.

Toutefois, si elles ne sont pas nombreuses, il existe de très belles routes au Monténégro. L'une d'elles va nous permettre, en passant par Riéka, d'aller faire un tour à Podgoritsa, la ville mahométane du royaume, la plus peuplée d'ailleurs, et qui est bien la plus pittoresque de tout le pays. Un service automobile régulier, trois fois par semaine, la relie maintenant à Cettigné.

Une superbe chaussée, d'environ 5 mètres de large et construite sur les plans des officiers du génie, descend, en une série de nombreux lacets, jusqu'à Riéka, la première étape, qui est située à environ 18 kilomètres de la capitale. Nous nous trouvons à peu près au niveau du lac de Scutari, c'est-à-dire que nous sommes descendus d'environ 650 mètres depuis Cettigné.

Riéka est une bourgade de mille cinq cents habitants, formée d'une rangée de maisons au bord de la route, qui longe elle-même la rivière. L'automobile stoppe près du pont devant le seul hôtel de la localité. Profitons d'un quart d'heure d'arrêt pour aller regarder les maisons; la plupart sont des boutiques où l'on vend de menus objets de toute première nécessité; voici une fabrique d'armes où sont également fabriquées les balles et autres munitions; vous trouverez même un débit de tabac, ce qui est rare, puisque à Cettigné il n'y en a qu'un seul. Le coup d'œil, du pont, est agréable.

Le quart d'heure est écoulé, apprêtons-nous à avaler

beaucoup de poussière, et en route pour Podgoritsa! Nous avançons, au nord-est de Riéka, vers une des plus fertiles plaines du royaume; c'est là qu'est construite Podgoritsa, ville de plus de dix mille habitants, c'est-à-dire de plus du double de Cettigné. Elle est coupée en deux par la rivière Ribnitsa, qui se jette dans la Moratcha, à l'extrémité; d'un côté s'étend le quartier chrétien, de l'autre, le quartier mahométan.

Il faut naturellement descendre à l'hôtel de l'Europe, situé dans la ville chrétienne, au bord de la rivière; l'après-midi, la terrasse qui le précède, sur une route ombragée, vous attire invinciblement.

Prenez un café, il vous en coûtera 10 centimes, ou plutôt 10 paras, ce qui est la même chose, et devant vous se déroulera le cinématographe vivant le plus intéressant possible. Vous verrez, aux heures d'affluence, une grande animation qui ressemble au premier abord à de l'activité, mais, en observant mieux, vous remarquerez surtout des allées et venues de Turcs, d'Albanais, de Tsiganes qui déambulent, la pipe en bouche, sans but bien défini. Le mouvement est des plus pittoresques à cause de la grande variété des costumes turcs, albanais, monténégrins et tsiganes. Les jours de foire, l'affluence est énorme; il ne faut pas manquer alors la visite au marché, on y observe encore plus de bariolages dans les costumes, car les paysans d'alentour qui s'accoutrent différemment ajoutent une note à la gamme journalière des couleurs.

Dans la grande rue, de nombreuses petites boutiques où l'on trouve beaucoup plus de choix que dans la capitale; mais le plus curieux, c'est le quartier musulman, si lamentable, et dont les maisons sont tellement

misérables. La note la plus pittoresque est apportée par des marmots tsiganes, qui se promènent dans les rues à moitié nus ou enveloppés d'une chemise traînante, bien plus longue qu'eux ; ils ont, suivant la coutume, les ongles et les cheveux teints en rouge ; les drôles de petits bonshommes !

Podgoritsa renferme quelques édifices publics convenables ; mais rien à signaler particulièrement, pas même le palais du prince Mirko, deuxième fils du roi, ni la pyramide qui se dresse sur la grande place à la mémoire du grand chef Mirko Pétrovitch : c'est surtout le pittoresque des habitants qui vaut le voyage. Rien ne retient le voyageur qui n'a pas d'affaires à traiter, pas même une visite aux environs, aux ruines de Diocléa où naquit l'empereur Dioclétien, et qu'on n'a pas même l'idée de préserver de la destruction complète.

Il faut donc prendre patience, jusqu'au prochain départ, et attendre le surlendemain la voiture pour Nikchitch. Bonne nuit ! si ce n'est pas l'été, et si les mouches et les moustiques vous laissent dormir.

Après avoir passé par Spuj, bourg sans importance, l'auto s'arrête à Danilovgrad, la ville de Danilo (1 200 habitants). C'est un gracieux village étagé, construit sur la Zéta, à la lisière d'une grande forêt, et à deux heures environ du fameux couvent d'Ostrog.

C'est en effet un des plus célèbres couvents de tous les Balkans. La chapelle sépulcrale où se guérissent, croient les fidèles, toutes les maladies, est, à de certaines époques, visitée par des milliers de pèlerins venus de toutes les directions et souvent à pied de fort loin.

L'automobile nous conduit ensuite par Bogetitsi jus-



Au marché de Cettigné

qu'à Nikchitch, la plus belle ville du pays, à mon avis, et d'ailleurs la mieux placée. Nikchitch a tous les avantages : le site est un des plus beaux, la contrée une des plus fertiles, et c'est le centre géographique du royaume; que faut-il de plus pour en faire une capitale? Les rues de Nikchitch sont belles, bien pavées et parsemées de maisons plus coquettes que partout ailleurs. La ville possède une cathédrale, qui fait défaut dans la vraie capitale; son architecture fait grand honneur à cette cité, très commerçante.

Les autres localités du Monténégro ne méritent guère de retenir l'attention. Des deux ports monténégrins, Antivari, le plus célèbre, fut très réputé du temps des Vénitiens; on peut y voir encore les ruines de leur ancienne citadelle. C'est un vieux port, mal entretenu, situé trop loin de la mer, et habité surtout par les Albanais. On y parle beaucoup italien quoique la plupart des petits commerçants soient des Turcs.

Mais l'espoir des Monténégrins, ce n'est pas cet antique et lamentable port; c'est une ville neuve, appelée Nouvelle-Antivari, où se trouve actuellement le terminus du chemin de fer qui relie le port au lac de Scutari, à Virbazar. Actuellement en construction, elle promet d'être la plus belle du royaume, avec tous les perfectionnements modernes. Sa future prospérité dépendra uniquement du chemin de fer Danube-Adriatique, dont le projet définitif n'a pas encore vu le jour. Il est bien évident que si le Monténégro ne peut communiquer avec ses voisins par voie ferrée, le port d'Antivari ne pourra prendre aucune extension, et, si le chemin de fer Danube-Adriatique n'a pas son terminus à Antivari malgré les énergiques instances

du roi Nicolas, le Monténégro devra y relier son port par une voie ferrée construite par lui, pour espérer une augmentation notable de trafic.

Après avoir signalé aux environs d'Antivari une villa, « Topolitsa », appartenant à la famille royale, allons saluer le petit port de Dulcigno, qui ne mérite guère encore cette appellation, mais qui est un bien charmant petit coin. Malgré son nom italien, c'est une ville turque, qui contient beaucoup de mosquées. Rentrons maintenant à Cettigné, où nous étudierons mieux les rouages divers de ce curieux pays; les procédés de gouvernement et la puissance militaire nous y réservent quelques surprises.

L'Occidental civilisé est toujours enclin à critiquer sans réserve le gouvernement autocratique des pays d'Orient. Ces critiques sont d'ailleurs généralement justes et fondées, mais, en ce qui concerne le Monténégro, l'autoritarisme du roi Nicolas m'a paru nécessaire dans la période de transition que vient de traverser ce pays, hier encore exclusivement guerrier.

Ce n'est pas le moindre mérite de ce monarque que celui de civiliser, pour leur bien-être général, ces farouches montagnards, presque sans qu'ils s'en doutent, mais avec l'énergie indispensable pour triompher de traditions séculaires qu'on ne heurte jamais impunément. C'était une tâche grandiose que de moderniser un tel peuple, et il a fallu plus de diplomatie patiente et avisée au roi Nicolas pour obtenir des résultats dans ce sens, que pour occuper la place prépondérante que sa finesse lui a fait acquérir dans le Gotha européen.

De retour dans sa patrie, après de solides études à

Paris, au lycée Louis-le-Grand, Nicolas fut appelé au trône à dix-neuf ans, à la mort de son oncle, en 1860. A cette époque, le Monténégro était bien plus pauvre qu'aujourd'hui : en tant que puissance, il n'existait pas. Le Monténégro actuel est donc son œuvre et il peut en être fier, car l'on doit reconnaître qu'il n'avait en main aucun élément, si ce n'est une ténacité et une énergie que rien n'a pu abattre.

Il a tout organisé : Cettigné n'avait pas la moindre importance, aujourd'hui s'y élèvent les palais des grandes puissances européennes, qui ignoraient alors le Monténégro. Nous y avons admiré de merveilleuses routes ; nous verrons plus loin que le service des postes et télégraphes, les régies, tout cela fonctionne normalement. Enfin, au point de vue militaire, ayant battu les Turcs après une dure campagne de deux années, c'est encore son règne qui vit doubler le territoire de la principauté en 1878, et les succès de l'armée monténégrine au cours des guerres balkaniques de 1912-1913. Il a organisé l'armée et constitué une défense qui fait, de ce coin des Balkans, un pays pouvant défier sans crainte des armées innombrables. Tout cela représente un labeur et une habileté dignes d'admiration.

Mais ce qui est bien plus extraordinaire, dans le cas de ce prestigieux monarque d'un pays de 300 000 habitants, qui étonna l'Europe entière, c'est le mariage de ses enfants.

Ayant épousé Miléna, fille du grand chef militaire Pierre Voukotitch, il eut de cette union trois fils et sept filles. L'aîné des fils, le prince Danilo, épousa la princesse de Mecklembourg ; c'est le prince héritier. Le deuxième, le prince Mirko, épousa la cousine du roi

Milan de Serbie. Le troisième, qui a vingt-quatre ans, n'est pas encore marié.

La fille aînée du roi Nicolas, la princesse Zorka, épousa le prince Pierre Karageorgevitch, actuellement roi de Serbie, sous le nom de Pierre Ier. La princesse Zorka est morte en 1890, c'est-à-dire treize ans avant l'avènement de son époux. La deuxième fille est mariée avec un grand-duc de Russie, de même que la troisième. La quatrième n'est autre que la reine d'Italie actuelle, qui épousa Victor-Emmanuel II en 1896. La cinquième est mariée au prince de Battenberg, les deux autres ne sont pas encore mariées.

Toutes ces princesses, ainsi que la reine Miléna, sont d'ailleurs de purs types monténégrins d'une grande beauté. Ces mariages, tous plus brillants les uns que les autres, n'ont pas peu contribué à l'éclat dont jouit actuellement la couronne de Monténégro. On trouve encore à Cettigné des cartes postales nombreuses représentant l'ensemble des familles royales qui assistèrent, en 1910, au jubilé du roi Nicolas (1860-1910.) Les grands-ducs de Russie, ses gendres; le roi et la reine d'Italie; le roi de Bulgarie; le prince Alexandre de Serbie, son petit-fils; tous étaient venus à Cettigné fêter le cinquantième anniversaire du règne, et, vu l'affluence spéciale, toute la ville fut réquisitionnée pour loger les hôtes et leur suite. Les Monténégrins, eux, couchèrent sous les tentes, et parleront longtemps des fêtes de 1910.

Le roi Nicolas est certes une figure, bien qu'on puisse lui reprocher d'avoir trop employé la manière forte; toutefois, dans ce rude pays, une transformation des mœurs ne pouvait s'accomplir par la douceur.



Un coin de Podgoritsa

Nicolas eut des envieux; ses succès lui ont suscité des ennemis qu'il a combattus en guerrier et non en monarque moderne; toute faiblesse eût été fatale à l'œuvre de réorganisation et de transformation qu'il poursuivait; nos mœurs si différentes ne nous permettent pas toujours d'apprécier des actes d'autorité, nécessaires dans l'intérêt général, mais qui choquent un peu durement notre sensibilité.

A l'heure actuelle, il est temps d'établir, au prix de grandes difficultés, certes, un minimum de sécurité. Sans cette condition indispensable, le Monténégro ne pourra jamais parvenir à se moderniser ni travailler à se procurer les objets nécessaires à la vie par la création d'industries locales, et aussi par la mise en valeur de ses richesses naturelles.

J'insiste sur une critique que j'ai formulée précédemment. Il s'agit du port d'armes pour chaque citoyen qui constitue, à mon avis, une menace constante pour la sécurité du pays. Je sais très bien qu'il sera difficile aux autorités de combattre cette séculaire tradition, les Monténégrins aimeraient mieux se révolter plutôt que de céder; mais il ne s'agit pas de brusquer les choses, et, précisément, puisque la lutte contre l'usage sera longue et délicate, il serait temps de commencer au plus tôt. Au lieu de cela, que fait-on? Le roi lui-même punit tout citoyen dont il trouve l'arme non chargée.

Certes, il est bon d'entretenir chez les paysans le culte du courage, mais il s'agit de savoir si, oui ou non, le Monténégrin doit rester un guerrier, ou si, au contraire, le moment n'est pas venu d'en faire un homme civilisé, labourant son champ et prenant part

aux travaux industriels qui ne manqueront pas de solliciter son activité dès que la paix sera solidement assise.

La carrière politique de ce vaillant monarque touche d'ailleurs à sa fin ; il appartiendra donc à son successeur de donner à son peuple un bien-être auquel on n'est jamais indifférent. Si la sécurité se trouve, un jour prochain, mieux établie au Monténégro, si la police régulière, appuyée sur des lois sévères, punit le meurtre quelles qu'en soient les causes, le soldat monténégrin n'y perdra rien de sa vaillance qui gagnera, tout au contraire, en habileté ce qu'elle pourrait perdre en sauvagerie. Le royaume verra alors venir à lui les capitaux qui se refusent obstinément à s'aventurer dans ces montagnes trop peu sûres. Grâce à eux, des exploitations minières et industrielles ne tarderont pas à s'édifier.

Telle sera l'œuvre du prochain règne, plus facile, il faut le reconnaître, que celle du règne actuel auquel les difficultés, presque insurmontables, n'ont pas été ménagées.

CHAPITRE III

Le royaume monténégrin

Comment est gouverné le Monténégro : la constitution de 1905 destinée à masquer le gouvernement autocratique. — Ce qu'est l'administration. — Un budget pour rire. — Qui subvient à l'entretien de l'armée monténégrine. — Comment le Monténégro exporte les matières premières qui pourraient servir à fabriquer les objets de première nécessité qu'il achète à l'Autriche. — Les importations six fois plus élevées que les exportations. — Un protectionnisme qui ne protège rien. — Organisation de l'armée. — Le Monténégro est une puissance militaire redoutable. — Histoire sommaire du passé monténégrin. — Le dernier effort du roi Nicolas pour apaiser la misère du peuple sera-t-il tenté?

Le régime gouvernemental du Monténégro, un des plus simples d'Europe, se réduit au bon plaisir du roi, ce qui signifie que le souverain est le maître absolu sans aucun contrôle effectif. En 1905, pour donner un semblant de satisfaction à l'élément intellectuel, le roi Nicolas octroya une constitution instituant une Chambre des députés (Skoupchina). Bien des gens se sont figuré alors que la face des choses allait changer; certains Monténégrins qui, avant l'édiction de cette constitution, n'auraient pas osé élever la voix, se crurent à l'abri et n'hésitèrent pas à former un

parti d'opposition. Bien mal leur en prit, car ces opposants n'avaient pas la manière, et, leurs idées allant précisément à l'encontre du programme que le roi s'était tracé, ils furent sacrifiés par lui dans l'intérêt général, et ils disparurent pour toujours de la scène politique.

Dès lors on apprit d'une façon très nette qu'il ne faisait pas bon se mettre en travers des vues du souverain; chacun se le tint pour dit, et le gouvernement personnel, par suite, resta aussi réel qu'avant 1905, les soixante et un députés qui composent la Chambre n'étant que des créatures du roi, incapables de toute opposition. Nicolas Ier n'a d'ailleurs pas outre mesure abusé de son autorité absolue, et chaque fois qu'il l'a exercée ce fut pour le bien général; ceci explique d'ailleurs un règne de cinquante-trois ans sans aucune révolte de son peuple qui, bien au contraire, le vénère à juste titre. Il n'est pas rare, en effet, que des paysans viennent des confins du royaume à Cettigné, dans l'unique but d'aller baiser la main de leur souverain, et cela représente pour eux de longs jours de marche.

L'administration du royaume procède du principe de centralisation. Il est divisé en cinq districts ayant chacun à leur tête un gouverneur dont le pouvoir est absolu au double point de vue civil et militaire; ces gouverneurs ne relèvent que du ministre de l'Intérieur, et du roi, bien entendu. Chaque district se subdivise à son tour en départements qu'administre un chef appelé capitan, chargé de la police, de la justice en première instance, et aussi de percevoir les impôts. Le capitan ne dépend que de son gouverneur.

La justice supérieure fonctionne, depuis 1888, d'après

un code civil spécialement rédigé pour le Monténégro; un tribunal siège dans chaque district, avec une Cour d'appel à Cettigné. Il n'est pas besoin d'ajouter que tous les juges sont nommés et révoqués par le roi qui est, par conséquent, le chef suprême de la magistrature.

Les condamnations appliquées sont uniquement la prison ou la mort par fusillade. La plupart des condamnés sont des meurtriers, car on signale très peu de voleurs au Monténégro, le vol y étant considéré comme très infamant; les détenus sont peu surveillés dans les prisons, et cependant il est rare qu'on signale des évasions. La prison centrale est à Podgoritsa, elle ne contient pas plus de cent condamnés.

La police de sûreté est très bien organisée, comme d'ailleurs dans tous les pays balkaniques, où l'étranger ne peut pas faire un pas sans être épié, et les autorités policières sont religieusement respectées des citoyens.

Pour ces raisons, un étranger, aussi bien vu soit-il, ne doit pas, pour peu qu'il ait du tact et ne veuille pas essuyer un refus catégorique, demander à connaître certains détails relatifs à l'assiette du budget. On en publie bien un chaque année, mais c'est un budget pour rire, qu'il vaudrait mieux ne pas prendre la peine d'établir, car il ne trompe personne.

Tous ceux qui connaissent un peu les Balkans savent que l'armée monténégrine ne pourrait subvenir à ses besoins sans l'aide de la Russie; ce n'est pas un secret, et cependant, si vous le dites tout haut dans le pays, vous risquez fort d'en être expulsé.

Le budget de ces dernières années porte, en effet,

pour le ministère de la Guerre, de 200 000 à 250 000 fr. suivant les années. Or, le Monténégro entretient une armée de 30 000 à 40 000 hommes s'exerçant d'une façon admirable et régulière au tir, et l'on sait ce que coûtent de pareils exercices pour des effectifs de cette importance. Il possède une artillerie munie de canons à tir rapide. Les uniformes sont très beaux : ils ne tombent pas du ciel tout confectionnés. Il existe enfin une école militaire très bien administrée et qui forme des officiers, quand ceux-ci ne vont pas étudier aux frais de l'État dans les armées étrangères et principalement en Russie. A qui fera-t-on croire que tout cela peut se payer avec 250 000 francs : c'est enfantin et, puisque tout le monde s'en rend compte, pourquoi ce mystère? Peut-être, comme la masse du peuple est illettrée et ne saurait comprendre quoi que ce soit à la lecture d'un budget, ne veut-on pas lui faire savoir que le pays doit à des libéralités étrangères l'entretien de cette armée dont il est si fier?

C'est d'ailleurs d'un intérêt primordial, pour l'empire russe, d'entretenir au cœur des Balkans une armée dont les soldats sont des frères slaves, et sur le dévouement de laquelle il doit pouvoir compter au moment opportun. Les autres chapitres du budget sont aussi sincères que celui de la guerre. Il est facile, cependant, d'après le nombre des fonctionnaires de tous ordres et les dépenses inévitables de l'État, d'évaluer à bien peu de chose près le montant de la dépense annuelle; on en conclut, d'après les recettes avouées, que le Monténégro dispose d'un budget secret d'au moins 4 millions.

Examinons d'où viennent les autres ressources. En

première ligne, les douanes et les monopoles qui forment un total de 1 500 000 francs, puis l'impôt foncier qui n'atteint pas 1 000 000 de francs. Les domaines, les postes et télégraphes rapportent 300 000 francs, enfin il y a environ 600 000 francs de recettes diverses.

Voilà pour les ressources de l'État ; voyons comment les habitants peuvent gagner quelque argent pour subvenir à leurs besoins.

L'État ne fait absolument rien pour développer le commerce, l'industrie ou l'agriculture; c'est bien le pays du monde où il s'en désintéresse le plus. Il semble que le gouvernement, cantonné dans son rôle d'avant-garde d'une grande armée voisine dans les Balkans, ne cherche qu'à maintenir sa puissance militaire et son autorité. Les administrations sont bien organisées, tous les rouages de l'État fonctionnent normalement; quant au bien-être social, on s'en soucie fort peu en haut lieu. Pourtant ce ne sont pas les petites escarmouches de frontière qui pouvaient empêcher l'État d'aider, comme cela a lieu chez les autres peuples balkaniques, au développement économique par tous les moyens en son pouvoir. L'État ne faisant rien pour assurer la sécurité, les particuliers n'ont jamais rien tenté pour faire naître une industrie.

Bien plus, on empêche les citoyens de faire venir de l'étranger ce qui manque. Et l'on assiste à ce spectacle, indigne d'un gouvernement du vingtième siècle en Europe, qui frappe d'un droit d'entrée toutes les marchandises de première nécessité, qu'on ne fabrique même pas dans le pays. Ce n'est pas du protectionnisme puisqu'il n'y a rien à protéger. L'État perçoit

des droits élevés pour remplir ses caisses, sans comprendre qu'il affame le peuple et pousse ainsi ses nationaux à s'expatrier pour gagner leur v e. Peu lui importe, pourvu qu'il trouve assez de soldats pour maintenir son armée : la puissance militaire, tout est là.

C'est à se demander pourquoi le roi, ayant entrepris, au prix de tant d'efforts, de transformer un pays à demi-sauvage, et ayant jusqu'ici fait bonne besogne, s'est arrêté à moitié route ; se bornant à rester uniquement une sentinelle détachée alors qu'il lui eût été facile, en organisant la sécurité dans le pays, de s'affranchir un jour proche et de gagner soi-même les millions que l'étranger fournit chaque année. L'œuvre était bien commencée ; personne n'aurait eu plus d'autorité que le roi Nicolas pour la mener à bonne fin et affranchir son peuple de cette tutelle !

Notez que le Monténégrin gagne en réalité, par le peu de commerce qu'il fait, des sommes relativement importantes, dont il ne profite pas, et qui pourraient rester dans le pays. Il exporte, en effet, des quantités relativement élevées de laines et de peaux, en acquittant déjà un droit élevé au fisc autrichien ; mais ce qui semble inconcevable, c'est que ces laines et peaux brutes reviennent au Monténégro sous forme de marchandises fabriquées, pour lesquelles il doit à nouveau payer l'entrée, entrée très élevée, comme nous l'avons vu plus haut. Exportant pour plus de 250 000 francs de laines brutes, et pour un chiffre équivalent de peaux, il importe pour 350 000 francs de marchandises de laine, et pour plus de 600 000 francs de cuirs.

Un gouvernement digne de ce nom aurait favorisé ou créé lui-même des filatures, des tissages et des

(Cl. Hartinque.)

Le port d'Antivari

tanneries, puisque le pays possède la matière première, et, si le total est déjà éloquent rien que pour les laines et les cuirs, je vois qu'on a exporté pour 500 000 francs de matières premières, contre environ 1 million d'importations correspondantes d'objets ouvrés. La différence, soit 500 000 francs, pourrait rester dans le pays sous forme de salaires dont le peuple profiterait, et de bénéfices dont l'État aurait sa part. Au lieu de cela, les importations atteignent, à l'heure actuelle, près de six fois le montant des exportations. Quel pays pourrait subsister dans ces conditions?

Qu'on ne vienne pas objecter qu'il serait impossible de trouver des ouvriers sur place. Tous les industriels des pays voisins et même les Américains sont d'accord pour affirmer que, partout où les Monténégrins ont été employés, ils ont laissé la réputation de travailleurs actifs et énergiques. C'est chez lui seulement, où aucun avenir ne se manifeste, que le Monténégrin est indolent; tout ce qu'il voit le décourage, et c'est compréhensible. Le régime actuel affame le peuple : aussi voit-on d'année en année augmenter le nombre de ceux qui s'expatrient pour aller chercher ailleurs du travail.

Telle est la plus grande cause de dépopulation. Si l'on y ajoute le manque d'hygiène le plus absolu qui accroît la mortalité dans d'énormes proportions, on arrive à douter de l'avenir de ce petit pays, qui pourtant pourrait vivre largement, si ceux qui peuvent agir le voulaient.

L'agriculture n'est pas davantage encouragée que l'industrie; avec un labourage aussi primitif que possible, l'étendue des terres cultivables reste toujours à son minimum. L'élevage du bétail décline chaque année

davantage; on ne peut plus le considérer comme une source de revenus pour le pays.

Somme toute, l'industrie monténégrine peut se résumer ainsi : la manufacture d'armes et de munitions, une manufacture de tabac à Podgoritsa, aux mains d'une société italienne; à Nikchitch, deux brasseries, dont l'une, relativement importante, dirigée par des Monténégrins, produit une bière assez agréable; enfin la station centrale d'électricité de Cettigné, qui, très correctement aménagée, fournit le courant aux particuliers moyennant un forfait de 5 francs par lampe et par mois. Je ne compte pas, bien entendu, les quelques petites fabriques de vêtements et d'opanques disséminées dans le pays, et qui ne peuvent être assimilées à des établissements industriels, même modestes.

Comme on pouvait le prévoir, les trois grands fournisseurs du Monténégro sont, par ordre d'importance : l'Autriche-Hongrie, la Turquie, l'Italie, puis vient l'Angleterre qui importe presque uniquement des produits de coton, lin, etc. La Grèce envoie aussi des vins et spiritueux, ainsi que des huiles; la France, qui vient après, importe pour une somme insignifiante de vêtements, de vins et spiritueux.

En ce qui concerne les exportations, c'est également l'Autriche-Hongrie qui tient la tête, avec, par an, environ 1 500 000 francs. Les principaux produits qu'elle achète sont des laines, du bétail, des peaux et de l'huile d'olive. Puis vient l'Italie qui achète surtout des moutons, ainsi que la Turquie qui arrive au troisième rang parmi les clients du Monténégro. Tout cela n'est pas très brillant, et les totaux d'affaires traitées sont insignifiants.

L'État n'encourage pas davantage le développement de l'industrie minière. L'extraction du sel est limitée à la quantité strictement nécessaire à la consommation. Pourtant la présence du pétrole a été démontrée; la concordance maintes fois observée de l'existence parallèle du sel et du pétrole se retrouve parfaitement établie au Monténégro.

Outre le pétrole abondant, le sol monténégrin renferme bien d'autres richesses; il y a d'autres minerais que les Romains n'ont pas exploités parce qu'à cette époque les moyens faisaient défaut et surtout parce que ces minerais existaient également dans les contrées voisines moins accidentées, et par suite plus accessibles. Les houillères notamment pourraient fournir un profit considérable au pays; il y a du charbon presque dans tous les districts du royaume, mais on ne l'exploite pas. Les Monténégrins, mal guidés, ont préféré déboiser leur pays pour se chauffer, et aussi pour constituer la plus abominable exploitation forestière qui soit au monde. Si les incendies des forêts imputables aux Turcs n'ont pas peu contribué à dévaster le pays, les habitants ont fait le reste; la sécheresse et la désolation du vieux Monténégro n'ont pas d'autres causes.

L'Autriche étant à la fois le meilleur client, et le plus gros fournisseur du Monténégro, on conçoit que la majeure partie des marchandises achetées ou vendues passent par Cattaro; et comme aucune voie ferrée ne saurait descendre au port autrichien, la plus grande partie du trafic a lieu nécessairement par la route, ce qui grève le transport dans de jolies proportions, à l'aller comme au retour, pour des marchandises

qui reviendront d'Autriche après transformation. Quant aux marchandises provenant d'Italie et de Turquie, ou que l'on y expédie, elles ne devraient pas suivre d'autre voie que l'unique port d'Antivari, Dulcigno n'ayant actuellement aucune des conditions requises pour jouer efficacement le rôle de port.

Nous avons vu qu'une voie ferrée reliait Antivari au lac de Scutari; c'est une ligne à voie étroite, assez mal établie, dont la longueur atteint 40 kilomètres et qui, vu ses nombreuses courbes, ne permet qu'une vitesse insignifiante. Il existe un autre moyen pour gagner Scutari : c'est le service régulier de bateaux de Riéka à Scutari par Virbazar et Plavnitsa. Malgré tout, chaque fois que c'est possible, les Monténégrins se servent du port de Cattaro, qui est la seule voie pratique d'exportation.

Dans l'intérieur du pays, où les accidents de terrain ne permettent pas la multiplication des lignes ferrées, il serait de toute urgence de développer la voirie. Les Monténégrins savent construire des routes et entretenir celles qu'ils ont : à l'État de multiplier ces chaussées et d'instaurer un régime de sécurité protégeant l'individu, indigène ou étranger; c'est à ces conditions que les transports deviendront plus aisés.

Il serait injuste de ne pas mentionner les efforts réitérés du roi Nicolas pour développer l'instruction primaire. Quand il monta sur le trône, il n'existait dans tout le royaume que quatre ou cinq écoles; il y en a aujourd'hui deux cents, qui représentent une moyenne de vingt mille élèves. La langue enseignée est le serbe, avec quelques petites modifications insignifiantes qui consistent, par exemple, à ajouter la consonance *i*

après certaines consonnes; c'est ainsi que *léba* en serbe, qui signifie pain, devient en monténégrin *liéba*; *réka*, rivière, fait en monténégrin *riéka*; de même que *mléko*, lait, fait *mliéko*, etc. On emploie, pour l'enseignement, la correspondance, les enseignes des boutiques, etc., les caractères cyrilliques, c'est-à-dire que l'alphabet monténégrin est l'alphabet russe à peine modifié. Les deux langues possèdent, d'ailleurs, une quantité de radicaux communs, ce qui fait qu'un Russe et un Monténégrin des classes instruites peuvent aisément se comprendre.

Cettigné et Podgoritsa possèdent un lycée pour l'enseignement secondaire; à la sortie de ces lycées, les jeunes gens des familles riches vont, pour la plupart, étudier à Vienne, Paris, Saint-Pétersbourg et Belgrade; la classe aisée parle très correctement le français, le russe et l'allemand, ce qui, allié à la distinction naturelle du Monténégrin, permet de constituer, notamment à Cettigné, une société d'élite tout à fait agréable.

Il existe deux journaux quotidiens : *la Voix du Monténégro* et *le Nouvelliste de Cettigné*, dont l'un est le journal officiel du pays et l'autre l'organe officieux de la cour. Tous deux sont tirés à l'imprimerie royale.

Au point de vue des beaux-arts, il est assez compréhensible, d'après tout ce que l'on a vu précédemment, qu'ils soient à peu près inconnus dans ce pays. Par contre, la littérature, quoique sans grande ampleur, mérite une mention spéciale; la poésie tient une place prépondérante, car les peuples serbes sont poètes. Le roi lui-même écrit des vers; il a même composé des pièces de théâtre dont quelques-unes sont célèbres dans

tous les Balkans et qui, toutes, exaltent l'héroïsme national.

La monnaie usitée au Monténégro est principalement la monnaie autrichienne, mais il possède une monnaie spéciale, ce sont les paras : 1 et 2 paras en cuivre, 10 et 20 paras en nickel. On voit aussi, mais très rarement, des pièces de 1 et 5 perpers. Le para vaut 1 centime, le perper 1 franc.

J'ai déjà signalé le manque d'hygiène qui est général dans tout le royaume et qui explique la grande mortalité qu'on y constate. La phtisie fait de nombreuses victimes. Les médecins sont rares, il n'y en a pas quinze dans tout le pays. Joignez à cela la malpropreté repoussante de presque tous les logis primitifs des paysans, vous aurez un tableau plus éloquent que toutes les statistiques. Et malgré cela, les centenaires ne sont pas rares; un savant danois a même établi que sur sept mille centenaires vivant en Europe, cinq mille habitaient les Balkans.

Il serait toutefois presque impardonnable de ne pas signaler l'hôpital de Cettigné, qui est organisé d'une manière irréprochable avec tous les perfectionnements modernes. Vous avouerez, cependant, qu'un hôpital, c'est bien peu pour tout un royaume si accidenté et si dépourvu de voies de communication rapides. Mais tout a un commencement ! Ne m'a-t-on pas affirmé aussi que la vaccination était obligatoire ! Voilà une excellente mesure, pourvu qu'on tienne la main à son application.

Quelle est l'organisation militaire du Monténégro? L'armée se compose officiellement de 36 000 hommes de ligne, pas de cavalerie, et 1 200 hommes d'artillerie.

Elle comprend exactement 4 divisions d'infanterie, subdivisées chacune en 3 brigades; 3 brigades d'artillerie et un contingent variable de soldats du génie. Les exercices de tir sont l'objet de la plus grande attention; ils contribuent à faire du soldat monténégrin un tireur de tout premier ordre.

L'administration militaire, la même que pour les services civils, permet aux diverses autorités d'avoir une connaissance parfaite et constante des soldats sous leurs ordres. L'armement est moderne; les munitions sont fabriquées dans le pays, qui en possède de grandes réserves.

L'artillerie est munie de canons à tir rapide, de mitrailleuses de modèles tout récents. Les services du génie sont de même très convenablement organisés; les hommes sont bien exercés et d'ailleurs très adroits.

Le gouvernement dispose de 100 000 fusils, de 52 canons de montagne, environ 40 canons de campagne, une cinquantaine de canons de siège, sans compter 25 mitrailleuses. Le service militaire effectif ne dure qu'une année et la présence à la caserne n'est même que de quatre mois, mais le Monténégrin sert toute sa vie; il s'exerce au tir à des périodes régulières et sous le contrôle des autorités militaires.

Au point de vue des disponibilités en hommes, voici comment les choses sont établies : l'armée de première ligne se compose de tous les citoyens âgés de vingt à quarante-cinq ans; l'armée de deuxième ligne comprend les jeunes gens de dix-huit à vingt ans et les hommes de quarante-cinq à cinquante-cinq ans. En cas de guerre, seules ces deux armées quittent le territoire, mais tous les hommes valides de plus de cin-

quante-cinq ans sont armés et restent au pays pour le protéger et maintenir l'ordre intérieur.

Les officiers sont tout à fait à la hauteur de leur mission ; ceux de l'armée active, c'est-à-dire ceux qui le sont d'une manière permanente, ont tous fait leurs études militaires à l'étranger et leur valeur est remarquable ; ceux de l'armée territoriale ont reçu leur instruction militaire dans le pays, à l'École militaire de Cettigné.

Il s'ensuit que ce petit pays possède une puissance militaire redoutable ; on s'explique mieux, après ce rapide aperçu, pourquoi le vaste empire voisin peut avoir un intérêt si puissant à entretenir ici un peuple exercé au métier des armes : l'Autriche, en cas de conflagration, ne pourrait le contenir qu'en mobilisant en Herzégovine une armée considérable.

On comprend dès lors l'importance du roi Nicolas dont la marche en avant a déclenché les armées balkaniques.

On ne saurait se figurer ce dont sont capables ces tireurs d'élite au milieu de pays coupés de défilés et ravins, et on ne pourrait s'imaginer sans effroi une armée moderne engagée dans ces couloirs, sous le feu de tireurs invisibles et insaisissables, et décimée par la faim, puisque aucun ravitaillement ne serait possible.

Un rapide retour sur le passé du Monténégro mettra mieux en relief les qualités militaires de la race ; cette histoire se confond, d'ailleurs, avec celle des autres peuples serbes que nous allons étudier.

La période intéressante commence à l'époque où le prince Georges V, se trouvant trop malheureux à Cet-

tigné, abdiqua en faveur du *vladika* de cette ville[1]. A partir de ce moment, le Monténégro fut gouverné par des vladikas élus par le pays, mais dont l'élection devait être sanctionnée par le grand pontife de l'Église orthodoxe, c'est-à-dire par le patriarche grec.

L'administration civile et militaire était assurée par un gouverneur choisi par le vladika et qui commandait l'armée en temps de guerre. Celle-ci, d'ailleurs, était constante, car les combats contre les Turcs ne cessaient jamais, les Monténégrins ne voulant pas se soumettre à leur domination.

En 1697, le vladika élu, Daniel Ier, décida qu'il n'y aurait plus d'élection et que le titre serait héréditaire dans sa famille. De leur côté, les Turcs, désespérant de soumettre les Monténégrins, usèrent de ruse : ils tentèrent de les convertir à l'islam, en favorisant au Monténégro l'établissement d'un grand nombre de familles mahométanes, espérant par ce moyen diviser pour régner; mais Daniel Ier, pour enrayer cette invasion musulmane, répondit par un massacre général de tous les mahométans habitant le pays, massacre qui eut lieu dans la nuit de Noël et qui prend le nom, dans l'histoire, de « Vêpres monténégrines ».

Ce carnage, comme bien on pense, fut le signal d'une nouvelle guerre avec les Turcs, qui n'amena aucun résultat décisif. Mais les Monténégrins étaient devenus, de par les circonstances, les alliés de la Russie; Pierre le Grand comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de ce vaillant peuple dans son grand duel avec la Tur-

1. On appelle vladika le chef de la religion, c'est aussi le métropolite; c'est aujourd'hui l'archevêque.

quie. En 1712, une alliance fut conclue, par laquelle la Russie s'engageait à payer les dépenses de guerre des Monténégrins; ceux-ci, de leur côté, s'engageaient à foncer sur la Turquie en cas de guerre russo-turque.

La paix entre la Russie et la Turquie étant survenue, les Turcs voulurent tirer vengeance de l'attitude des Monténégrins et résolurent de les soumettre une fois pour toutes. Une armée considérable (cent mille hommes, dit l'histoire) fut expédiée sur Podgoritsa, mais dut s'enfuir, en ayant perdu trente mille alors que les Monténégrins n'en perdirent qu'un millier. Deux années se passèrent en escarmouches; les Turcs expédièrent alors une autre armée encore plus imposante qui, cette fois, s'empara de Cettigné qu'elle incendia, cependant que les vaincus s'étaient retirés dans les montagnes avec leur vladika, Daniel Ier. L'armée turque, qui ne pouvait trouver de subsistances, dut cependant quitter le pays conquis en y laissant un détachement; ce que voyant, Daniel Ier revint prendre possession de Cettigné et de la principauté.

Mais, pas plus que les Turcs, les Monténégrins ne pouvaient trouver à vivre, la capitale et les forêts ayant été incendiées par le vainqueur; le vieux Monténégro, morne et dévasté, ne pouvait plus nourrir ses enfants. C'est alors que Daniel Ier partit pour la Russie et obtint des subsides de Pierre le Grand, qui sauva ainsi la nation de la misère et de la faim.

Comme les vladikas, obligés au célibat, ne pouvaient laisser le pouvoir à leurs fils et devaient désigner leur successeur, l'un d'eux, en 1851, se fit tout simplement nommer prince du Monténégro, laissant la direction du culte à l'évêque de Cettigné.

L'on n'en finirait pas si l'on devait retracer toutes les luttes sans trêve ni merci qui n'ont cessé de mettre aux prises Turcs et Monténégrins. Jamais les Turcs ne parvinrent à les soumettre; ce duel de six cents ans aboutit finalement à l'indépendance d'une race de guerriers qui, au cours de ces siècles, a tué plusieurs centaines de mille Turcs, sans perdre en hommes la vingtième partie de ce nombre.

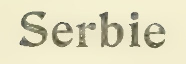
Parmi les vladikas qui se succédèrent, il en est un qui domine toute l'histoire monténégrine : c'est Pierre Ier, qui fut canonisé en 1834, quatre ans après sa mort; il est le premier qui ait réellement administré la principauté, malgré les soucis d'une guerre sans merci et perpétuelle avec les Turcs. Sous son règne, le territoire monténégrin fut presque doublé.

Quant au roi actuel, après des alternatives heureuses et malheureuses dans la lutte contre l'ennemi héréditaire, il écrasa complètement les Turcs en 1877, assurant l'indépendance complète du pays qui s'augmenta encore d'Antivari et Dulcigno, lui obtenant l'accession à la mer et augmentant sa population de cent mille âmes. En 1910, il prit le titre de roi, après cinquante ans de règne qui eurent pour son pays les plus heureux résultats.

Nicolas Ier fut toujours un guerrier, il devrait être demain un organisateur. Question de fierté à part, le peuple monténégrin aura suffisamment payé par un passé de luttes héroïques son droit à la vie. Faut-il avoir lutté pendant des siècles pour en arriver à mourir de misère !

Non ! je veux encore croire au relèvement possible; le roi, s'il le veut, pourra parachever son œuvre en éta-

blissant la sécurité et en favorisant le développement économique; sa nation pourra affirmer encore son indomptable énergie et sa vitalité, en s'organisant pour la lutte contre la misère, par le travail, par la méthode et par la volonté.


Serbie

CHAPITRE IV

Vers la Serbie

A travers Belgrade. — Cafés et restaurants. — Les grandes rues de la capitale. — Vie et mœurs théâtrales en Orient. — La vie dans les villes serbes. — Les mœurs et coutumes, les grandes fêtes religieuses. — Les marchands ambulants. — Particularités financières. — La vie au village, le rôle social de la femme, les habitations, les costumes, le caractère serbe.

Quittant le Monténégro, pour gagner la Serbie, reprenons le bateau de Cattaro à Fiume, puis le chemin de fer jusqu'à Belgrade, où nous passons la visite de la douane : celle-ci n'est pas, en général, très sévère pour les passeports; depuis quelques années, on ne les réclamait plus, un employé de police venait seulement dans le compartiment demander les noms et profession de tous les voyageurs, ainsi que leur lieu de destination. Mais les récentes guerres ont eu pour effet de rétablir une certaine sévérité qui, je l'espère, sera momentanée.

Si nous avions voulu nous rendre directement de Paris à Belgrade, l'Express-Orient ou les grands rapides du matin ou du soir nous y auraient conduits en 40 ou 48 heures, passant soit par Munich et Vienne ou par Zurich et le Tyrol autrichien.

Belgrade, admirablement située en amphithéâtr-

entre le Danube et la Save, donne bien l'impression d'une ville postée au seuil de l'Orient ; on est encore en Autriche, mais on pressent Constantinople : vue du fleuve, lorsque le soleil l'illumine, c'est bien la cité blanche qu'indique son nom serbe, *Béograd* (de Béo, blanc, et Grad, ville).

Ce qui, dans les rues, frappait tout d'abord le promeneur, c'était le pavage horriblement défectueux, et, comme beaucoup ont une pente très sensible, cela rendait la marche sur des cailloux pointus très désagréable.

Pour remédier à cet état de choses, la municipalité a fait venir, il y a quelques années, de Paris, un ingénieur spécialement chargé de la direction des travaux de Belgrade et plus particulièrement de la voirie. Le choix a, d'ailleurs, été heureux : le nouveau directeur des travaux, M. Légé, ancien élève de notre École des ponts et chaussées, a toute la compétence et l'activité désirables pour transformer Belgrade, dont la situation mérite, à tous égards, les dépenses engagées pour en faire une très belle capitale. Déjà le centre de la ville vient d'être presque complètement pavé de bois.

Plutôt que d'adopter un itinéraire pour visiter Belgrade, flânons-y à notre fantaisie. Nous sommes à la fin de la journée : allons donc admirer un coucher de soleil au parc Kalemegdan.

Bien des cochers nous sollicitent, menant des victorias attelées toutes de deux chevaux, à cause du nombre de rues à pente rapide. La ville est, en outre, très bien desservie par de nombreux tramways électriques ; c'est une société belge, ici comme dans bien des grandes villes, qui exploite la concession ; le directeur est une figure populaire à Belgrade. Qui ne connaît, en effet,

M. Bussert, également à la tête du secteur électrique de la capitale? A ce titre, il fut l'habile metteur en scène de grandes kermesses à la mode belge, qui obtinrent le plus vif succès.

Le parc de Kalemegdan, dans lequel nous pénétrerons par l'entrée qui fait face à la rue du Prince-Michel, la plus belle voie de Belgrade, occupe une hauteur bornée par le Danube, à droite, par la Save, à gauche. De la vaste terrasse ombragée, bordant le parc, le coup d'œil est magnifique sur la ville et le confluent des deux fleuves, tandis que, dans le lointain, s'estompe le sommet de l'Avala. Cette terrasse est une des promenades de prédilection des Belgradois. Le soir, de cinq à sept heures, toutes les élégantes de la ville, qui suivent les modes de Vienne et de Paris, viennent y parader. La Belgradoise aime par-dessus tout la toilette, qu'elle porte, d'ailleurs, fort bien, et, si je vous ai mené tout droit à Kalemegdan en été, en hiver, je vous aurais conduit rue du Prince-Michel, promenade où défilent les élégantes, lorsque la saison ne permet pas le parc. Dès l'automne, quand les soirées deviennent fraîches, du Grand-Hôtel à l'hôtel Moskva, la rue du Prince-Michel, plus particulièrement du côté droit, est noire de monde de six à huit heures, — car on dîne tard à Belgrade; — c'est là, d'ailleurs, que se trouvent les plus beaux étalages. Vers sept heures, on s'attable au café, pour boire presque uniquement de la bière, en écoutant la musique. Les apéritifs sont inconnus; l'on n'en trouve que dans les grands hôtels fréquentés par les étrangers.

Ces hôtels sont assez confortables et n'exagèrent pas leurs prix. Les lits, d'une personne, — dans tout

l'Orient, comme d'ailleurs en Autriche-Hongrie, on ne trouve guère de lit pour deux personnes, — n'ont qu'un drap, celui du dessous; le drap supérieur est constitué par une housse en toile qui protège le couvre-pied, sur lequel il se boutonne; de telle façon qu'une fois couché, ce drap-housse vous recouvre évidemment, mais ne vous permet pas de vous border aux pieds.

Dans ces mêmes hôtels seulement vous pourrez manger la cuisine française, partout ailleurs on ne connaît que la cuisine serbe, à laquelle on a beaucoup de peine à s'habituer. Les mets sont en général préparés à la graisse, les beefsteaks y marinent longtemps avant de voir le feu, et, circonstance aggravante, presque toujours on assaisonne le tout avec du *paprika*, sorte de piment rouge d'origine magyare qui racle la gorge, et que les Serbes mettent dans tous leurs plats.

Je me souviens d'avoir vu un paysan du Sud manger un paprika cru : le brave homme avait la larme à l'œil, et la sueur perlait à son front. Et il y était habitué! C'est d'ailleurs le fond de la nourriture des paysans, et l'on voit dans la campagne toutes les maisons décorées de paprikas enfilés en guirlandes, exposés à l'air, attendant l'époque où tous s'en régaleront. Toutefois, ils ne sont pas aussi forts les uns que les autres, il faut savoir les choisir; certains sont presque inoffensifs, d'autres, suivant la locution populaire, réveilleraient un mort. Les plus forts contiennent de petites graines blanches, je vous les recommande.

La rue du Roi-Milan est, avec celle du Prince-Michel, la plus belle de Belgrade. Remontons donc la première, nous rencontrons tout d'abord le nouveau *Konak* habité

par le roi Pierre Ier. C'est un modeste palais dont une des faces est située en bordure sur la rue, l'entrée principale dominant un jardin, dont la magnificence n'est pas précisément royale. Toutefois, il n'y a pas lieu de critiquer la modestie de cette demeure. Un pays qui s'organise, après avoir traversé des siècles de luttes, ne doit pas, dès le début de la période de paix, dépenser des millions à édifier de somptueux édifices. Les ressources du budget et des emprunts peuvent et vont être utilisées à des travaux plus urgents.

En se croisant, la rue du Roi-Milan et la rue du Prince-Michel s'élargissent pour former un carrefour planté d'arbres, appelé Térazia. C'est ici le centre du mouvement de la ville; c'est aussi le point de départ de la promenade d'hiver.

Les grands hôtels bordés de terrasses y voisinent avec de très beaux magasins qui ont succédé peu à peu aux petites boutiques de l'ancien Belgrade.

Ces étalages éclairés à l'électricité sont autant de témoignages des efforts brillamment tentés pour moderniser la capitale, mais les immeubles eux-mêmes n'ayant pas été édifiés symétriquement, l'on n'y jouit pas encore de belles perspectives obéissant à une esthétique d'ensemble. L'art n'est pourtant point négligé à Belgrade. Le Musée national renferme deux salles d'antiquités romaines, très judicieusement choisies et présentées. Le Musée ethnographique, riche de dix mille pièces, possède de fort beaux spécimens de la céramique indigène, soit anciens, soit contemporains, ainsi qu'une collection complète des costumes du pays.

On voit de moins en moins dans les rues ces vêtements pittoresques et « couleur locale ». Presque tout le

monde s'habille à l'occidentale, sauf quelques Turcs, les Tsiganes et de nombreux paysans de passage.

Où passer sa soirée à Belgrade? Si vous comprenez la langue du pays, allez au Théâtre national : il n'offre pas un aspect architectural remarquable, mais la salle est agréable et la troupe excellente; celle-ci joue exclusivement en serbe. Quelquefois pourtant des *tournées* françaises ou allemandes allant de Vienne à Constantinople y donnent deux ou trois représentations.

En Serbie, comme dans tout l'Orient, l'on est friand de spectacles, les petites villes de province sont visitées par des troupes théâtrales nomades qui jouent indifféremment comédie, drame ou opérette, quelquefois un acte de chaque dans la même soirée pour contenter tout le monde. Comme les petites bourgades n'ont pas d'édifice spécial, les représentations se donnent toujours dans une salle d'hôtel ou d'auberge. Ces hôtels sont à peu près tous agencés de la même manière : grand jardin planté d'arbres donnant le maximum d'ombrage, car en été le soleil est ardent; salle d'hiver, salle d'été, puis bâtiment comprenant les chambres. Or, tout hôtel qui se respecte aménage dans ces deux salles, et même dans le jardin, une scène de de théâtre, formée de quelques tréteaux et de planches, et, suivant le temps, les représentations ont lieu dans le jardin ou à couvert.

La troupe de passage doit fournir les décors et, le plus souvent, le rideau, généralement brossés par un acteur. L'hôtelier prête sa salle, couche et nourrit le directeur et les principaux artistes, et l'on partage la recette qui, le dimanche, est souvent fructueuse. Acteurs et actrices sont le plus souvent associés et



Belgrade : Bords de la Save

touchent les bénéfices au prorata de leur grade dans l'association.

Pour la mise en scène, on réquisitionne les meubles des plus belles chambres, et les gens huppés de la ville fournissent les accessoires pour quelques heures.

On ne donne presque jamais la même pièce deux fois dans une saison, et comme on se pique d'imiter Paris, on représente des comédies modernes, distribuées quand arrive le courrier le matin, répétées après déjeuner et jouées pour la première et unique fois le soir même.

Il y a aussi des intermèdes; ce sont des chansons sur le mode plaintif des chants slaves, dont le rythme est bien spécial, mais que les gens du pays aiment pardessus tout. A Belgrade même, plusieurs cafés possèdent une scène où se donnent presque chaque soir des représentations de ce genre.

Tout autour de la ville sont groupées des localités estivales, où les gens aisés ont leurs cottages; la plus réputée est Topchider, ancienne résidence royale d'été, entourée d'un vaste parc ombragé qui devient une promenade très fréquentée pendant la belle saison. On s'y rend par le train ou par le tramway électrique : le trajet ne dure pas plus d'une demi-heure.

Si vous avez l'occasion de vous trouver en Serbie au mois de juin, ne manquez pas d'aller à Topchider le 29, jour de la Saint-Pierre, fête du roi, fête nationale. On trouve tous les costumes serbes réunis dans ce vaste parc : on assiste au repas des jours de fête, dont le plat principal est un petit cochon de lait; vous en verrez dans le parc même rôtir des centaines sur des broches faites de simples baguettes de coudrier. Le

festin fini, les paysans aux costumes bariolés se mettent à danser le *kolo,* la danse nationale, et la fête se poursuit bien avant dans la soirée dans une allégresse indescriptible.

Sauf en ce jour, Belgrade, avec ses 100 000 habitants, est une ville très européanisée. Pour bien étudier les mœurs et les coutumes de la Serbie, poussons jusqu'à Nisch, considérée jusqu'aux récents accroissements territoriaux comme seconde capitale, mais qui n'a point encore subi l'influence occidentale.

Nisch se trouve sur la ligne de Belgrade à Pirote, c'est-à-dire sur la ligne Paris-Constantinople; il faut environ sept heures pour s'y rendre de la capitale. Le meilleur train est de nuit : il nous dépose à Nisch, au petit jour. Que prendre pour nous réconforter? du café turc, servi avec son marc. Sur le plateau, à côté du verre d'eau qui accompagne dans tout l'Orient les consommations, sauf la bière, se trouve un morceau de sucre qui n'est servi avec le café que jusqu'à sept ou huit heures du matin et remplace notre habituel « croissant »; passé huit heures, si vous demandez un café, on vous l'apportera sans ce morceau de sucre.

Allons faire un tour au marché aux grains, ouvert très tôt. Le trafic y est très important, Nisch étant le point de raccord, sur la ligne Paris-Constantinople, de la voie ferrée qui, par Vrania et Uskub, relie la Serbie à Salonique. C'est une vaste place toujours encombrée de centaines de voitures de paysans qui apportent en ville des céréales, du bois, des pierres. La voiture du paysan est à transformations; elle s'allonge pour transporter de longues pièces de bois, elle se modifie s'il s'agit de charrier des pierres, mais elle est toujours

tirée par une paire de bœufs, quelquefois aussi par des buffles, qui, le cou emprisonné dans un cadre en bois, tirent du col.

Les affaires se font avec placidité; les paysans ont toujours le temps. Pour les transactions importantes, il est d'usage de consacrer le marché conclu par un acompte, si minime soit-il, qu'on appelle *kapara*. Quand un paysan a reçu un kapara, on aurait beau lui offrir un prix bien supérieur, rien n'y fera. On ne connaît pas d'exemple qu'un d'eux ait jamais trahi le contrat tacite passé par le moyen de cet acompte. Une autre habitude bizarre consiste en un geste caractéristique que fait tout Serbe qui ne sait pas écrire. S'il a à signer un acte quelconque, un ami signe à sa place, mais, au préalable, il touche le porte-plume. Ce seul geste constitue un serment qui ne sera jamais violé, quoi qu'il arrive.

La Serbie est un pays de cocagne au point de vue du prix de la nourriture. Au marché des ménagères, on nous propose des poulets, pas gros, il est vrai, mais voyez le prix : 50 centimes pièce. Un peu plus loin, des dindes sont cotées 1 fr. 75, même 1 fr. 50. Les œufs valent 5 centimes pièce; on les payait autrefois 3 ou 4 centimes. Ils ont augmenté depuis qu'on en exporte des wagons entiers jusqu'en Angleterre. Détail amusant : il faut 144 000 œufs pour faire un wagon complet.

Un peu plus loin sont alignés les fruits, et il y en a en quantité au moment des confitures; toute ménagère en fait beaucoup, la confiture ou *slatko* tenant une place importante dans la vie mondaine : on en offre toujours aux visiteurs.

La viande est très bon marché; le bœuf se paye 1 franc ou 1 fr. 10 le kilogramme; par contre, le veau et le mouton sont rares.

La vie est donc facile : elle n'est pas très fatigante non plus. Après le déjeuner, presque tout le monde fait la sieste une heure ou deux.

Si vous avez un pli recommandé à envoyer, un mandat à toucher à la poste, n'y allez pas avant trois heures, seul le télégraphe fonctionne.

A la fin de la journée, comme à Belgrade, le parc dont les allées s'allongent en terrasses sur la Nichava est l'endroit élégant de Nisch; on y rencontre de nombreux officiers dont les uniformes très soignés rappellent ceux de l'armée russe.

En face de la promenade, de l'autre côté de la Nichava, s'élève la forteresse construite par les Turcs : elle contribue à faire de Nisch une place sûre, qu'il a été longtemps question de choisir pour capitale, quand Belgrade n'avait pas encore pris le développement acquis au cours de ces dix dernières années. C'est dans cette forteresse qu'en 1908 on transporta le trésor national, au moment de la crise qui faillit amener la guerre, après l'annexion des deux provinces serbes, Bosnie et Herzégovine, par l'Autriche.

Non loin de là, sur l'autre rive, est édifiée la préfecture, important bâtiment moderne contenant tous les services administratifs de la ville, ainsi que le tribunal d'arrondissement.

Presque sur la Nichava, près du parc, s'élève un grand bâtiment de type turc : c'est l'ancien palais du pacha de Nisch, qui, sous le règne précédent, fut habité par la famille royale. Le Parlement y tenait également ses

séances lorsque la cour se transportait à Nisch. Ce palais est aujourd'hui désaffecté, le roi actuel ne venant presque jamais à Nisch. Le prince héritier Alexandre s'y rend par contre très souvent; il descend chez un riche négociant de la ville, son parent, qui possède une ravissante villa, très confortable et très moderne, à moins qu'il ne passe la nuit dans son wagon spécial, dans le but évident de n'apporter aucun dérangement dans la vie calme de la ville.

La cité est encore peu modernisée. Elle renferme tout un quartier entièrement habité par des Tsiganes, où la marmaille, affublée d'oripeaux crasseux, grouille pour le plus grand plaisir des yeux. Il y a aussi quelques quartiers turcs qui disparaissent toutefois peu à peu : les musulmans y mènent une vie à part, nullement tracassés, pas plus que les juifs, d'ailleurs, qui sont assez nombreux. Ces derniers font très bon ménage avec la population orthodoxe, et jouissent de la plus grande liberté religieuse.

On a bien installé la lumière électrique dans la ville, mais la Nichava qui alimente les turbines de la centrale ne peut fournir qu'une force tout à fait insuffisante. Les municipalités balkaniques ne sont point encore entraînées aux grands travaux ! Et puis peut-être placent-elles leur confiance dans des entrepreneurs peu scrupuleux !

Les environs immédiats de Nisch sont très pittoresques. Le but principal d'excursion est Nischka-Bania, station balnéaire située à une dizaine de kilomètres. Le chemin passe devant la « Tour des Crânes », monument funéraire élevé à l'endroit où les Turcs fichèrent sur une muraille les crânes des héros serbes,

compagnons du célèbre Sindjélitch, tombés dans la lutte de l'indépendance. Puis la route jolie, ombragée et assez bien entretenue, — les chars à bœufs la défonçant très vite, on doit l'empierrer souvent, — traverse la plaine de Bania, bordée par de gracieuses collines boisées.

Un grand pic se détache : c'est la Souva Planina, dont le sommet est recouvert de neiges éternelles. Dépassons Nischka-Bania, niché dans la verdure et poussons jusqu'à Yélachnitsa ; c'est un des endroits les plus pittoresques de tout le pays. La vallée, couverte de vergers, fleuris à la belle saison, est traversée par un pittoresque cours d'eau qui alimente toute une théorie de moulins harmonieusement étagés. Le village la domine, très escarpé, formé de maisons juchées sur des rochers aux formes bizarres et semblant faire corps avec eux.

Parmi les villes assez importantes de l'ancien territoire, citons, en dehors de celles que nous rencontrerons chemin faisant, Pojarévats, chef-lieu du département du même nom, ville de 16 000 habitants, riche et importante, et qui vient de faire construire à ses frais un chemin de fer départemental la reliant à Doubrovitsa, sur le Danube. Schabats, située sur la Save, est un centre commercial assez actif. Vrania, chef-lieu de l'ancien département frontière, sur la ligne Nisch-Salonique, avec ses quelque 15 000 habitants, est une ville de caractère turc, entourée de vignobles importants, avec une station balnéaire assez fréquentée. Citons encore Valiévo, dans la région ouest ; c'est une ville de 10 000 habitants, siège de l'état-major de la division militaire de la Drina.

La maison serbe, presque toujours à un seul étage, tient de la maison turque et de l'habitation moderne. Celle où nous pénétrons, de construction récente, est en briques et couverte de tuiles. Comme les demeures turques, elle est précédée d'un petit portique. A l'intérieur, les murs sont recouverts de dessins au pochoir, procédé dans lequel les peintres du pays sont passés maîtres.

Après les présentations d'usage, la jeune fille de la maison s'avance vers nous portant un grand plateau. Ce plateau supporte un confiturier en cristal, bien rempli de slatko, une coupe de cristal à deux compartiments : l'un contient des petites cuillers, et l'autre est vide; enfin la plus grande partie du plateau est occupée par des verres d'eau fraîche.

Pour paraître tout à fait au courant des usages, il faut saisir une petite cuiller, prendre dans le confiturier une pleine cuillerée de slatko, qu'on avale sans hésitation; on repose alors la cuiller dans le compartiment vide et l'on prend un verre d'eau que l'on garde en main, tout comme s'il s'agissait d'une tasse de thé.

L'usage veut que tout visiteur soit accueilli avec du slatko. En outre, si vous êtes bien dans la maison, la jeune fille vous fera goûter différentes pâtisseries confectionnées par elle; il n'est pas correct de refuser, il faut prendre tout ce qu'on vous offre sous peine de passer pour une personne mal élevée. Le plus curieux, c'est que, si l'on vous accueille avec du slatko, inversement, quand on juge que votre visite a suffisamment duré, vous voyez apparaître la jeune fille de la maison avec un nouveau plateau, cette fois garni de tasses de café, accompagnées de l'inévitable verre d'eau. Cette

tasse de café est significative : dès que vous l'avez savourée, il est de bon ton de prendre congé sans tarder, après force salutations.

Si l'on vous invite à dîner, apprenez qu'il est d'usage, en se mettant à table, de souhaiter bon appétit par ce seul mot : *priatno*, qui signifie agréable. Le premier plat servi sera la *tchorba*, potage; ensuite du bœuf bouilli, toujours accompagné d'une saucière contenant une sauce anodine, et d'une autre saucière renfermant, celle-là, du *kicélo-mléko* (lait aigre) que l'on vend à Paris, sous le nom de lait caillé bulgare. Le plat de résistance sera les *sarmas*; c'est tout simplement de l'agneau haché, lié avec un œuf, le tout enveloppé d'une feuille de vigne roulée; cet ensemble a, comme tous les plats serbes, été cuit dans la graisse. Si l'on vous sert du vin du pays, il ne sera pas fameux : quoique ayant de bons vignobles, les Serbes n'en tirent que de la piquette.

Une des plus anciennes coutumes de la vie domestique est la célébration de la *Slava*. C'est la fête du patron religieux de la famille : elle est toujours célébrée avec beaucoup de solennité, même par les plus humbles. Remarquons à ce propos que la désinence *itch*, si fréquente dans les noms serbes, a une signification de descendance. Jovan signifie Jean, Jovanov veut dire de Jean; ajoutez itch, vous avez Jovanovitch, qui signifie fils de Jean. De même Milanov, de Milan, fait Milanovitch. C'est ainsi que Georgevitch est fils de Georges, Pavlovitch, fils de Paul, etc. En outre, ce que nous appelons le nom est en Serbie le prénom, et *vice versa*. Ainsi prenons une famille serbe appelée Jovanovitch; il y a trois enfants : Vassili, Georges et

Paul; leur prénom à tous les trois, c'est Jovanovitch, car ils étaient Jovanovitch, fils de Jean, le fondateur de la famille, avant d'avoir chacun leur nom bien à eux.

Ce serait évidemment très compliqué au point de vue de l'état civil, s'il y avait 30 ou 40 millions de Serbes à différencier. Mais, en ville, comme au village, tous se connaissent, et il ne se produit jamais de confusion.

Quelques jours avant la Slava, un prêtre vient purifier, à l'aide d'un bouquet de basilic, trempé d'eau bénite, les membres de la famille ainsi que les diverses pièces de la maison; après quoi les femmes préparent le *kolivo*, gâteau fait de froment bouilli mélangé à des noix ou à des amandes pilées. Le jour de la fête, après une nouvelle visite du prêtre pour bénir le kolivo, tous les amis viennent apporter leurs félicitations tout en consommant le gâteau accompagné de *slatko*.

La Slava est une solennité si importante que dans les grandes villes on annonce généralement dans les journaux : Tel jour est la Slava de M. X...

Dans les usines, les exploitations minières ou agricoles ou autres industries, il est impossible de ne pas accorder au moins deux jours de congé à un ouvrier ou employé à l'occasion de sa Slava.

Une autre fête revêt toujours un grand caractère de solennité : c'est Noël ! On y prélude par un jeûne prolongé. Deux jours avant, dans toutes les maisons, on prépare les rôtis — cochon de lait ou agneau — et les gâteaux. La veille, un jeune homme de la famille va dans la forêt couper le *badgnak* ou bûche de Noël, dont l'entrée au logis s'opère solennellement : de chaque côté de la porte on a placé deux cierges; le maître et

la maîtresse de maison se jettent l'un à l'autre du blé, puis en versent sur la bûche : après quoi celle-ci est enduite de miel, que tous les membres de la famille doivent venir lécher, après s'être embrassés deux à deux. Enfin la bûche est mise dans l'âtre où un bon feu l'attendait. La maîtresse de maison sort aussitôt chercher une botte de paille, suivie de ses enfants, et fait trois fois le tour de la demeure en imitant le cri de la poule; les enfants répondent par des cris de poussins et arrachent chacun un peu de paille dont ils recouvrent aussitôt tout le plancher. Le père, à cet instant, allume la bougie, prend l'encensoir, et encense toute la maison, en commençant par la bûche et l'âtre. Les chaises et tables ayant été transportées la veille au dehors, on dispose alors par terre, pour le souper, les plats qui doivent être des plats maigres. On ne laisse pas la bûche entière se consumer, ce qu'il en reste constitue une relique pour l'année entière.

La troisième fête importante est celle de Pâques. Longtemps avant, toutes les femmes de la famille s'occupent à cuire des œufs, qu'elles teignent ensuite de couleurs vives. Le jour de Pâques, il est offert, à chaque visiteur, un de ces œufs, davantage aux enfants; on s'amuse à frapper ces œufs les uns contre les autres, et celui ou celle qui possède le plus résistant reçoit l'œuf cassé comme récompense. Les grandes personnes, tout comme les enfants, se livrent à cet innocent divertissement.

Dans la campagne, les fillettes, quatre par quatre, se rendent chez les personnes aisées pour recueillir quelques pièces d'argent en échange des œufs qu'elles offriront à la maîtresse de maison, tout en dansant et en chan-

tant, sur des airs de cantiques connus, des chansons dont elles brodent les paroles; c'est parfois très amusant.

Mentionnons, en terminant la liste de ces coutumes d'ordre général, l'institution des *pobratimes*. Quand deux personnes de même sexe ressentent l'une pour l'autre une vive amitié et regrettent de n'avoir entre elles aucun lien de parenté, elles s'unissent par un acte solennel. Très souvent cette consécration a lieu à l'église devant le prêtre; quelquefois même, les deux nouveaux pobratimes se font une légère entaille à la main et se sucent réciproquement le sang. Les pobratimes, suivant la tradition, se doivent aide et protection jusqu'à la mort.

Devant nos fenêtres, aujourd'hui dimanche, stationnent de nombreuses voitures. C'est un mariage : on se marie toujours le dimanche, ici ! Quant aux voitures, la coutume veut que tout ami de la famille qui en possède une la prête gracieusement pour la solennité. A la tête de chaque cheval, une serviette blanche à rayures rouges remplace les flots de rubans occidentaux.

Le marié est un officier. Tandis que la musique de son régiment fait rage, le cortège monte en voiture. Un jeune homme en civil accompagne la mariée. C'est le *koum*, c'est-à-dire le parrain; toute la journée il sera le cavalier officiel de la mariée. C'est généralement le meilleur ami du marié; entre autres prérogatives, il ira ce soir chercher la jarretière de la mariée. Lorsque l'époux possède un pobratime, c'est lui qui évidemment remplit cette fonction.

Les noces plus modestes se rendent à pied à l'église aux sons d'un orchestre assourdissant de tsiganes qui

arborent chacun la serviette significative; la foule suit le cortège jusqu'à l'église aux cris de : *Jivéo! Jivéo!*

C'est encore avec un accompagnement de chants, mais de psaumes religieux cette fois, que les enterrements sont conduits de la maison mortuaire, signalée par un drapeau noir, à l'église et au cimetière.

En signe de deuil, les hommes qui, au village, ne portent généralement pas la barbe, devront la laisser pousser pendant un temps plus ou moins long, suivant le degré de parenté avec le défunt. En ville, pour ceux qui s'habillent à l'européenne, la coutume exige un faux col et une cravate noire ou plus simplement un fouloir noir sans aucun faux col, ni autre signe de deuil extérieur.

La vie de café est, nous l'avons déjà vu, très développée en Serbie. Voici l'heure de la bière, allons nous asseoir à une terrasse. Plusieurs marchands ambulants nous sollicitent. Voici d'abord le marchand de radis et le marchand de noix. Derrière eux le *pekar* vendant des croissants fourrés au beurre de brebis. Un personnage pittoresque leur succède, affublé d'un immense réchaud sur lequel repose un grand récipient métallique qui contient des tripes de porc; il en débite à un prix modique et prête obligeamment des assiettes et fourchettes en étain.

Des gamins offrent, pour 10 ou 20 centimes, des espèces de petites saucisses qui sont un mets national; on les appelle *tchébabtchitch*. Elles sont faites d'agneau haché, roulées en forme de grosses chipolatas et, bien entendu, frites dans la graisse. Tout le monde s'en régale, arrosant le tout de plusieurs verres de bière. Voici encore un marchand portant sur un grand pla-

teau tout un assortiment de gâteaux, d'œufs durs, et de grandes baguettes qui ne sont autres que de la viande fumée et séchée : il en vend d'assez grandes quantités.

Il arrive souvent que ceux qui ont mangé des tripes, des tchébabtchitchs ou des croissants, n'ont plus aucun appétit pour dîner. C'est ce qui explique que, dans les ménages serbes, on ne fait presque aucune cuisine pour le repas du soir.

Le jeu le plus en honneur dans les cafés est le jeu d'échecs, mais les cartes sont très répandues, et on y joue beaucoup dans tout le royaume. Le Serbe est volontiers joueur, ceci explique le nombre considérable de traites en circulation et dont l'origine n'est nullement commerciale.

Je fus pendant quelque temps administrateur d'une banque locale; j'ai donc vu de mes yeux, et je puis affirmer qu'il y a peu d'officiers ou de fonctionnaires qui n'aient pas plusieurs traites en circulation. C'est un usage; le premier du mois, quand l'employé, le fonctionnaire ou l'officier touche son mois, il commence par payer son arriéré dans les banques où il a contracté emprunt au moyen d'une lettre de change; ceci explique qu'au dix ou quinze du mois, n'ayant plus d'espèces en poche, il doit à nouveau s'endetter.

Le taux légal d'intérêt est de 12 p. 100 en Serbie; il permet à quantité de petites banques de faire de fructueuses affaires. Une habitude bien spéciale est celle du renouvellement des traites à 10 p. 100, c'est-à-dire que la traite étant tirée à quatre-vingt-dix jours, le débiteur, au bout de trois mois, devra payer seulement la dixième partie de sa dette, et signer à nouveau une traite pour

les neuf dixièmes encore dus. Ce n'est donc qu'au bout de trente mois que la dette sera éteinte; si l'on songe qu'il faut payer à chaque trimestre le timbre d'un nouvel effet, les intérêts à 12 p. 100, sans compter des indemnités répétées pour cause de retard, on voit combien cette funeste habitude est préjudiciable à la population.

Le gouvernement s'est ému, à juste titre, de la situation faite aux officiers qui tous, ou presque tous, pratiquent la lettre de change; une avance globale leur a été consentie par l'État il y a quelques années, pour leur permettre de se mettre à jour avec les banques, l'État se remboursant par retenues sur la solde. Je n'ose croire que cette sage mesure ait porté ses fruits d'une manière sérieuse. Il se produit qu'une partie de la population répond pour l'autre, car, comme les banques ne prêtent que sur signature, non seulement du bénéficiaire, mais d'un ou deux répondants, cette complaisance est devenue une habitude générale : Pierre répond pour Paul, parce qu'il sait qu'à un autre moment il aura besoin de Paul pour répondre de lui-même.

Je citerai, pour terminer, le cas d'une banque de Nisch, créée par deux habitants, il y a deux ou trois ans, avec 3 000 francs en caisse. Avec ces 3 000 francs de capital, et quelques milliers d'autres avancés par un richard de l'endroit, la nouvelle banque se mit à faire le prêt à 12 p. 100; une société fut fondée au capital de 500 000 francs dont, nous l'avons vu, 3 000 francs seulement furent versés. A l'heure actuelle, la moitié des actions est souscrite, soit 250 000 francs, et la banque habite un local situé dans un immeuble acheté par elle l'an dernier. Voici, à titre de curiosité, com-

ment on a placé les actions. Chaque fois qu'un emprunteur se présentait pour contracter, je suppose, un emprunt de 500 francs, on lui donnait, contre une traite de 500 francs dûment signée de répondants solvables, 350 francs espèces, plus 150 francs d'actions. Pour favoriser le placement, les actions avaient été émises à 50 francs. Si donc, dans une ville de 25 000 habitants, une banque créée dans ces conditions, avec la concurrence de cinq ou six autres, a pu prospérer en deux ans, il faut que l'usage des lettres de change soit bien général. C'est, hélas ! un cancer qui ronge lentement l'organisme serbe.

La maison, au village, est construite généralement par les paysans eux-mêmes. Quelquefois adossée à une colline, sa façade antérieure reposera sur quelques grosses pierres qui ont l'air de se tenir en équilibre par la force du raisonnement ; d'autres fois la maison sera bâtie sur cave, et construite avec des briques et des pierres tirées du sol du village même. Dans la montagne, elle est en torchis. Comme couverture, on emploie le plus souvent des tuiles qui reviennent assez bon marché, l'argile étant très abondante dans le pays.

Les plus coquettes sont précédées d'un portique et comportent deux ou trois pièces toujours blanchies à la chaux. La principale sert à recevoir amis et voisins, c'est là aussi que se prennent les repas. Une grande table, des chaises, un ou deux bahuts forment à peu près tout le mobilier courant des paysans ; les autres pièces servent de chambres à coucher, et ne contiennent en général qu'un lit avec une paillasse, et différents objets qui ne peuvent pas s'appeler des meubles. Le

lit est le plus souvent en fer; la fabrication du pays en vend depuis cinq dinars, aussi en rencontre-t-on dans toutes les chaumières. Dans chaque maison égament se trouve un four pour la cuisson du pain, qui est généralement bon. Très souvent aussi une petite pièce est réservée au métier à tisser; toutes les demeures ont leur métier, les paysannes fabriquant toutes leur linge elles-mêmes. C'est ainsi qu'on rencontre souvent sur les routes des théories de femmes, vieilles et jeunes, filant tout en chantant; il est très intéressant de les voir, ainsi accoutrées, filer le lin, ou plus souvent le chanvre, qu'elles ourdiront ensuite à la maison sur leurs métiers. La toile serbe tissée au village a d'ailleurs une réputation de souplesse et de solidité qui la fait adopter souvent pour confectionner des robes se prêtant tout spécialement à la broderie. Dans tous les intérieurs vous trouverez des tapis : tàpis par terre, tapis sur les murs. C'est un luxe recherché et un signe de richesse.

La femme serbe au village n'est pas l'esclave de la maison, comme au Monténégro. Certes, elle n'est pas encore ici l'égale de l'homme. C'est elle qui fait les gros travaux, porte les fardeaux, et va vendre au marché voisin les récoltes du champ. On rencontre bien encore sur les routes des hommes à cheval se rendant à la ville, suivis de leur femme à pied et chargée lourdement; bien des intérieurs de paysans, où l'homme reste assis comme un pacha, ce pendant que sa femme le sert. On ne peut nier toutefois une tendance assez prononcée à l'émancipation de la femme, surtout chez les paysans aisés des jeunes générations. Si le chef de

Paysans serbes aux champs (Environs de Nisch)

famille y a toujours la grande autorité d'antan, la femme commence à avoir voix au chapitre. Cela marque une nouvelle étape franchie vers la civilisation réelle.

Au village, le costume masculin se compose d'abord d'une chemise de toile toujours brodée en couleurs dans les parties apparentes. La veste et le gilet sont en étoffe de laine faite à la maison, et toujours ouverts sur le devant, pour montrer les broderies de la chemise; le pantalon de même étoffe se resserre en dessous des genoux pour former guêtre; il sera toujours recouvert d'un bas de laine tricoté à la main, où le rouge domine. Quant à la chaussure, c'est toujours l'opanque. Bien entendu, il s'agit là de l'habit de travail; aux jours de fête, ceux qui en possèdent endossent des vestes et des gilets brodés d'argent et de soie. Dans d'autres contrées, le gilet et la veste sont simplement ornés de galons noirs.

Comme coiffure, le fez a presque disparu; il est remplacé par un bonnet en peau de mouton en forme de pain de sucre, surtout en hiver; on voit aussi beaucoup de paysans coiffés de chapeaux de feutre mou ou même de chapeaux de paille en été.

En hiver, au lieu de la veste de laine, on porte souvent le *capout* en peau tannée, la fourrure tournée en dedans. Enfin, quelle que soit la région, le costume masculin comporte toujours une ceinture de couleur faisant plusieurs fois le tour de la taille, et dans laquelle le paysan loge son couteau qui ne le quitte jamais, mais qui ne sert absolument qu'à des besognes pacifiques.

Le costume des femmes se compose ordinairement d'une jupe très ample en étoffe de laine; la chemise est de bonne grosse toile d'une solidité à toute épreuve,

et généralement brodée de laines multicolores, et ornée en bas de dentelles faites par les paysannes elles-mêmes, et qui doivent dépasser la jupe.

Sur celle-ci s'étale invariablement un tablier d'étoffe, brodé de laines de couleurs variées, éclatantes, où le rouge domine. Ce tablier souvent très original est la grande coquetterie de la villageoise serbe; certains sont de petits chefs-d'œuvre, représentant une somme de travail considérable, et offrant un caractère artistique indéniable, que relève surtout la richesse du coloris.

Quant à la veste, elle est toujours sans manches; c'est une sorte de boléro de laine qui paraît ouaté et piqué, mais qui, en général, est formé de la juxtaposition de plusieurs étoffes. En hiver, la veste de laine est souvent remplacée, surtout dans la montagne, par une veste en peau de mouton, toison en dedans; celle-ci est ornée de pièces multicolores généralement retenues par des fils d'or ou d'argent.

Comme les hommes, les femmes sont le plus souvent chaussées d'opanques. Quelques-unes commencent à avoir des bottines. Elles portent l'hiver des bas de laine toujours tricotés par elles. C'est au point qu'il est assez difficile de trouver dans les magasins la moindre paire de bas. Mais quand arrive l'été, vous pouvez gager que les trois quarts de la population féminine ne portent pas de bas; les paysannes vont pieds nus, et les citadines font de même dans leur intérieur, ne se chaussant que pour sortir. J'excepte, bien entendu, les Belgradoises, et les quelques élégantes des autres villes importantes du royaume.

Comme coiffure, la paysanne porte un mouchoir de couleur, noué sous le menton; c'est le même mouchoir

ou foulard appelé *marama* dont les ménagères de la ville se coiffent chez elles pour vaquer aux occupations domestiques. D'autres campagnardes portent sur la tête un diadème en bois, ou plus souvent en cheveux ou en étoffes quelconques; le tout recouvert d'un marama noué sous le menton après avoir fait le tour du cou.

En été, le marama reçoit toujours comme ornements des fleurs des champs, des plumes, et une foule d'autres objets disparates; c'est à qui en aura le plus sur la tête. Bien entendu, aux jours de fête, les plus riches arborent des médailles et se montrent fières de colliers en verroterie et de bracelets de pacotille.

Le développement des travaux agricoles et de l'élevage fait disparaître peu à peu les industries domestiques. Autrefois, tout se fabriquait au village. Aujourd'hui on n'y fait plus d'une manière courante que le linge et encore parce que le paysan, ayant l'occasion de cultiver le lin et le chanvre pour les tisserands et les cordiers, en garde une partie pour sa consommation personnelle. Dans le Nord, on achète tout à la ville, où la majeure partie des objets vient d'Autriche.

La nourriture dans les campagnes est fort peu variée; le maïs, accommodé de diverses manières, joue le plus grand rôle dans l'alimentation; puis vient le chou; et enfin la fève, l'oignon, l'ail et le paprika. Les paysans sont surtout végétariens, ce qui ne les empêche pas de manger aux jours de fête des *tchorbas*, ou soupes de poule, et à certaines occasions spéciales, telles que Pâques, du cochon de lait rôti, de l'agneau ou du chevreau. Ces jours-là aussi on boit du vin, tandis que, le reste de l'année, le paysan ne boit que de l'eau.

Dans tous les intérieurs serbes, l'abstinence du carême est rigoureusement respectée, ainsi que le repos dominical. Il existe aussi dans le calendrier un grand nombre de fêtes religieuses que le peuple chôme très exactement. Dans le Sud-Est, pays plus arriéré, si vous êtes invité à dîner au village un jour de bombance, on vous présentera de grandes platées de maïs, et vous devrez vous servir avec vos mains; quand paraîtra le cochon de lait rôti, le chef de famille, sortant son grand couteau de sa ceinture, taillera les parts, et de sa main vous servira le morceau d'honneur. Le vin qu'on vous donnera, fait par le propriétaire de la maison, sera généralement aigrelet; parce que c'est vous, on vous trouvera bien un verre, mais les autres boiront au goulot du récipient, le plus souvent une cruche en grès, fabrication du pays.

Après cela vous ne pourrez vous refuser à boire un peu de raki et ce sera le signal de la gaieté générale. Tous les assistants se mettront à chanter, et les chants ne se termineront pas de sitôt. La chanson est au village la principale distraction.

Pendant les veillées d'hiver, tandis que les femmes filent et qu'un grand feu flambe au milieu de la pièce, tout le monde chante. En été, il en est de même, mais on allume le feu sur la route pour voir un peu clair : on se réunit autour du brasier et ce sont d'interminables chansons.

Une autre manifestation de gaieté sans laquelle il n'est point de bonne réjouissance, ce sont les salves que les villageois tirent avec leurs fusils aux longs canons, aux ornements nombreux décorant la crosse recourbée.

Sauf le temps assez court qu'il consacre à ces passe-temps honnêtes et celui occupé par le sommeil, le Serbe travaille. Dès qu'il est éveillé, jusqu'à l'heure du coucher, il besogne, mais il ne se hâte jamais; il a toujours le temps. Conduit-il sa charrette, il ne pressera jamais l'allure de ses bœufs, il arrivera toujours. Il n'est donc pas inactif, loin de là, mais sa besogne sera faite suivant sa routine et avec mille précautions; il marchera des jours et des nuits s'il le faut, mais il ne sait pas courir.

Ne croyez pas qu'il manque d'ingéniosité : il est, au contraire, intelligent et adroit, mais il ne faut pas le bousculer. Si vous lui indiquez des méthodes nouvelles, il ne les emploiera, soyez-en sûr, que lorsqu'il les aura comprises à fond. Si les procédés nouveaux qu'on lui indique ne lui paraissent pas intéressants, il ne s'attardera jamais à considérer que des millions d'Occidentaux ont obtenu, en s'en servant, des résultats remarquables, il s'en soucie fort peu; vos discours seront superflus, il retournera à sa méthode.

Le Serbe est en effet très fier, et d'un amour-propre immodéré; sa confiance en lui-même est énorme, et il aime sa patrie, sa terre, son champ, avec tout l'orgueil légitime d'un peuple qui a versé son sang pendant de longs siècles pour conquérir son indépendance. Plutôt mourir que d'être asservi, telle est sa noble devise.

Avant mon arrivée en Serbie, on m'avait dit : méfiez-vous surtout des paysans, ils sont fourbes et menteurs. Cette accusation est inexacte. Dans les exploitations minières que j'ai dirigées, j'ai toujours été satisfait de leurs services; je les ai trouvés en général dévoués, travailleurs et honnêtes. Leur réputation de fausseté

vient peut-être de ce qu'ayant été longtemps sujets ottomans, il leur a fallu toujours chercher à échapper par mille ruses aux embûches fiscales et autres du terrible suzerain. Mais actuellement, si vous savez leur inspirer confiance, vous n'aurez pas d'auxiliaires plus sûrs et plus dévoués. Quand ils manifestent de la méfiance, vis-à-vis d'un étranger, c'est que celui-ci a essayé de les tromper. Je l'ai constaté maintes fois.

Quant au Serbe instruit de lacapitale et des grandes villes, c'est un homme bien difficile à définir et à comprendre; il synthétise la transformation du caractère de la race. Il cherche à profiter de la civilisation occidentale qu'il aura pu étudier sur place ou dans les livres, mais sa fierté native, son esprit d'indépendance et son amour-propre, tout cela le met en garde : ce n'est plus un Oriental, ce n'est pas encore tout à fait un Européen. Naturellement, il existe une élite, avant-garde de la nation, qui voit son pays tel qu'il est et travaille avec un patriotisme éclairé à l'élargissement de la pensée serbe, au mieux-être et au développement de sa patrie.

CHAPITRE V

En Serbie

L'organisation politique et administrative. — Les partis en présence. — L'armée nationale. — Genèse de la dette publique; les finances serbes; le budget; les impôts. — Les voies de communication. — Le service postal est défectueux. — Chinoiseries douanières. — La police joue un rôle important. — Histoire sommaire de la Serbie depuis les origines jusqu'au règne actuel.

Depuis son indépendance, la Serbie a eu plusieurs constitutions; actuellement elle vit sous le régime de la constitution de 1888, modifiée en 1903.

Le roi Pierre Ier, dont l'avènement à la suite de dramatiques circonstances fit monter sur le trône la dynastie des Karageorgevitch en remplacement de celle des Obrénovitch, est une figure sympathique à la France. Ancien saint-cyrien, il fit partie de la promotion dite de Puebla, celle du général Dodds, le vainqueur du Dahomey, et combattit en 1870 dans les rangs français. La maison royale se compose des fils du roi, le prince héritier Alexandre et le prince Georges; de sa fille, la princesse Hélène, mariée en 1910 à un grand-duc de Russie; du prince Arsène, frère du roi, et du fils de ce dernier, le prince Paul.

Je signale ici la belle conduite des princes au cours des récentes guerres balkaniques. Le prince héritier Alexandre notamment s'est spécialement fait remarquer par ses grandes qualités d'activité compétente et surtout par sa grande bonté. Aussi l'armée serbe tout entière s'est-elle prise spontanément pour son jeune chef d'une affection indéfectible.

Le pouvoir législatif est exercé par le roi et la Skoupchtina, ou Chambre des députés. Cette dernière est élue par le peuple avec représentation des minorités; toutefois, le roi possède le droit de *veto*. Il a également entre les mains le pouvoir exécutif; il l'exerce par l'entremise des ministres responsables qu'il nomme lui-même, et avec l'aide d'un Conseil d'État, composé de seize membres, dont huit choisis par le roi et huit par la Skoupchtina.

Le pays était jusqu'en 1913 divisé en dix-sept départements subdivisés en arrondissements, communes et villages. Les nouveaux territoires viennent d'être divisés en 11 départements, également subdivisés en arrondissements, communes et villages; ce qui porte le total du nouveau royaume de Serbie à 28 départements. J'indiquerai plus loin dans un chapitre spécial réservé à l'étude des nouveaux territoires les particularités administratives communes aux 11 départements annexés depuis 1913. D'une manière générale à la tête de chaque département se trouve un préfet nommé par le roi parmi les licenciés d'une faculté, et chaque arrondissement est administré par un sous-préfet. Les départements et les communes ont, en outre, leurs assemblées autonomes, chargées de la défense des intérêts locaux, et élues sans l'intervention du pouvoir central.

Les tribunaux sont indépendants. Il y avait avant 1913 vingt-quatre tribunaux de première instance, une cour d'appel et une cour de cassation. Les juges sont inamovibles : le pouvoir exécutif possède seulement le droit de grâce et d'amnistie.

Les principaux points de la constitution de 1903 actuellement en vigueur sont : 1° la liberté de conscience ; 2° la liberté de la presse ; 3° la liberté de réunion et d'association ; 4° l'inviolabilité du domicile ; 5° le secret de la correspondance et 6° l'inviolabilité de la propriété. D'autre part, tout citoyen peut porter plainte au tribunal contre un fonctionnaire ; enfin, la peine de l'exil est absolument interdite.

Les partis politiques en présence sont : le parti libéral, qui correspond à notre parti conservateur ; le parti progressiste, qui, le premier en Serbie, a désiré faire profiter le pays des améliorations modernes ; enfin, le parti radical composé de deux fractions, les vieux radicaux ou radicaux-libéraux, et les jeunes radicaux ou radicaux-progressistes. Ce dernier a, le premier, songé à l'émancipation du citoyen : c'est lui qui contraignit le roi Milan à inscrire le suffrage universel dans la constitution.

Le parti radical, qui détient actuellement le pouvoir, a pris naissance à Kragouyévats, ville de 18 000 habitants, ex-capitale du royaume ; c'est là que ses premières grandes réunions constitutives ont eu lieu en 1880. Kragouyévats est un peu le cerveau de la Serbie : il y paraît trois fois par semaine un journal, *Poléta*, qui fait autorité en politique, car il est rédigé par les meilleurs écrivains du pays.

La puissance militaire de la Serbie se compose essentiellement de deux éléments : 1° l'armée nationale; 2° l'armée de seconde ligne.

L'armée nationale comprend trois bans. Le premier se compose de l'armée active et de sa réserve, de vingt et un à trente et un ans. Le deuxième renferme tous les soldats ayant fait partie du premier ban et âgés de trente et un à trente-huit ans; enfin, le troisième, ceux qui ont accompli leur second appel et qui sont âgés de trente-huit à quarante-cinq ans.

Quant à l'armée de seconde ligne, elle comprend les jeunes gens de dix-huit à vingt et un ans et les hommes de quarante-cinq à cinquante ans; les hommes valides âgés de plus de cinquante ans étant tenus, en temps de guerre, de faire le service des places et des dépôts.

La durée du service est, pour la cavalerie et l'artillerie, de deux ans, et d'un an et demi pour les autres armes. Le chiffre moyen des conscrits est de 27 000. L'armée comprend cinq divisions d'infanterie, une division de cavalerie, un régiment d'artillerie de montagne, un régiment d'artillerie de forteresse, un régiment d'obusiers et deux bataillons du génie. Chaque division se compose de quatre régiments d'infanterie, un régiment d'artillerie, une compagnie d'infirmiers et un escadron du train. Les divisions étaient ainsi réparties avant les guerres de 1912-1913 : division du Danube, division de la Morava, division de la Choumadia, division de la Drina, et division du Timok.

Un nouveau projet d'organisation militaire, qui n'a pas encore été voté par la Chambre, prévoyait la création de trois nouvelles divisions, et assurait la présence

effective à la caserne de tout le contingent pendant la durée réelle du service actif, alors qu'actuellement il est licencié en automne. Un courant d'opinion très net se dessine d'ailleurs en faveur du service d'un an, avec présence effective à la caserne pendant l'année entière, ce qui me paraît difficile à obtenir dans un pays encore exclusivement agricole.

Mais le projet deloi présenté à la Chambre avant la guerre balkanique est actuellement en remaniement complet, car il doit tenir compte des accroissements territoriaux et comporter la création de nouvelles et importantes divisions qui correspondront auxnouveaux territoires.

Il y a une académie militaire à Belgrade; en outre, de nombreux officiers sont envoyés dans les écoles étrangères pour le perfectionnement de leur instruction militaire.

Le soldat serbe est un excellent marcheur, d'une grande endurance, d'une docilité parfaite; les officiers peuvent obtenir de lui les plus grands efforts. Les campagnes de 1912-1913 ont d'ailleurs montré surabondamment les qualités qui font de ce soldat l'égal des meilleurs parmi les premières armées d'Europe. On vient d'adopter pour la troupe un nouvel uniforme khaki; l'ancien était de couleur foncée, sauf le pantalon de la cavalerie, qui était rouge.

L'uniforme des officiers, dont on reconnaît le grade à l'épaulette, est à la fois sobre et élégant. L'infanterie a un pantalon noir, et un dolman noir ou beige, à volonté; la cavalerie a le pantalon rouge et le dolman bleu chasseur; l'artillerie, le pantalon bleu foncé, ainsi que le dolman; en hiver, tous les officiers en-

dossent une longue capote de drap noir, bleu ou bien beige. En été, le dolman est en toile blanche, pour toutes les armes, le pantalon indiquant alors si l'on est en présence d'un officier d'infanterie, de cavalerie ou d'artillerie. Le képi est généralement sombre pour l'artillerie ou l'infanterie, et bleu pour la cavalerie; en été, il est en toile blanche pour toutes les armes. Pour la grande tenue, les officiers portent un bonnet d'astrakan, dont le fond est en drap; devant se pique une belle aigrette blanche.

L'armement se perfectionne de jour en jour; l'infanterie est pourvue d'un excellent Mauser : sur le pied de guerre, la Serbie a pu disposer de 300 000 hommes complètement équipés et mettre en ligne près de 400 000 hommes, très suffisamment armés, qui ont accompli les prodiges que l'on sait. Pour arriver à ce résultat, le budget de la guerre s'est augmenté chaque année; il atteignait en dernier lieu 30 millions, alors qu'en 1890 il n'était que de 10 millions.

Ces sacrifices que se sont imposés les nations balkaniques, Serbie et autres, étaient évidemment hors de proportion avec leurs ressources; c'est ce qui explique leur situation financière grevée d'une dette publique, qui, prenant naissance avec les premières guerres de l'indépendance, a grossi par la suite devant la nécessité de se fortifier toujours davantage. La dette publique s'est encore accrue. Une autre source de dépenses a bien été la création de voies ferrées, mais celles-ci du moins sont productives.

Examinons le budget de la Serbie : les revenus réguliers n'ont, évidemment, pu faire face aux dépenses

nécessitées par la transformation d'une ancienne province turque en un État moderne. Non seulement il a fallu construire le chemin de fer Belgrade-Nisch-Pirote, imposé par les traités, et qui constitue un important tronçon de la ligne Paris-Constantinople, mais, pour les besoins du commerce, on a dû créer d'autres lignes et tracer des routes. Enfin, il a fallu réorganiser l'armée, la police et les tribunaux, fonder les postes et télégraphes.

Ces dépenses considérables n'ont pu être soldées que par des emprunts. Ainsi, en 1876, un emprunt russe, à 6 p. 100, de 3 750 000 roubles, couvrit en partie les frais de la guerre; il fut converti à 5 p. 100 en 1881. Les dépenses militaires nécessitèrent à la même époque deux emprunts intérieurs de 10 millions de francs à 10 p. 100. En 1881, l'État serbe empruntait à l'Union générale de Paris, 90 millions à 5 p. 100, pour la construction de la première grande voie ferrée, ainsi que 33 millions, également à l'Union générale, mais à 3 p. 100 seulement (emprunt à lots), et destinés pour une grande part à couvrir la dette flottante.

L'année suivante, un emprunt de 8 millions à 5 p. 100, servait au rachat de biens turcs, dans les départements du Sud-Est nouvellement acquis. En 1883 et 1884, différents autres emprunts à 5 p. 100, destinés aux chemins de fer.

Survint la guerre serbo-bulgare, il fallut contracter de nouveaux emprunts plus importants; c'est l'origine notamment de la rente or de 1884, à 5 p. 100, se montant à 40 millions, durée d'amortissement soixante-dix ans. En 1885, c'est l'emprunt des tabacs, à 5 p. 100, pour 40 millions de francs. En 1881, 1890, 1893, d'autres

emprunts, pour diverses destinations, portaient le montant de la dette à 388 millions, dont la Serbie n'avait reçu effectivement que 260 millions.

C'est alors qu'en 1895, le gouvernement réussit à conclure avec tous les créanciers du royaume un nouvel emprunt à 4 p. 100, destiné à la conversion de presque toutes les dettes existantes. Cet accord est connu sous le nom d'arrangement de Karlsbad. La Serbie donnait en garantie les produits nets des chemins de fer, des taxes, des douanes, des monopoles du tabac, du sel, du pétrole et des allumettes. Tous ces revenus sont gérés par l'administration autonome des monopoles qui se compose de six membres : quatre sujets serbes, et deux représentants des banques créancières. Le service de la dette a été fait, depuis 1895, avec la plus ponctuelle régularité. A cette dette, sont venus s'ajouter divers petits emprunts, ce qui élevait avant la guerre le total à 700 millions, pour lesquels l'annuité servie est de 35 millions de francs, soit 28 p. 100 des dépenses du pays, ce qui est énorme.

Le budget de la Serbie atteignait avant la guerre 120 millions, s'équilibrant à peu près depuis quelques années.

Les impôts directs sont perçus au moyen de deux systèmes combinés : l'impôt sur le gain, et l'impôt sur le revenu. Leur rendement réuni n'atteint même pas 10 francs par habitant, parce qu'une grande partie de la fortune nationale y échappe. Tout d'abord il n'existe pas de cadastre; de plus, le système de perception d'impôt est très défectueux; enfin, la majorité à la Chambre, appartenant à l'élément rural, s'oppose à l'imposition du bétail, des vignobles et de toutes autres

plantations, hormis les céréales, tandis que les petits commerçant des villes sont accablés de taxes.

Quant aux impôts indirects, ils ne sont pas logiquement établis; les boissons alcooliques ne sont pas suffisamment imposées, le transfert des biens immobiliers et des héritages ne l'est pour ainsi dire pas du tout. Néanmoins les impôts indirects représentent 60 p. 100 des recettes du budget.

La Serbie possède un réseau à voie normale de 600 kilomètres environ, et un réseau à voie étroite (0 m. 76) de près de 300 kilomètres.

Les lignes à voie normale importantes sont celles de : Belgrade-Pirote (c'est-à-dire de la frontière serbo-hongroise, à la frontière serbo-bulgare), 339 kilomètres; et Nisch-Ristovats (ex-frontière turque), 112 kilomètres.

Parmi les lignes à voie étroite, citons celle de Tchoupria à Cenié et Ravna-Réka, à pentes et rampes nombreuses et dont l'établissement a présenté de grandes difficultés.

Outre ces deux réseaux, il existe plusieurs lignes établies par les capitaux privés; par exemple, le chemin de fer départemental de Pojarévats, et enfin les lignes réservées aux exploitations industrielles, telles que la ligne Vrska-Tchouka de 80 kilomètres, qui relie la mine de Vrska-Tchouka au Danube pour l'exploitation de ses produits.

Ce réseau est encore bien insuffisant; de nombreuses lignes nouvelles sont à l'étude, et seront construites au fur et à mesure des possibilités budgétaires. Parmi celles projetées, mentionnons la ligne qui, du Danube à Kladovo (frontière roumaine), suivra la frontière serbo-bulgare, en passant par Négotine, Kniajévats

Nisch et Kourchoumlié. Le tronçon Nisch-Kniajévats est déjà en construction. Cette ligne était intéressante à signaler, car elle devra relier le Danube au chemin de fer qui, dans l'avenir, doit unir la frontière serbo-roumaine à l'Adriatique. La plupart des autres lignes projetées seront construites à voie étroite de 0 m. 76; celle de Stalatch à la frontière bosniaque, possède déjà un tronçon terminé, qui va de Stalatch à Trstenik et qui est livré à la circulation depuis 1910.

Mais la transformation du pays nécessitée par les accroissements territoriaux a mis au premier plan des préoccupations gouvernementales le développement des voies ferrées, tant pour le transport des produits destinés à l'exportation que pour la rapidité de la mobilisation en cas de guerre. Un nouveau et vaste programme vient donc d'être élaboré et ce ne sont plus alors les seules ressources budgétaires qui en permettront la réalisation, mais une grande partie des emprunts en cours et futurs. — Parmi les lignes les plus urgentes, je signalerai celle qui, devant partir d'Uskub, passera par Tétovo et Dibra pour rejoindre une seconde ligne qui, prolongeant celle de Monastir à Salonique, atteindra la côte Adriatique. Une autre ligne très nécessaire aussi devra relier Veles à Monastir, en passant par Prilep; une autre encore, dont j'ai parlé plus haut, partant de Prokouplié par Kourchoumlié et Merdaré reliera Nisch, Mitrovitsa et Prizrend à la mer Adriatique. Enfin, une ligne déjà concédée mettra Novi-Bazar en communication avec Mitrovitsa.

Ces lignes sont, non seulement utiles présentement, mais elles sont tout à fait indispensables pour assurer l'écoulement des produits.

Récolte et rouissage du chanvre

Toute une partie de la Serbie nouvelle utilisera évidemment plus volontiers les lignes qui aboutiront à l'Adriatique, tandis que les autres évacueront leurs exportations vers Salonique, débouché naturel de la Macédoine par la vallée du Vardar. Une convention entre la Grèce et la Serbie permet, en effet, d'utiliser Salonique comme un port serbe.

Je n'ai pas cité, dans l'énumération des réseaux serbes, les lignes qui appartiennent encore à l'heure actuelle à la Compagnie des Chemins de fer Orientaux, mais qui sont situées en grande partie sur les territoires que la Serbie vient d'annexer, c'est-à-dire la ligne qui, partant de Vrania, aboutit à Salonique en passant par Uskub, et la ligne qui relie Salonique à Monastir. L'exploitation de ces deux lignes sera-t-elle faite en régie par l'État serbe après accord avec l'Autriche et la Grèce, ou la Serbie rachètera-t-elle les tronçons de ces deux lignes qui sont situées sur son nouveau territoire? La question n'est pas encore solutionnée.

Le fonctionnement des postes et télégraphes est encore très imparfait; les bureaux ne sont pas très bien organisés, même dans les grandes villes, sauf à Belgrade.

Semblable reproche doit être adressé à la douane. L'on ne peut dédouaner qu'avec le concours d'un dédouaneur, nommé *chpéditer*, agréé par l'administration. Celle-ci, qui exige en outre de nombreuses formalités, vous fera souvent attendre plusieurs jours la délivrance d'un colis.

Le personnel est incompétent et insuffisant; il n'y a pas là économie pour le budget particulier des douanes, car, avec un personnel plus nombreux et plus capable,

les recettes seraient beaucoup plus élevées. Il en est de même pour les trafics postaux.

Il faut dire à leur décharge qu'il est très difficile de recruter des employés dans un pays si nouvellement organisé, où la proportion des illettrés est encore grande malgré tous les efforts de l'État qui dépense des sommes très élevées pour l'instruction obligatoire. La police est, par contre, parfaitement organisée, quoique ses agents soient très peu rétribués.

Mal payés sont aussi ces gendarmes dont on remarque toujours la présence à chaque guichet de gare où l'on délivre les billets; très poliment, si vous êtes étranger, Pandore vous demande vos nom et prénoms, ainsi que votre lieu de destination. On connaîtra donc toujours au bureau de police vos déplacements quotidiens.

Une bonne recommandation : en pleine campagne ne vous avisez pas de déplier une carte, car les paysans ont la manie de voir des espions partout; on vous inviterait à venir vous justifier au bureau de la police, si une agglomération est proche, ou à la mairie, si vous êtes dans un village éloigné.

La police joue un grand rôle dans le pays : les employés des préfectures et des sous-préfectures relèvent de la police; s'il y a plainte ou réclamation contre un citoyen, l'employé chargé d'instruire son cas lui enverra un *pozif*, c'est-à-dire un avis à comparaître et il lui faudra, lors même que la réclamation n'est pas fondée, se rendre à la préfecture ou à la sous-préfecture qui le convoque dans les trois jours, et ce sous peine de prison.

Pour le moment, communes et villages s'administrent

eux-mêmes et jugent en première instance; c'est ainsi que le tribunal communal, composé de paysans, qui, le plus souvent, ne savent même pas lire, peut juger jusqu'à 200 francs.

D'après un récent recensement, la Serbie comptait environ 3 millions d'habitants. Dans ce nombre étaient compris 3 000 israélites, de 5 à 7 000 mahométans, 5 000 catholiques romains, environ 100 000 Roumains, 25 000 tsiganes et 500 protestants. Il y avait donc 2 800 000 Serbes orthodoxes. La population a doublé depuis quarante ans, car les Serbes sont prolifiques; et comme, d'autre part, l'État fait preuve d'une activité croissante en matière d'hygiène, il faut compter que d'ici un demi-siècle le nombre d'habitants sera encore une fois doublé.

Il n'y a pas eu évidemment de recensement depuis la guerre de 1912-1913; il est donc assez difficile de donner des précisions relativement au nombre d'habitants des territoires annexés. On peut cependant dire, d'après les renseignements les plus dignes de foi, que la population totale actuelle du royaume de Serbie, y compris les nouveaux départements, est de 4 300 000 âmes.

La langue nationale serbe est la plus simple de toutes les langues slaves; c'est au fond la langue russe simplifiée, avec l'alphabet russe également simplifié.

La majeure partie de la population est constituée par les paysans, qui, nombreux à la Skoupchtina, tiennent le pays entre leurs mains. Ils aiment leurs institutions autant que leur sol natal : ils se soulèveraient avec autant de force pour défendre les prérogatives que leur donne la Constitution, que si l'Église nationale était menacée.

Il n'existe guère d'aristocratie, de même qu'il n'existe pas non plus de prolétariat; les négociants et industriels forment, avec les fonctionnaires, ce que l'on peut appeler la bourgeoisie. Le paupérisme est inconnu, les mendiants que l'on peut rencontrer sont certainement des étrangers.

Parallèlement aux chemins de fer, la Serbie a beaucoup développé ses routes : actuellement, dans l'ancien territoire, 10 000 kilomètres sont à la disposition du public, parmi lesquels 1 100 kilomètres de routes nationales, 4 000 kilomètres de routes départementales, et plus de 4 000 kilomètres de chemins vicinaux.

L'artère principale, c'est la route de Constantinople qui, partant de Belgrade, longe la rive droite du Danube jusqu'à Sémendria, et de Sémendria suit la vallée de la Morava jusqu'à Yagodina; elle se dirige ensuite sur Nisch où elle se divise en deux tronçons : l'un va de Nisch à Vrania par Lescovats, tandis que l'autre gagne Pirote par Bela-Palanka, côtoyant la vallée de la Nichava, pour entrer ensuite en Bulgarie par Novi-Obrénovats et se diriger alors sur Sofia.

Toutes les routes importantes viennent aboutir à cette route de Constantinople; celle de Kraliévo à Krouchévats la rejoint à Djounis; celle de Viddin (Bulgarie) à Zaïtchar la rencontre à Tchoupria, et celle de Lom-Palanka (Bulgarie) à Kniajévats s'y embranche à Alexinats.

Comme routes secondaires, je citerai celle de Belgrade à Svornik, en Bosnie, qui suit la rive gauche de la Drina et passe par Obrénovats, Schabats, Losnitsa et Kroupani; excellente de Belgrade à Losnitsa, elle devient tout à fait mauvaise de Losnitsa à la

frontière. Sa longueur totale est de 180 kilomètres.

Une autre route à signaler est celle de Belgrade à Saraïévo, en Bosnie, longue de 190 kilomètres seulement pour la partie serbe; enfin, la route de Belgrade au sandjak de Novi-Bazar par Arandjélovats, Roudnik, G. Milanovats, Tchatchak, Ivanitsa, gravit le Yavor, au sommet duquel se trouvait autrefois la douane serbe, à 230 kilomètres de Belgrade.

Pour les routes des nouveaux territoires, il y aura fort à faire pour les rendre normalement utilisables au trafic moderne.

C'est ainsi que la route qui relie Monastir et Salonique est en bien mauvais état et nécessitera des travaux de réfection considérables.

Une des premières qui sollicitera l'attention de l'Administration est celle qui relie l'ancienne Serbie à Uskub, une des villes les plus importantes des départements annexés. Cette route est à rectifier depuisVrania jusqu'à Koumanovo, et aussi de Koumanovo à Uskub. Elle se prolonge ensuite jusqu'à Tétovo, ce dernier tronçon paraissant avoir beaucoup souffert pendant la guerre. Une autre grande artère existante et qu'il sera utile de réparer au plus tôt est celle qui relie Monastir à Tétovo par Kitchévo. Il en est de même pour les routes de Koumanovo à Kustendil (Bulgarie) par Egri Palanka; de Veles à Istip; de Monastir à Ochrida et de Monastir à Kotchana, par Prilep et Istip.

Il y a là, comme on le voit, un effort considérable à faire, et de suite, pour mettre à même les nouveaux départements de participer à l'activité économique du pays.

La traction par bœufs est presque exclusivement

usitée; il ne faut donc pas songer à circuler facilement en automobile sur ces routes; les charretiers ne s'y prêtent guère et les attelages, laissés à eux-mêmes, tiennent tantôt leur droite, tantôt leur gauche et s'arrêtent quand bon leur semble.

Traçons enfin, à grands traits, avant de conclure, l'histoire de la Serbie.

Les Serbes sont, incontestablement, d'origine slave; ils vivaient autrefois dans la Galicie actuelle et leur établissement dans la péninsule date du septième siècle. Leur conversion au christianisme paraît devoir se placer au neuvième siècle, quand les disciples de Cyrille commencèrent à prêcher la doctrine dans la langue que le peuple pouvait comprendre.

Les Serbes vécurent alors plus de deux siècles divisés en tribus, offrant une proie facile aux Byzantins et aux Bulgares venus d'Asie.

Ils parvinrent à s'unir pour résister; mais Byzance était trop forte et celle-ci, finalement, devint maîtresse des États serbes, qu'elle administra par l'intermédiaire des *joupans* (ducs). A la fin du douzième siècle, un de ces joupans, Stévan Nemania, réussit à s'affranchir de la suzeraineté de Byzance et fonda la dynastie des Nemanyitch. En 1331, un de ses descendants, Douchane, réussit à conquérir toute la péninsule balkanique, depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Égée. Il s'apprêtait à enlever Constantinople, lorsque la mort le surprit en 1355. Il s'était proclamé empereur et se voyait sur le point de régner sur tout l'empire qui constitua plus tard la Turquie d'Europe.

Ses successeurs ne surent pas résister aux attaques

des Turcs; dès lors, Constantinople était perdue pour la chrétienté. En 1459, les Turcs occupaient à nouveau la Serbie, puis la Bosnie, en 1463; l'Herzégovine leur appartenait déjà depuis 1442.

Ce n'est qu'au commencement du dix-neuvième siècle que, grâce aux efforts successifs de Georges Pétrovitch Karageorges, fondateur de la dynastie qui règne actuellement, et de Miloch Obrénovitch, que la Serbie put enfin recouvrer son indépendance, après avoir subi près de quatre siècles la domination turque. En 1878, le roi Milan réussit à arracher aux Turcs quatre nouveaux départements et la reconnaissance définitive de l'indépendance de la Serbie par le traité de Berlin. Et en 1882, le royaume de Serbie était reconnu.

Le roi Milan, grisé par ces succès, commit, en 1885, la faute très lourde d'attaquer les Bulgares. Cette guerre fut malheureuse, mais l'intervention de l'Autriche fit conclure une paix honorable et la Serbie de perdit pas un pouce de son territoire.

Peu après, le roi Milan abdiquait en faveur de son fils Alexandre. Il devait mourir en 1901; sa femme, la reine Nathalie, exilée, vit actuellement en France. Quant au roi Alexandre, qui avait épousé une ancienne dame d'honneur de la reine Nathalie, on se rappelle sa mort dramatique en 1903, ainsi que celle de la reine Draga. L'Assemblée nationale choisit alors pour souverain le roi actuel, Pierre Ier.

Les récents événements seront analysés plus loin, au chapitre qui traitera plus spécialement des acquisitions territoriales obtenues par le traité de Bucarest

CHAPITRE VI

La Serbie : industries diverses

Esquisse géographique. — Les chutes d'eau constituent en Serbie une richesse incalculable, de même que le sous-sol renferme en abondance tous les minerais précieux, ainsi que les combustibles minéraux. — L'agriculture et les industries agricoles sont ici le principal facteur de la prospérité nationale. — Importance des exportations de céréales. — L'arboriculture fruitière développée grâce aux pépinières. — L'industrie du pruneau, véritable spécialité serbe. — Comment, avec plus de soin et de savoir-faire, la Serbie pourrait devenir un grand pays viticole. — La pêche et la chasse. — Les forêts.

La Serbie actuelle, dont la superficie est d'environ 80 000 kilomètres carrés, a pour limites : du côté de la Hongrie, le Danube et la Save; à l'ouest, la Drina qui la sépare de la Bosnie, aujourd'hui terre autrichienne; au sud-ouest, le nouveau royaume d'Albanie; au sud, le royaume de Grèce; à l'est, le royaume de Bulgarie; enfin, au nord-est, le Danube et son affluent le Timok la séparent du royaume de Roumanie.

Elle comprend trois régions distinctes. Au nord, de vastes plaines arrosées par le Danube et ses affluents, et un peu analogues aux plaines si fertiles de Valachie, en Roumanie; puis la région des collines dont l'alti-

tude varie de 500 à 700 ou 800 mètres; c'est la région forestière par excellence, où paissent aussi de nombreux troupeaux; la plus étendue des trois, elle embrasse les vallées supérieures de la Morava.

La troisième région est celle des montagnes.

Cette division se rencontre encore dans les nouveaux territoires, quoique la région des montagnes y tienne une place plus importante que dans l'ancienne Serbie.

Les divers systèmes montagneux de la péninsule balkanique se rencontrent et se mêlent en Serbie; les principaux sont les Carpathes, les Balkans, les Alpes Dinariques, enfin le Rhodope. Parmi les pics les plus importants, citons, à l'est, le Midjor (2 108 mètres) qui est le plus élevé de l'ancienne Serbie, la Souva Planina, et, au sud, le Kopaonik.

Dans les départements annexés, les pics de 2 000 mètres sont moins rares; parmi les plus élevés, citons le Nitchpour (2 600 mètres), au nord de Dibra, sur la frontière albanaise; le Périster (2 552 mètres), à l'ouest de Monastir; le Souvo-Roudchité (2 140 mètres), à l'est de Rachka, et le Iacoupitsa (2 530 mètres), au sud d'Uskub.

Au point de vue hydrographique, la Serbie appartient, par la Save et le Danube, au bassin de la mer Noire, et par le Vardar, à celui de la mer Égée. La rivière la plus importante est ensuite la Morava, affluent du Danube, et, sur une certaine longueur, la Drina, qui n'est pas navigable. En exceptant donc la Save et le Danube, on peut dire que la Serbie ne possède pas de rivière navigable.

Située à la même latitude que l'Italie, le midi de la France et l'Espagne, le climat dont elle jouit est pourtant tempéré, ce qui tient à son inclinaison vers le nord,

à son éloignement des mers, et aussi à son altitude relativement élevée. Il n'est pas de coin de terre que la nature ait davantage comblé de ses dons. Tout ce qu'un pays peut désirer comme richesses naturelles, la Serbie le possède en abondance.

Celle qui saute aux yeux tout d'abord est la houille blanche; car, si la Serbie ne compte presque pas de rivières navigables ou flottables, elle possède, par contre, de nombreux cours d'eau coupés de chutes puissantes, représentant une force incalculable. Ces chutes sont très facilement captables; mais à quoi pourrait-on les utiliser, puisque l'industrie vient à peine de naître?

Mais il est d'autres richesses : le sous-sol renferme des trésors de toute nature; l'or, l'argent, le fer et bien d'autres métaux s'y rencontrent à profusion, sans compter les combustibles minéraux, houille et lignite, que l'on trouve partout en quelque point qu'on s'avise de pratiquer des sondages. Enfin, à l'incomparable fertilité du sol, seule richesse actuellement exploitée, s'ajoute un domaine forestier d'une valeur industrielle inestimable.

Avec un climat excellent, et la sécurité assurée sur tout le territoire par une police bien organisée, il ne manque à cet heureux pays pour prospérer que des capitaux. On a fait depuis quelques années des tentatives de placements en Serbie, notamment dans des entreprises minières. Ces essais n'ont pas donné les résultats qu'on était en droit d'attendre, mais il faut bien dire que toutes, au point de vue financier, avaient été mal dirigées.

Des ingénieurs anglais et allemands circulent en Serbie à l'heure actuelle : la richesse indéniable du

pays attire l'attention de tous les financiers, j'ai grand'peur de voir se répéter ici ce qui s'est passé en Roumanie au début du développement de l'industrie pétrolifère. Une fièvre intense de spéculation va, pendant un certain temps, qu'il faut espérer très court, s'emparer du monde des affaires dans l'Europe centrale, et faussera certainement les idées du grand public, relativement à la valeur des affaires serbes. Il serait très facile de le mettre en garde en l'invitant à ne participer qu'à des entreprises saines, bien étudiées, et lancées plus spécialement par des Banques françaises. Toute affaire industrielle ou minière, montée par des hommes sérieux, est assurée de réussir en Serbie, parce que les ressources existent réellement, et que l'État serbe donne aux étrangers qui apportent leurs capitaux toutes facilités pour les faire fructifier en sécurité. Il sait très bien que salaires et achats de matières premières, représentant une grande partie du capital apporté, resteront dans le pays pour son bien-être, donnant ainsi l'élan à l'essor économique.

Un exode important de capitaux français vers la Serbie serait donc à souhaiter. Les groupes allemands, autrichiens et anglais n'ont pas attendu, eux, pour étudier les affaires serbes, et, comme il y a de colossales espérances, il importe de voir la France en profiter.

L'industrie minière en Serbie remonte à la plus haute antiquité. Les légendes populaires nous rapportent des souvenirs de mines d'or, d'argent et de cuivre exploitées aux temps héroïques. Bien entendu, ces légendes, en se transmettant de générations en générations, se sont simplifiées et embellies, mais comme, d'autre part, les emplacements des mines dont elles parlent existent

encore en partie actuellement, force nous est bien de croire à leur ancienneté. L'exploitation des mines d'or a commencé dans ce pays aux temps les plus reculés; de même celle des mines d'argent, de cuivre et de plomb. Ce fait explique d'ailleurs en grande partie la richesse et le luxe qui régnaient autrefois dans ces contrées. Des vestiges d'exploitations romaines subsistent très nombreux. Les Romains avaient, dans les provinces qui constituent aujourd'hui la Serbie et la Bulgarie, des surveillants de mines appelés *procuratores metallorum*, lesquels dépendaient des *comites metallorum per Illyricum*. Les procédés de cette époque étant rudimentaires, les Romains, malgré le nombre colossal d'hommes dont ils disposaient, n'ont pu attaquer que les parties superficielles des gisements : les neuf dixièmes des richesses enfouies dans le sol sont encore aujourd'hui à notre disposition.

En outre, l'exploitation, interrompue à la chute de l'empire romain, ne reprit régulière qu'au commencement du siècle dernier. La Serbie possédant des éléments entremêlés de quatre systèmes montagneux divers, cette complication de l'écorce terrestre rend plus ardue l'étude de la composition géologique de la Serbie, où sont représentés à la fois tous les éléments de la péninsule. Elle est cause, en outre, qu'à l'heure actuelle, l'industrie minière, cependant très active, n'a pas encore progressé en raison directe des études et travaux préparatoires de ces dernières années.

Ceux-ci ont permis la découverte de gisements primaires aurifères. Les recherches entreprises par un syndicat anglais, entre Neresnitsa et Maïdanpek, et aussi par un groupe du pays, portent sur des terrains

cristallins et granitiques, où l'or se rencontre en filons quartzeux, contenant des sulfures de plomb, de cuivre, de fer et de zinc, de teneur aurifère variable. Toutefois, il n'y a pas encore d'exploitation normale.

D'autres filons quartzeux aurifères se rencontrent dans la région du Deli-Jovan où un concessionnaire serbe recueille du minerai d'une teneur de 15 grammes à la tonne. En outre, le massif andésitique du Timok, où existent des travaux anciens, contient des gisements d'or importants, mais jusqu'ici les recherches n'ont pas été menées assez activement.

En ce qui concerne les gisements aurifères secondaires qu'on connaissait déjà dans les alluvions de certaines rivières, comme le Timok et le Pek, l'État serbe se préoccupe de faire pousser vigoureusement les recherches; d'autre part, un syndicat anglais a entrepris des prospections systématiques dans toute la vallée du Pek.

Après les gisements aurifères viennent les gisements de plomb argentifère très abondants et répandus à peu près dans toute la Serbie. L'État serbe exploite ceux de Podrinié; il y a construit des usines pour fondre le plomb et l'antimoine. Les gisements de plomb de Koutchaïna sont, de tous ceux en exploitation, les plus riches en or et argent; ils donnent, en effet, une moyenne de 57 grammes d'or à la tonne, et de 46 grammes d'argent.

On rencontre également des gisements de cuivre : à la mine de Maïdanpek, qui appartient à une société belge, et où l'on retrouve des vestiges des travaux considérables faits par les Romains, on a installé de nouveaux convertors, système Knudsen, avec lesquels

on traite journellement 200 tonnes de minerai; la dépense de combustible a été réduite à 1 p. 100, au lieu de 20 p. 100, lorsqu'on employait les water-jackets américains. Pour l'exploitation des pyrites, on a construit un chemin de fer aérien de 16 kilomètres de longueur, depuis Maïdanpek jusqu'à Milanovats sur le Danube.

Mais l'exploitation la plus importante, en fait de minerais de cuivre, est sans contredit celle de Bor, affaire française qui sert à ses actionnaires des dividendes remarquables, et sans cesse en augmentation. Ici, comme dans beaucoup d'autres gisements du pays, ce sont les anciens travaux romains qui ont servi de guides au prospecteur et à l'ingénieur. Il est plus que certain que ce gisement n'a intéressé les anciens que pour sa teneur en or plus considérable dans les parties situées aux affleurements, et qu'ils l'ont abandonné dès qu'ils eurent atteint le minerai primaire d'une teneur aurifère très faible, c'est-à-dire à 30 mètres à peine de profondeur.

Le minerai qu'on traite actuellement à Bor donne environ 6 p. 100 de cuivre, mais il possède une teneur en or de 10 grammes à la tonne. La production annuelle atteint environ 6 000 tonnes de cuivre, en progression constante. Le bénéfice de l'exploitation dépasse 2 500 000 francs par an. Le gisement qui est reconnu sur 10 kilomètres de longueur et sur 2 kilomètres de largeur, est exploité actuellement dans le village même de Bor, où l'on a attaqué une masse minéralisée de 200 mètres en direction, de 100 mètres en pendage, avec une épaisseur moyenne de plus de 80 mètres. Le cuivre obtenu est d'une pureté extraordinaire, con-

tenant plus de 99 p. 100 de métal pur; il s'ensuit que la mine de Bor, actuellement la plus riche de Serbie, est incontestablement l'un des gisements de cuivre les plus riches du monde.

Mentionnons, en terminant cette rapide nomenclature des richesses minières serbes, l'existence d'énormes gisements de minerais de fer non encore étudiés; notamment à Vlacina, à Rudna Glava, et dans la région du Kopaonik. Le zinc et l'antimoine sont plus étudiés; quant aux manganèse, nickel, arsenic et chrome, simplement signalés, les études sont encore à leur début.

Les nouveaux territoires sont encore plus riches au point de vue minier, mais là rien n'est encore étudié sérieusement, car sous le régime turc, sans routes praticables et sans voies ferrées, toute étude minière était condamnée d'avance.

En ce qui concerne les combustibles minéraux, il existe bien, en dehors de la mine de l'État, quelques exploitations intéressantes, mais insuffisantes pour subvenir aux besoins du pays. Une des anomalies les plus saisissantes, provenant du manque de capitaux en Serbie, est constituée par ce fait que, pays ultra-riche en houille, en lignites de toutes qualités, elle doit cependant faire venir du charbon de l'étranger. Ses chutes d'eau inutilisées représentent des millions de kilowatts; des milliards de tonnes de charbon gisent dans le sous-sol serbe, et l'industrie, à peine naissante, doit faire appel aux houilles de Silésie ou d'Angleterre pour faire tourner ses machines!

L'État favorise, avons-nous dit, l'établissement des capitaux étrangers; voici, à ce propos, quelques dispositions intéressantes de la loi des mines :

1° La concession n'est accordée, pour un même terrain minier, qu'à un seul explorateur, et son privilège comprend toutes les sortes de minerais qui pourront être trouvées dans le terrain concédé;

2° Le concessionnaire a le droit de faire établir, pour l'usage de ses mines, toutes les installations et constructions nécessaires : machines, édifices, fonderies, usines, magasins, voies ferrées, etc.;

3° Le concessionnaire peut acheter toute parcelle de terrain qu'il jugera utile d'acquérir dans l'étendue de sa concession, soit à l'amiable, soit par voie d'expropriation;

4° Le concessionnaire bénéficie de la remise complète de tous droits de douane pour l'importation des machines, outils, matériaux, etc., et en général de toutes marchandises diverses qui ne se fabriquent pas dans le pays;

5° Pour l'exportation de tous produits miniers, le concessionnaire jouit d'un tarif spécial portant rabais de 50 p. 100 sur tous les transports par voie ferrée dans toute l'étendue du royaume.

En ce qui concerne les redevances à l'État, elles sont de deux natures, et pas très élevées : 1° un droit fixe de 12 francs par 10 hectares, et 2° un droit de 1 p. 100 sur le produit des ventes.

Une nouvelle loi des mines est en instance devant le Parlement : le projet, dont j'ai eu communication au ministère, ne porte aucune atteinte aux droits actuels des concessionnaires; toutefois les redevances seront probablement augmentées; dans l'ensemble, je l'estime encore plus favorable aux concessionnaires que l'ancienne législation.



Marché aux légumes de Nisch

Aux champs, environs de Nisch

Malgré les richesses de son sous-sol, la Serbie est encore avant tout une nation agricole. La propriété y est tellement morcelée que les procédés modernes de grande culture y sont peu employés, ce qui explique pourquoi un pays si fertile n'obtient pas, à beaucoup près, les résultats que la fécondité de son sol devra lui faire obtenir dans l'avenir. On comptait en Serbie plus de 160 000 propriétaires, ayant seulement 5 hectares de terrain cultivable, il n'y en a pas cinq qui possèdent plus de 300 hectares; c'est dire combien le sol est morcelé. Il est vrai que la loi garantit à chaque paysan la propriété intangible de 2 hect. 8, qui ne peuvent être vendus pour dettes privées, et que seul l'État peut saisir en cas de non-payement des impôts, ce qui, d'ailleurs, arrive rarement.

La superficie totale du sol se répartit ainsi dans l'ancienne Serbie : propriétés privées et communales, 42,5 p. 100, et propriétés d'État, 57,5 p. 100. Dans l'ensemble du pays, il faut compter sur 70 p. 100 de sol cultivable, et 30 p. 100 de sol improductif. La moitié seulement du sol productif est cultivée, l'autre se compose essentiellement de forêts et de pâturages.

En ce qui concerne les nouveaux territoires, il est impossible d'établir à l'heure actuelle des divisions bien nettes. Le gouvernement a élaboré un programme agricole spécial aux nouveaux départements, mais il ne pourra normalement l'accomplir qu'apres avoir résolu au préalable la question des routes et des voies ferrées.

Par suite, tout ce que je dirai ici est relatif à l'ancienne Serbie, les chiffres cités s'y rapportent exclusivement. Je me réserve d'indiquer dans le chapitre spécial aux nouveaux départements toutes les considé-

rations utiles d'ordre industriel, commercial et agricole que l'on peut envisager dès maintenant.

L'État se préoccupe d'une manière efficace du développement agricole, mais l'absence de cadastre a empêché longtemps les agronomes étrangers de s'établir en Serbie; ce n'est donc que très lentement qu'on pourra éduquer le paysan qui laboure son champ avec toute la routine orientale.

Au cours de ces dernières années cependant, sollicités de toutes parts par l'acheteur étranger qui s'est établi à demeure en Serbie pour être prêt à centraliser les récoltes qui seront exportées par ses soins, les paysans se sont habitués à ces recettes d'abord inespérées; ils ouvrent l'oreille plus facilement aux enseignements de l'État qui lui apprennent à mieux cultiver son sol, à le fumer, à augmenter sans cesse la superficie cultivée, et à acquérir des instruments agricoles perfectionnés. Les statistiques d'exportation ont aussi leur éloquence : le chiffre moyen de la période 1891 à 1893 était seulement de 47 millions, alors que celui de 1909 à 1912 dépasse le double, et atteint plus de 100 millions.

Les plantes cultivées en Serbie sont le maïs, le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, le millet et le sarrasin; parmi les légumes, le haricot, la lentille, et, depuis quelques années, le pois. Au nombre des plantes industrielles, on cultive surtout le chanvre, le lin, le tabac, et la betterave. Comme plantes potagères, nous rencontrons le chou, la pomme de terre, l'oignon, le paprika, la tomate, le melon, la pastèque, et aussi le potiron. Enfin, comme fourrage, on sème surtout la luzerne. Les vergers se rencontrent plutôt dans l'ouest, tandis

que la viticulture est surtout développée dans l'est. Quant aux prairies, il n'en existe que de naturelles.

Sur le chiffre total d'exportations annuelles, qui dépassait avant la guerre 100 millions, les produits du sol représentent 62 p. 100, et l'élevage environ 20 p. 100, chiffres particulièrement significatifs. Dans cet ensemble de 100 millions, le blé en fournit à lui seul plus de 30; le maïs, 13; l'orge, 8; les fruits, 3; la farine 2, et les pruneaux plus de 3.

Parmi les céréales, c'est le maïs qui est incontestablement le plus répandu, mais, comme il est la base de l'alimentation du peuple, son chiffre d'exportation est inférieur à celui du blé, dont la consommation au village est à peu près nulle. Le maïs occupe 45 p. 100 de la terre cultivée en Serbie; il sert, en effet, non seulement à la nourriture du paysan, mais aussi à l'alimentation et engraissement du bétail. Il faut chercher la raison de l'importance de cette culture dans le fait que de nombreux terrains, au voisinage des cours d'eau, sont inondés au printemps; par suite, ils ne peuvent être labourés et ensemencés qu'à une époque trop tardive pour songer à semer d'autres céréales. En outre, on peut planter entre les tiges de maïs des haricots ou des citrouilles. Enfin, ces tiges et leurs racines peuvent être employées comme combustible, tandis que l'on nourrit les bœufs avec les feuilles et tiges.

C'est sur les branches des arbres que les paysans entassent toutes leurs réserves de tiges de maïs. Le coup d'œil est amusant de ces arbres-greniers le long de toutes les routes serbes.

On rencontre plusieurs variétés de maïs, mais plus généralement le jaune et le blanc; et plus particu-

lièrement le jaune qui est de deux sortes : le gros, qui est plus tardif, et le petit, très précoce, celui-ci plus spécialement dans la montagne. Dans la vallée de Nisch, où j'ai vu les plus beaux champs de maïs, il en est dont les tiges atteignent 2 mètres de hauteur.

Le blé, qui vient aussitôt après le maïs comme importance de production, — cette culture occupe 30 p. 100 de la surface ensemencée, — sert à l'alimentation des habitants des villes, et, accidentellement, au village, les jours de fête, notamment pour confectionner le *kolivo*. Il est généralement semé en automne, car le rendement du blé d'hiver est beaucoup plus important. C'est le blé rouge qui domine, et de beaucoup.

Les autres céréales que l'on rencontre le plus fréquemment sont l'avoine, semée généralement au printemps, et l'orge, principalement l'orge à quatre rangs. On l'emploie pour la nourriture du bétail, et pour les besoins des brasseries locales.

Le légume le plus couramment cultivé est le haricot; on en voit dans tous les coins du pays couvrant de vastes champs, de même qu'il occupe la place prépondérante dans les jardins potagers. Il constitue, en effet, avec le maïs, l'alimentation des paysans pendant toute l'année, et principalement aux moments de jeûne. Le haricot blanc se sème le plus souvent entre les tiges de maïs, et il en est ainsi sur plus de 200 000 hectares. Semé seul, il ne représente même pas 1 p. 100 du sol cultivé du pays.

Parmi les plantes industrielles le chanvre tient une place à part, car il sert, comme nous l'avons vu, à la confection du linge des paysans. Mais on traverse aussi aux environs de Lescovats, de Vrania et dans le

département de Krouchévats, d'immenses étendues semées de chanvre, plus spécialement destiné à la corderie et à l'exportation. Il existe, d'ailleurs, dans le pays, plusieurs fabriques pour le traitement du chanvre.

Dans plusieurs régions, où les habitants disposent de rivières d'eau chaude, on voit, à l'époque du rouissage, paysans et paysannes laver le chanvre dans la rivière, où tous pénètrent jusqu'à la ceinture; le plus gros de la besogne se fait généralement le dimanche.

Le lin vient plus difficilement; aussi n'est-il cultivé que pour les besoins domestiques.

Le tabac ne peut être planté que sur désignation et autorisation de l'État. La production est achetée par celui-ci, qui se charge de vendre le tabac manufacturé.

La culture de la betterave est réglée d'après les besoins de la fabrication du sucre. Il existe en Serbie une fabrique privilégiée qui, pendant quatre ans, avait arrêté complètement la fabrication; or, pendant ce même laps de temps, la betterave a cessé d'être cultivée.

Depuis que le commerce des grains s'est développé, la surface ensemencée a suivi la même progression au détriment des prairies et des pâturages. Par suite, l'élevage du bétail, qui autrefois formait la principale ressource du peuple serbe, a vu se restreindre considérablement les immenses étendues dont il disposait.

A côté des céréales, la culture des fruits et l'industrie qui en dérive, plus spécialement répandues dans les départements du Centre et de l'Ouest, constituent une très importante source de la richesse nationale, puisqu'elles font rentrer chaque année en Serbie une vingtaine de millions de francs.

Ce développement de l'arboriculture fruitière est dû tout d'abord au sol et au climat, ainsi qu'aux méthodes spéciales de culture, mais il est juste d'attribuer aussi une large part à l'influence de la loi de 1898, qui impose à chaque arrondissement de posséder et d'entretenir une pépinière modèle, d'une étendue minima de 5 hectares. C'est ainsi qu'il existe en Serbie plus de soixante pépinières, qui toutes se composent de quatre parties distinctes réservées l'une à l'Administration, une autre à la culture des arbres fruitiers, une troisième à la culture des céréales et enfin la quatrième affectée à la vigne. Les jeunes arbres ainsi que la vigne doivent être vendus très bon marché aux habitants de l'arrondissement; le surplus sert d'ornement le long des routes et des chemins. Au cours de chaque année il est fait des cours pratiques aux paysans pour leur indiquer la manière d'élever, de greffer et de tailler les arbres fruitiers, enseignement qui contribue d'une manière efficace à l'amélioration des procédés de culture des vergers en Serbie.

Parmi les arbres fruitiers, le prunier est de beaucoup le plus cultivé; on compte actuellement 150 000 hectares plantés de pruniers, dont la production atteint souvent plus de 5 millions de quintaux, représentant plus de 30 millions de francs. Sur la production totale des fruits, la partie la plus importante quitte la Serbie sous la forme de pruneaux ou encore de *pekmès*, c'est-à-dire de marmelade; le reste est employé à la fabrication de l'eau-de-vie ou raki. Le raki distillé avec des prunes s'appelle là-bas *chlivovitsa*, tandis que celui obtenu avec le raisin se nomme *comovitsa*.

Pendant tous les mois de septembre, d'octobre et de

novembre, de grands marchés de prunes se tiennent tous les jours à Belgrade, Chabats, Kragouyévats, Valiévo, etc.

L'industrie de dessiccation des prunes est devenue d'autre part très prospère.

Les appareils dont on se sert sont une sorte de four de boulanger appelé *pouchnitsa* et l'étuve Glavinitch, combinaison de la pouchnitsa et de l'étuve française de Ribes. Celle-ci est considérée, à juste titre, comme bien supérieure à la pouchnitsa qui dépense beaucoup plus de combustible et dont la ventilation est absolument insuffisante.

Les établissements de l'État emploient des étuves françaises, mais les paysans ne peuvent les adopter à cause de leurs prix élevés. Toutefois, les étuves Glavinitch sont de plus en plus employées, car, pour arriver à leur faire abandonner leur pouchnitsa, l'État les vend au rabais aux paysans, et les économes des pépinières leur apprennent la manière de s'en servir et de les installer.

La préparation du pruneau est ainsi devenue une industrie nationale que le gouvernement encourage et surveille attentivement. Pour éviter la vente de fruits avariés ou incomplètement desséchés, le gouvernement nomme, pendant la saison, un jury de trois membres chargés d'examiner les pruneaux mis en vente, et de délivrer au producteur un bulletin de bonne qualité. Si la marchandise a été reconnue frelatée, la saisie peut en être ordonnée d'office et le marchand, après enquête, est poursuivi en justice si la fraude est prouvée.

Après triage, les pruneaux sont expédiés, emballés en sacs ou en caisses, vers l'Autriche, l'Allemagne, la

Belgique, le Danemark, l'Angleterre, la Suisse et la Russie. Cette exportation représente pour les bonnes années plus de 15 millions.

Quant à la marmelade appelée pekmès, elle est faite avec les prunes complètement mûres. On les cuit à moitié pour expulser le noyau et détacher la peau; puis on les fait bouillir sans sucre dans de grandes chaudières chauffées à feu nu. Le pekmès est surtout exporté en Autriche et en Allemagne; un jury fonctionne à l'exportation comme pour les pruneaux; les bonnes années, le rapport de pekmès exporté atteint 4 millions de francs.

Enfin, on destine à l'alambic les prunes qui n'ont pas pu convenir à la dessiccation ou à la fabrication de la marmelade. Dans chaque maison paysanne, on distille le raki de la consommation familiale. On se sert d'un simple chaudron appelé cucurbite, qui contient de 1 à 2 hectolitres et que les paysans recouvrent d'un couvercle en bois, fait par eux-mêmes; le condenseur est constitué par un tube qui traverse une grande cuve, généralement en bois, remplie d'eau. On obtient ainsi un produit délicieux, justement réputé.

Il existe deux qualités de chlivovitsa; l'une pèse de 15 à 20°, tandis que l'autre donne toujours de 40 à 50° à l'aréomètre; c'est cette dernière qui est exportée à l'étranger, tandis que l'autre est consommée dans le pays. Dans les villages, en effet, on vous verse quelquefois du raki qui, ne pesant pas plus de 10°, s'avale aussi facilement que du vin; d'ailleurs, dans certaines auberges, on le sert dans de petites fioles sans vous donner de verre, le consommateur devant boire à la régalade.

La quantité d'eau-de-vie serbe exportée atteint certaines années jusqu'à 500 000 kilogrammes.

Il y a en Serbie tout ce qu'il faut pour fabriquer du vin excellent. Pourtant, si j'y ai quelquefois goûté du vin agréable, le plus souvent la boisson qu'on m'a présentée sous ce nom n'était réellement pas buvable. La saveur de certain vin rosé du pays permet pourtant de présager qu'on pourrait obtenir quelque chose de bon. Mais voilà ! le vigneron ne sait pas faire le vin. D'abord la récolte s'effectue sans aucun discernement : on cueille et l'on jette pêle-mêle le raisin mûr, le raisin vert et les grappes pourries. Quant aux tonneaux, ils sont toujours en mauvais état, pour cette raison bien simple qu'on ne les nettoie jamais. D'autre part, la taille des vignes n'est pas toujours faite très adroitement, malgré les efforts répétés du gouvernement par l'intermédiaire des pépinières.

Et cependant les conditions climatériques, la situation et la nature des terrains, concourent pour donner au vin toutes les qualités exigées d'un cru réputé.

Il y a en Serbie six crus qui se distinguent des autres. Parmi eux le vin blanc de Négotine jouit déjà d'une réputation à l'étranger.

En 1895 le gouvernement fit voter une loi de reconstitution des vignobles qui avaient été phylloxérés, et des pépinières furent installées dans les centres viticoles, chargées de faire de la propagande pour la reconstitution de ces vignobles sur plants américains. En outre, pour encourager les particuliers à établir des pépinières privées, la loi accorde des subventions aux créateurs. Enfin, les terrains sur lesquels sont plantés des vignobles résistant au phylloxéra sont exemptés

d'impôts pour dix ans. Le transport de la vigne par chemin de fer est gratuit. Cette loi de 1895 accorde encore bien d'autres avantages aux vignerons serbes.

Cependant, la reconstitution des vignobles n'est pas aussi rapide qu'on avait pu l'espérer : le paysan a peur de la nouveauté, et ne connaît pas encore assez le plant américain. Aussi la production de vin n'est pas suffisante aux besoins du pays, on continue à en importer et on en importerait bien davantage si les droits d'entrée n'étaient pas si élevés. En outre, la Turquie expédie une grande quantité de raisin destiné à la vinification.

Il existe en Serbie des institutions assez diverses d'enseignement agricole. La première école d'agriculture est celle de Kraliévo ; elle est réservée à l'élevage, tandis que l'école de Boukovo, près de Négotine, est plutôt une école d'arboriculture. Chabats possède une école qui, elle, est destinée à l'agriculture proprement dite. A côté de ces institutions, il existe des domaines de l'État qui ont reçu une destination analogue.

En première ligne, vient l'établissement national pour l'élevage du bétail, qui produit aussi des semences sélectionnées des différentes plantes agricoles au profit de la population. Cet établissement, qui possède des filiales et qui couvre près de 10 000 hectares, constitue un modèle de culture rationnelle pour tout le pays en même temps qu'une école pratique, au double point de vue de l'élevage et de l'agriculture. Son rôle bienfaisant est analogue à celui que remplissent les domaines de la couronne en Roumanie. Il existe enfin une ferme modèle à Topchider, ainsi qu'une station agronomique

pour recherches et expériences, instituée, il y a une quinzaine d'années, à Belgrade.

La Serbie est en passe de devenir également un pays producteur de soie. Sa production dépasse, en effet, 400 000 kilogrammes de cocons frais, quoique les efforts tentés pour faire renaître l'industrie séricicole, autrefois florissante, remontent à peu d'années. Le mûrier réussit à merveille, les conditions climatériques étant à peu de chose près celles de la Lombardie, d'ailleurs située à peu près à la même latitude.

Les cocons frais sont assortis et séchés dans une fabrique que la Société séricicole privilégiée possède à Lapovo, sur la ligne Belgrade-Nisch, et de là expédiés en Italie et en France. Mais on n'exporte qu'une partie de ces cocons frais, la Société possédant, en effet, une filature également installée à Lapovo où elle travaille et dévide un lot déjà important de cocons. Elle est en outre sur le point de monter une deuxième filature qui comprendra cinquante métiers perfectionnés et tout un outillage moderne.

Les paysans conservent aussi pour leurs besoins environ un cinquième de leur production respective de cocons ; ils les dévident eux-mêmes pour incorporer à leurs vêtements des broderies de soie. Autrefois, avant l'épidémie, alors que la sériciculture était très développée, les vêtements de paysans étaient encore beaucoup plus ornés de ces broderies. La méthode de Pasteur, qui permet d'enrayer le fléau, ne fut appliquée au début qu'en Occident, et ce n'est qu'au cours des quinze dernières années que la Serbie a repris cette industrie.

En raison des résultats obtenus par la Société séricicole, l'État vient encore de lui confirmer son privilège. Le nombre des producteurs a triplé en dix ans, et aujourd'hui 40 000 familles s'occupent d'élever des vers à soie. Cela permet de présager que cette industrie prendra une extension considérable dans un assez bref délai.

La pêche a relativement une assez grande importance en Serbie, car la population est friande de poisson. Les fleuves et grands cours d'eau : Danube, Save et Drina, qui, sur plus de 700 kilomètres, forment la la frontière du pays, sont extrêmement poissonneux, ainsi que les nombreuses rivières intérieures.

Les espèces les plus communes sont l'esturgeon, dont certaines pièces atteignent jusqu'à 300 kilogrammes, et qu'on pêche surtout dans le Danube, principalement dans la région dite des Portes de Fer; le sterlet et la sandre, très répandus dans le Danube, la Save, et aussi dans la Drina; le saumon, surtout pêché dans la Drina. La truite se rencontre aussi beaucoup, surtout dans les cours d'eau de la région méridionale; enfin on pêche également le brochet, la carpe, le barbeau et l'écrevisse.

Les engins à la fois rudimentaires et ingénieux sont fabriqués par les pêcheurs eux-mêmes : pour la pêche à l'esturgeon dans le Danube, ils suspendent à deux flotteurs de longues lignes armées de gros hameçons et disposées de manière à s'entre-croiser en forme de filet. Quand les esturgeons s'y engagent, ils sont aussitôt attrapés par les pêcheurs qui les assomment à coups de maillet.

Les touristes ne doivent pas manquer de descendre

le Danube depuis Belgrade jusqu'à Orsova, c'est-à-dire jusqu'aux Portes de Fer. On appelait autrefois Portes de Fer d'énormes bancs de rochers qui obstruaient la navigation, constituant un défilé fort dangereux, qui ne pouvait être franchi que par des bateaux de très faible tonnage, seulement à l'époque des fortes crues, et encore avec les plus grandes précautions.

Depuis 1898, ces fameuses Portes de Fer n'existent plus; de gigantesques travaux de régularisation du fleuve ont été entrepris aussitôt après le Congrès de navigation de 1878. Il fut convenu que, pour couvrir les frais d'entretien, on percevrait un droit de péage de 2 centimes par tonne et par kilomètre, pour tout bateau traversant le défilé de Kazan et les Portes de Fer.

Les travaux durèrent huit ans et coûtèrent 20 millions de francs au gouvernement hongrois; on a dû, en certains endroits, faire complètement sauter les fonds rocheux, ainsi que les blocs et récifs qui émergeaient de l'eau. De cette façon, le lit du fleuve, rétréci au moyen de digues, a pu atteindre une grande profondeur et l'ancienne passe dangereuse, dite des Portes de Fer, est aujourd'hui remplacée par le canal du même nom, où peuvent circuler sans aucun danger les plus grands bateaux comme les remorqueurs traînant plusieurs péniches.

Toutefois, ce n'est pas l'endroit le plus curieux du Danube serbe; le défilé de Kazan, qui précède celui des Portes de Fer, est de beaucoup plus imposant. Ce défilé se trouve en aval de Milanovats, port serbe d'embarquement des minerais de Maïdan-Pek, qui arrivent au quai de départ dans des wagonnets aériens. De hauts rochers dressés sur le fleuve semblent vouloir

empêcher tout passage, tandis que les flots se précipitent à leur assaut, et l'on est impressionné par la force colossale du fleuve qui, sur une largeur de 170 mètres, vient s'engouffrer dans le fameux défilé, où sa profondeur atteint jusqu'à 60 mètres.

Pour faire cette excursion au départ de Belgrade, on a le choix entre les bateaux de la Société de navigation à vapeur serbe, et ceux des sociétés étrangères; ceux de la Société autrichienne sont préférables et assurent un service régulier.

En rentrant à Belgrade, le bateau arrête à Semendria, que les Serbes appellent Smédérévo. Cette petite ville de 10 000 habitants, très riante et très gaie, est un centre commercial très important au point de vue céréales, relié à la grande ligne Paris-Constantinople par une voie ferrée Smédérévo-Plana. Les grands négociants en grains, Dreyfus, Neufeldt, etc., y entretiennent à demeure des représentants chargés de retenir les premiers ce qu'il y a de mieux sur le marché.

La ville a pieusement conservé les murs de son ancienne forteresse, car elle était, au temps des guerres turco-serbo-hongroises des quatorzième et quinzième siècles, une importante place forte.

Aux environs, s'étendent de nombreux vignobles et de magnifiques vergers rendant le pays particulièrement charmant.

Le domaine forestier serbe n'est pas exactement évalué, puisqu'il n'y a pas encore de cadastre; toutefois, depuis quelques années, une loi a institué des commissions de délimitation, et, d'après leurs premiers travaux, on peut estimer à 1 500 000 hectares la superficie totale des forêts du royaume, soit environ 31 p. 100

de la surface du territoire, sans tenir compte des nouveaux départements, où l'on n'a pas eu, jusqu'ici, le temps matériel d'opérer aucune délimitation de quelque précision.

On peut compter que, sur l'ensemble des forêts, 32 p. 100 appartiennent à l'État, 42 p. 100 aux communes et villages, 20 p. 100 aux particuliers, et 1 p. 100 aux monastères et églises.

La Serbie était encore, au milieu du dix-neuvième siècle, très riche en forêts : les habitants, moins nombreux qu'aujourd'hui, possédaient assez de terres cultivables pour leurs besoins; comme d'autre part il n'existait aucun moyen de communication et que le prix du bois était fort peu élevé, on n'avait pas songé à tirer profit de l'exploitation des futaies. Mais après les guerres serbo-turque et serbo-bulgare (1885), on abattit beaucoup de forêts pour tracer des routes, et pour des raisons stratégiques. En même temps, la population s'accroissant sans cesse, et le commerce d'exportation se développant chaque jour davantage, on se mit à défricher, tant pour tirer parti de la vente du bois que pour augmenter les terres à labour. La fortune forestière du pays s'est trouvée de ce fait sensiblement écornée; elle est toutefois très respectable encore.

J'ajouterai ici que, parmi les nouveaux départements, la plus grande partie est excessivement riche en forêts où dominent surtout le hêtre et le chêne. Ces nouvelles acquisitions font à nouveau du royaume serbe un pays d'une fortune forestière très importante.

On y rencontre toutes les variétés d'arbres de l'Europe centrale, le hêtre toutefois domine de beaucoup. C'est ainsi que, dans le domaine forestier de l'État, il

constitue à lui seul la moitié des plantations; puis viennent le chêne et les conifères, et enfin les frênes ormes, érables, tilleuls, bouleaux et peupliers.

Ce grand domaine forestier de l'État est resté longtemps presque dépourvu de toute administration, et ce n'est qu'en 1891 qu'une loi institua des autorités forestières. A l'heure actuelle, il n'est encore géré que bien imparfaitement.

L'industrie du bois est encore insuffisamment développée, à cause de l'insignifiance des coupes. Une douzaine de scieries assez bien outillées, et deux cents installations primitives mues par l'eau débitent le bois nécessaire à la consommation du pays; l'exportation, encore insignifiante, consiste surtout en douves de chêne pour tonneaux, et en traverses pour chemins de fer.

Les hôtes de ces forêts sont, parmi les animaux nuisibles : l'ours, le loup, le renard, le lynx, le sanglier, le blaireau, l'écureuil, la martre, la fouine, le putois, la belette et la loutre. Comme oiseaux de proie, je citerai le vautour, l'épervier, l'aigle, le faucon, le corbeau, la pie, le geai et le héron, avec une mention spéciale pour la corneille; je n'ai jamais, pour ma part, vu autant de corneilles qu'en Serbie. Dans les parcs ou jardins des différentes villes, elles y donnent des concerts assourdissants, prenant ensuite leur envolée par milliers.

Parmi les oiseaux de chasse, la caille et la perdrix abondent; il faut citer aussi le pigeon sauvage, la bécasse, la grue, le coq de bruyère, et différentes espèces de canards et d'oies sauvages. Souvent, en outre, on a le plaisir de voir des cigognes, notamment dans la vallée de Nisch.

(Cl. Harlingue.)

Fabrication des tapis

Comme gibier à poil, on rencontre le cerf, le chamois, le chevreuil et le lièvre. On a aussi importé, en vue de leur multiplication, le daim et le faisan sauvage.

Malgré cette grande variété, la chasse est peu pratiquée, parce que le gibier proprement dit n'existe pas en quantité suffisante. Cela provient de ce que, jusqu'en ces dernières années, la chasse était libre, sans aucune réglementation ; à l'heure actuelle, le droit appartient à l'État, qui donne moyennant espèces une autorisation spéciale. Une loi récente interdit, même pour les porteurs de permis de chasse, la destruction de certains animaux tels que le cerf, le daim, le chamois, le chevreuil et le faisan, les autres espèces étant en outre protégées aux époques d'accouplement.

CHAPITRE VII

La Serbie : industrie et commerce

L'élevage du bétail constitue encore aujourd'hui une des principales ressources du pays. — Les bœufs et les porcs serbes sont deux importants articles d'exportation ainsi que les moutons et les chèvres. — Disparition des anciennes collectivités dites « zadrouga ». — Les industries domestiques, les tapis de Pirote. — Une visite à Lescovats, la manufacture de draps. — Les débuts de la grande industrie, son avenir. — Comment, depuis 1906, la Serbie s'est affranchie de la tutelle économique de l'Autriche. — Nouvelle destination des produits serbes.

L'élevage du bétail a subi tout récemment de profondes transformations tant à cause de la rupture, en 1906, des relations commerciales avec l'Autriche-Hongrie, que par suite de l'augmentation sans cesse croissante des exportations de céréales. Il est encore néanmoins très important, surtout pour les chevaux, les bœufs, les porcs, les moutons, les chèvres et les volailles. On se préoccupe moins des ânes, des mulets et des buffles, ces derniers étant plutôt une spécialité bulgare. Les principaux centres sont Valiévo, Belgrade, Smédérévo, Pojarévats et Kragouyévats.

L'animal qui rend le plus de services est le bœuf, que les paysans emploient pour les travaux des champs

et les transports. Les exploitations minières ou industrielles non raccordées à la voie ferrée utilisent aussi exclusivement la traction bovine. Les industriels ne possédant pas leurs chariots et leurs bœufs empruntent les voitures de paysans. Celles-ci ont une contenance d'une tonne environ. Le prix généralement payé équivaut à 0 fr. 30 par tonne et par kilomètre; pour les courtes distances, au delà de 10 kilomètres, on paye 0 fr. 25 et même seulement 0 fr. 20 en hiver. En été, les paysans ayant besoin de leurs attelages pour les travaux des champs, les prix sont beaucoup plus élevés.

J'ai déjà mentionné le mode défectueux d'attelage des bœufs, il en résulte que la charge tirée par ceux-ci est toujours inférieure à ce qu'ils pourraient traîner s'ils étaient attelés normalement. La race bovine indigène est petite, de couleur généralement grise, les cornes sont bien développées; la vache donne peu de lait, mais très gras. La viande est saine, de bonne qualité, le bœuf serbe étant réfractaire aux maladies de l'espèce. Il se contente d'une nourriture très ordinaire, et n'est pas habitué à recevoir de grands soins; très résistant, il est réputé excellent comme bête de trait. Pour remédier à la petitesse de la taille, on a essayé avec succès le croisement avec des races étrangères. L'État possède à cet effet des animaux reproducteurs qu'il cède à bon compte aux particuliers. C'est pourquoi l'on rencontre, à côté des bœufs indigènes, des métis beaucoup plus gros dont la robe est en général tachetée, ou encore d'un gris foncé, presque noir.

L'exportation des bœufs atteignait, avant la rupture commerciale avec l'Autriche-Hongrie, jusqu'à 80 000 têtes. Dès 1906, elle s'est abaissée à 10 000, pour

reprendre ensuite une marche ascendante, et atteindre actuellement environ 70 000. Nous verrons plus loin comment le commerce serbe est arrivé à compenser cette diminution, grâce au concours de l'État.

L'élevage des chevaux n'est pas ce qu'il devrait être dans un pays où le sol et le climat s'y prêtent admirablement et où la cavalerie occupe, dans l'ensemble de l'armée, une place importante. Le cheval indigène appartient à la race turco-orientale; il se croise admirablement avec l'anglais et l'arabe pur sang.

Par contre, les Serbes consacrent à l'élevage des porcs tellement de soins que les journaux satiriques de la Péninsule ont pour habitude, lorsqu'ils représentent un paysan serbe, de toujours le faire suivre d'un porc. La vérité est que le pays s'est surtout adonné à cet élevage, parce que les porcs s'engraissent très vite et résistent aux épidémies.

Dans les Balkans, la plus grave injure qu'on puisse proférer contre quelqu'un est de lui donner le nom de porc. Au Monténégro, même, la coutume autorise celui qui a été appelé « tête de porc » à punir de mort son insulteur.

Moutons et chèvres, dont les produits servent essentiellement de base à l'industrie domestique, se rencontrent assez nombreux chez les paysans. Les troupeaux ovins sont presque uniquement composés de brebis, les agneaux mâles étant destinés à la boucherie locale ou à l'exportation; ce sont les brebis, surtout celles de la Nichava et de Pirote, qui donnent une laine réputée, utilisée pour la fabrication des tapis, tandis qu'avec le poil des chèvres on fabrique sacs et couvertures.

Pendant longtemps, la production de l'industrie domestique resta limitée aux besoins de ceux qui s'y livraient. La Serbie a donné, en ce sens, de curieux exemples de collectivisme avant la lettre.

Au village existaient jadis des collectivités, *zadrouga*, formées par un ensemble de personnes, presque toujours de la même famille, vivant en commun, et produisant, chacune dans sa sphère d'activité, au seul profit de la masse générale ; les jeunes gens se mariaient sans quitter la zadrouga. Dans la seconde moitié du siècle dernier, ces collectivités commencèrent à se désagréger et ceux qui se retiraient de la zadrouga se voyaient dans la nécessité de travailler, non seulement pour leurs propres besoins, mais aussi pour le marché, de façon à couvrir les frais généraux auxquels il leur fallait subitement faire face dès qu'ils quittaient la communauté. De cette époque date la petite industrie domestique en vue du commerce. Celle des tapis a assurément le plus de développement.

Les tapis serbes sont en laine, à fond généralement rouge, quelquefois aussi à fond blanc, et ornés de dessins variés de couleurs très vives, rappelant des motifs géométriques. Ce qui fait leur valeur est précisément la richesse de coloration obtenue par des procédés sur lesquels on garde jalousement le secret et qu'on n'est pas encore parvenu à industrialiser. Toutefois, soit que les produits tinctoriaux naturels dont se servent les Serbes n'aient plus la même qualité qu'autrefois, soit que, pour satisfaire aux exigences de la clientèle, on ait été amené à moins soigner le travail pour produire davantage, de l'avis des connaisseurs, ces tapis n'ont pas conservé toutes leurs qualités d'antan. Néanmoins,

tels qu'ils se fabriquent à l'heure actuelle, ils sont toujours inimitables, au point de vue de la solidité.

Le principal centre de fabrication est à Pirote, où sur deux mille maisons environ, plus de quinze cents abritent des métiers. Au reste, pas une seule grande manufacture. Dans chaque habitation possédant des métiers, souvent dressés au milieu de la cour, huit ou dix femmes sont employées au tissage, besogne qui leur rapportera de 10 *à 20 centimes par jour,* pour dix heures de travail, nourriture et logement non compris. Toutefois, comme la fabrication d'un tapis demande souvent plusieurs années, les tapis de Pirote sont des articles chers; ceux qui leur ressemblent, mais qui coûtent beaucoup moins cher, sont des imitations venues d'Arménie.

Les industries domestiques : poteries, ustensiles en bois, n'ayant pu résister à la concurrence étrangère, sont en décadence; c'est le chemin de fer qui a causé leur perte en même temps que le développement de l'agriculture. Elles vivent encore un peu dans les villes, où elles sont soumises à la loi de 1847 sur les corporations et métiers; les ouvriers-maîtres sont tenus de faire partie de la corporation ou *Esnaf*, faute de quoi ils s'exposent à des poursuites ainsi qu'à la fermeture de la boutique indûment ouverte. Toutefois, la loi prévoit et énumère certains métiers qui, ne faisant pas partie d'une corporation, peuvent être exercés par tout le monde.

Quant à la grande industrie, elle en est encore à ses débuts. L'industrie minière représente à l'heure actuelle une mise de fonds d'environ 20 millions, produisant annuellement plus de 12 millions (chiffre de produc-

tion brute) et disposant d'une force motrice de plus de 5 000 chevaux, ainsi que d'une énergie électrique de 1 500 kilowatts.

La minoterie compte près de trois cents moulins à vapeur donnant 1 000 000 d'hectolitres de farine. On peut évaluer à plus de 12 millions le capital investi dans cette industrie. La brasserie, qui compte une dizaine d'établissements, est en progrès. Elle suffit presque à la consommation du pays et exporte même en Bulgarie et en Turquie.

Parmi les industries accordées en concession, c'est l'industrie textile qui vient au premier rang. On compte, en effet, quatre tissages, une manufacture de rubans, une bonneterie et une filature de coton. L'établissement le plus considérable est la manufacture de drap située à Lescovats, ville assez importante, sur la voie ferrée de Nisch-Salonique, mais ayant conservé son aspect d'ancienne cité turque. L'usine de Lescovats, équipée à la moderne avec léviathans, machines à teindre, cardeuses à chargeur automatique, puissant générateur de vapeur, atelier de réparation très bien outillé, se charge de toutes les opérations, depuis le lavage des laines brutes, indigènes ou importées, le peignage, le cardage, la filature et la teinture, jusqu'au tissage et à l'apprêt.

Outre le drap de soldat que le gouvernement serbe s'est engagé à lui acheter, elle sort des tissus de laine pour la confection, et des tresses de soie pour la broderie, teintes selon un procédé spécial aux ouvriers turcs qu'elle emploie.

Une fabrique similaire, mais moins importante, existe à Oujitsé, petite ville renommée pour le carac-

tère industrieux et l'esprit d'entreprise de ses habitants. Un grand nombre de fonctionnaires et de négociants de Belgrade sont originaires d'Oujitsé, qui possède une école de commerce très fréquentée.

Comme établissements industriels d'État, on peut citer les ateliers de mécanique et de chaudronnerie des Chemins de fer à Nisch, outillés à la moderne et pouvant sortir des wagons tout prêts au roulage y compris la tapisserie et l'ameublement; contremaîtres et ouvriers y usinent des pièces aussi bien que dans n'importe quel atelier d'Occident.

A Tchoupria, s'est récemment terminée l'installation d'une très grande sucrerie dont tous les services, outillés avec les derniers perfectionnements, fonctionnent électriquement; le capital investi étant de 10 millions, c'est une des entreprises industrielles les plus importantes du pays. Traversée par la voie du chemin de fer, l'usine comporte de nombreuses habitations ouvrières confortables; on construit également aux environs une brasserie dont la production égalera celle de toutes les brasseries du pays réunies, et une distillerie d'alcool très importante.

Citons encore une fabrique de machines agricoles et d'instruments aratoires, une fabrique de lits et d'ustensiles de ménage, qui occupe près de quatre cents ouvriers; deux chapelleries, une chocolaterie, une raffinerie, deux fabriques de conserves.

N'oublions pas l'arsenal de Kragouyévatz, qui sort des armes et des munitions d'une fabrication aussi soignée et finie qu'on peut le désirer.

Beaucoup de petites banques ont pris, depuis quelques années, l'habitude de monter chacune leur usine. C'est

devenu une épidémie. Telle banque a son moulin à vapeur; telle autre, sa tannerie; telle autre encore, sa brasserie ou sa filature. Mais presque toujours l'installation n'est pas faite par quelqu'un de compétent; la direction n'est pas confiée à un spécialiste qu'il faudrait faire venir à grands frais de l'étranger. Aussi, bientôt, la banque ayant dépensé trop d'argent, il ne reste plus grand'chose pour assurer le fonds de roulement. Alors on cherche à économiser sur tout, même sur la matière première et sur les choses les plus essentielles; la fabrication s'en ressent, elle ne peut plus concurrencer la production étrangère et l'affaire périclite.

Les banques qui montent ces affaires sont généralement dirigées par de petits artisans très au fait du trafic des lettres de change, mais incompétents pour diriger une entreprise d'une certaine envergure. Mais des affaires montées avec un capital suffisant et dirigées par des gens habiles ne courraient pas au même échec.

Les établissements qui auraient actuellement le plus de chances d'un rapide succès sont : une clouterie, une fabrique de boulons, une verrerie, — celles existant ont un capital trop faible, — une manufacture de faïence et de porcelaine, une fabrique d'acide sulfurique. Enfin, des tanneries locales aucune n'est suffisante : l'importation des cuirs et chaussures est beaucoup trop considérable, étant donné le nombre de peaux brutes exportées.

Les usines métallurgiques surtout me paraissent les plus urgentes à établir; elles nécessitent évidemment de gros capitaux, car il faudrait parallèlement entre-

prendre l'exploitation du fer, qui ne manque pas, mais pour lequel aucune compagnie minière ne peut encore assurer une production sérieuse et régulière; si bien qu'on est actuellement obligé de faire venir de l'étranger tous les objets de première nécessité. Le développement minier et métallurgique sera le point de départ de l'essor industriel du pays.

Il nous reste à examiner le commerce de la Serbie. Depuis l'époque de son affranchissement, le royaume, encerclé sans moyens de communication avec les autres nations, dut subir la tutelle économique de l'Autriche qui s'est exercée tyranniquement jusqu'en 1906.

Il arrivait souvent que, lorsque la politique du gouvernement serbe déplaisait à Vienne, l'Autriche bien vite fermait sa frontière, faisant litière du traité de commerce. Ceci lui était relativement facile; l'exportation serbe à cette époque, ainsi que nous l'avons vu, consistait surtout en bestiaux. Il suffisait à l'Autriche d'invoquer des cas plus ou moins réels d'épidémie, pour barrer la route aux porcs et aux bœufs serbes, en vertu des règlements sanitaires. Le gouvernement de Belgrade, pour permettre au commerce national de s'exercer, devait suivre une politique favorable aux désirs du Cabinet de Vienne.

En tout état de cause, l'Autriche avait la part du lion dans l'exportation serbe, puisque, avant la rupture, elle se classait par 62 millions sur un total de 70. Elle agissait en grand commissionnaire, achetant toute la production serbe quelle qu'en fût la qualité, pour la revendre ensuite au mieux de ses intérêts. Une telle situation ne pouvait durer. La Serbie, désireuse de

s'affranchir d'un intermédiaire entre elle et les réels consommateurs de ses produits, saisi l'occasion du renouvellement du traité de commerce qui venait à expiration en 1905 pour revendiquer un état de choses plus conforme à sa liberté commerciale. Les négociations traînèrent jusqu'au milieu de 1906, et finalement échouèrent complètement; c'était la rupture définitive.

Les produits serbes n'eurent pas à en souffrir, puisque, depuis 1906, le chiffre des exportations n'a cessé de s'accroître dans des proportions notables pour atteindre actuellement environ 100 millions de francs. La direction générale des articles exportés se trouve beaucoup mieux répartie, et sur une base beaucoup plus solide. La part de l'Autriche est tombée de 90 p. 100 à 25 p. 100.

Les pays qui prennent sa place sont la Belgique et l'Allemagne; puis viennent l'Angleterre, l'Italie et la Roumanie. Bien entendu, il a fallu payer les frais d'une telle émancipation, et c'est la nation qui les supporte, car, pour favoriser le développement de l'industrie, autant que pour répondre à la déclaration de guerre de tarifs, le gouvernement serbe a nécessairement élevé les tarifs douaniers; mais c'est une nécessité qui n'aura qu'un temps, elle incitera la population à solliciter des concours étrangers en vue de fabriquer chez elle ce qu'il lui faut importer.

La rupture avec l'Autriche a changé non seulement la direction, mais aussi la nature des exportations. Avant 1905, le bétail, les céréales et les fruits représentaient 85 p. 100 du total : ils n'y entrent plus que pour 75 p. 100, la différence étant comblée et même

au delà par l'exportation des produits d'animaux : conserves, graisses et peaux. Actuellement, les bœufs serbes s'acheminent vers l'Italie, qui paraît devoir être le plus important acheteur, la Turquie et l'Égypte. Comme conséquence de ce nouvel état de choses, les animaux, tant pour satisfaire la nouvelle clientèle que pour couvrir les frais de transport et de douane devenus bien plus élevés, doivent être supérieurs à ce qu'ils étaient avant 1906. C'est ainsi que les bœufs qui entraient à cette époque en Autriche pesaient au maximum 400 kilogrammes, alors qu'aujourd'hui tous ceux qui s'exportent en Italie ont un poids moyen variant de 500 à 600 kilogrammes. D'où, conséquence tout à fait inattendue de la rupture avec l'Autriche-Hongrie, amélioration constante de la race bovine, en vue des exigences des nouveaux marchés. L'exportation pour l'Italie et l'Égypte se fait par Salonique, où l'État serbe a édifié de grandes étables réservées au bétail venant de Serbie.

Pour les porcs, après des essais renouvelés d'exportation en Italie et en France d'animaux gras ou à viande, on s'est décidé à n'envoyer sur ces marchés que les porcs à viande, qui y sont plus estimés que les porcs à graisse et qui, d'ailleurs, supportent mieux le transport que ces derniers. Donc, tandis que les porcs à viande sont seuls exportés vivants, l'on traite annuellement dans les abattoirs, établis selon les données les plus modernes, plus de 100 000 porcs à graisse : ils sont expédiés ensuite à l'étranger sous forme de saindoux, de viande salée, de jambon, de saucisson, etc. Le pays y gagne ainsi les déchets qui, autrefois, étaient entièrement perdus pour lui.

Les moutons et les chèvres étant, même avant 1906, dirigés en majeure partie sur le marché turc, la rupture des relations avec l'Autriche n'a pas eu d'effet sur cette branche de l'exportation qui se développe progressivement et sûrement.

Quant aux céréales, qui n'ont plus à supporter les frais d'un intermédiaire, elles sont vendues plus cher par le producteur. L'Autriche achetait autrefois les grains tels quels, mélangés de sable et de mauvais grains : elle faisait le tri elle-même; aujourd'hui ce travail incomberait aux exportateurs serbes qui, autant pour se l'épargner que pour économiser des frais de port et de douane, — les impuretés payant comme le bon grain, — n'achètent que des grains bons et propres, et, par suite, le cultivateur s'applique à produire de meilleures qualités.

Avant 1906 les exportations en céréales étaient de 1 400 000 quintaux environ, représentant une valeur de 18 à 20 millions de francs. Elles atteignaient peu de temps avant la dernière guerre 3 500 000 quintaux valant plus de 53 millions.

Au point de vue importation, la rupture a produit des modifications également heureuses : autrefois, la part de l'Autriche était de 60 p. 100. Aujourd'hui elle est descendue à 35 p. 100; c'est donc une diminution de presque moitié, au bénéfice de l'Allemagne et de la Belgique, puis de l'Angleterre et de l'Italie. Le chiffre total des importations serbes oscillait peu avant la guerre autour de 70 millions, les exportations, 100 millions. On relève une progression assez sensible des importations de denrées alimentaires qui n'existent pas dans le pays, et que les Serbes intitulent denréas

coloniales, parce que le café y tient la plus grande place; ceci témoigne à la fois de l'accroissement de la population, et de l'augmentation du bien-être. Enfin, l'importation des machines et de l'outillage industriel, ainsi que celle du fer ne cessent de croître d'année en année, et dans de très grandes proportions, ce qui indique très nettement que leur emploi se généralise de plus en plus.

La Belgique a su de suite conquérir une place importante dans l'ensemble du commerce extérieur de la Serbie. Les négociants français devraient suivre cet exemple, et ne pas invoquer les questions de distance; piteuse raison, lorsqu'on voit nos voisins s'emparer de ce marché, aussitôt après l'Autriche et l'Allemagne.

D'ailleurs dans tout l'Orient, à prix égal et même supérieur, les produits français font prime; l'apathie seule de nos négociants est la grande coupable. Chaque marché a ses exigences et ses coutumes : nos fabricants ne veulent pas s'y plier, et laissent ainsi échapper une clientèle qui s'offre à eux. Attendent-ils donc que, grâce à nos propres capitaux, tous ces États si vivants, si désireux de travailler, aient installé des usines de toute nature, et n'aient plus besoin de nos produits? Demain, Serbie, Bulgarie, Roumanie, devenues autant de petites Belgiques, se suffiront à elles-mêmes.

CHAPITRE VIII

Les nouveaux territoires

Relation sommaire des deux guerres balkaniques. — La conférence de Londres; le traité de Bucarest. — Les accroissements territoriaux de la Serbie ont presque doublé son territoire. — La question du débouché à la mer. — A travers les pays conquis. — Uskub. — Monastir. — La région des lacs. — Organisation politique et administrative des nouveaux départements. — Ce que sera le développement de la Serbie. — L'avenir économique.

J'étais à Belgrade en septembre 1912, pendant que se préparait la mobilisation. Les Cabinets de Belgrade, Sofia et Cettigné, complètement d'accord, résistaient alors aux conseils pacifiques de l'Europe, ce pendant que la Porte, trop confiante dans les promesses des grandes puissances qui pensaient éviter la guerre, conservait toute sa quiétude.

A Belgrade, l'accord des quatre puissances alliées n'était déjà plus un secret dans les milieux intellectuels, et pendant que l'État-Major préparait l'attaque, la population très digne, très calme, s'apprêtait à combattre les Turcs avec un enthousiasme très réfléchi. C'est qu'en effet dans toute la Serbie je ne rencontrai à cette époque aucune haine bien apparente contre les

Turcs, et c'est en criant d'ailleurs : « A bas l'Autriche ! » que les Serbes se mirent en campagne pour la plus grande épopée militaire du siècle.

Je ne relaterai pas ici les détails de cette campagne si glorieuse pour l'armée serbe, les réservant pour un livre spécial à la Serbie qui sera publié prochainement; je retracerai pourtant à grands traits l'histoire de cette première guerre qui a tant étonné l'Europe, jusqu'alors assez mal renseignée sur la puissance militaire des États balkaniques.

On se rappelle que c'est la petite armée monténégrine qui la première entra en campagne, le 26 septembre 1912 (date de l'ancien style). Bientôt après les trois autres armées alliées attaquaient presque simultanément les armées turques. L'armée serbe, aidée des Monténégrins, accomplissait le miracle de conquérir en six semaines 76 000 kilomètres carrés, c'est-à-dire presque le double de la superficie du royaume de Serbie. Et cela se passait à l'entrée de l'hiver, alors que les armées devaient avancer dans la boue, et bientôt dans la neige, par un froid glacial, et dans les contrées montagneuses que sont la Macédoine et l'Albanie.

La bataille qui domine cette campagne est la bataille de Koumanovo, sanglante entre toutes, où l'armée serbe, après un combat héroïque, écrasa la principale armée turque, celle précisément qui devait, d'après le plan de l'État-Major turc, refouler les Serbes, puis remonter en Bulgarie, et prendre à revers l'armée bulgare.

La bataille de Koumanovo restera donc la bataille historique prépondérante de la guerre des alliés en 1912; c'est cette victoire des Serbes qui permit aux armées bulgares de conquérir la Thrace, sans avoir en



Paysannes serbes revenant du marché

face d'elles la plus disciplinée des armées turques, anéantie en Macédoine.

Après Koumanovo, la défaite des Turcs n'est plus qu'une question de temps. D'une part, les armées serbes s'avancent rapidement jusqu'à Uskub, et finalement jusqu'à Monastir, cependant que les armées bulgares et grecques vont achever de conquérir la presque totalité de la Turquie d'Europe.

Les efforts des puissances pour arrêter la guerre aboutissent à la conclusion d'un armistice, le 20 novembre (ancien style).

Les Turcs, malgré leurs défaites, maintiennent leur intransigeance, et la guerre recommence. Toutefois, ceux-ci sentant la partie perdue en Macédoine et en Albanie, où l'armée serbe est entrée partout victorieuse, se décident alors à concentrer en Thrace leur dernière résistance. Ils veulent à tout prix sauver Andrinople assiégée par les Bulgares, ils temporisent savamment, de manière à permettre à l'État-Major ottoman d'amener d'Asie Mineure de nouvelles troupes. Il est hors de doute que l'armée bulgare aurait succombé sous le nombre, si le Cabinet de Sofia n'avait fait appel à l'alliée serbe qui n'avait pas démobilisé, et qui envoie aussitôt 50 000 hommes et de l'artillerie de siège sous Andrinople.

L'entrée en campagne de l'artillerie serbe change alors la face des choses, et presque aussitôt Andrinople doit se rendre après une défense admirable qui restera comme le seul trait glorieux à l'actif des Turcs pendant cette guerre de 1912-1913.

Les plénipotentiaires restés en contact à Londres pendant cette deuxième partie de la première guerre se

réunissent à nouveau et, après bien des pourparlers, la paix est conclue; la Turquie cède malgré ses réserves au sujet d'Andrinople.

Tout semblait définitif, lorsque la question du partage entre alliés démontre du côté serbe et bulgare une intransigeance qui va s'envenimer de jour en jour. La Bulgarie entend garder pour elle la plus grande partie des conquêtes communes; elle prétend avoir fait, dans le cours des vingt dernières années, de tels sacrifices en Macédoine pour préparer sa domination que cette province doit lui revenir en grande partie. A ces prétentions de Sofia, Belgrade répond que les armées serbes ont conquis la Macédoine, et que la Serbie entend la garder, puisque l'Autriche a décidé l'Europe à lui enlever l'Albanie qu'elle a également conquise. Ce à quoi Sofia répond : « Ce n'est pas la faute de la Bulgarie si l'Europe vous enlève l'Albanie, nous ne voulons donner aucune compensation ! » Ni l'une ni l'autre ne voulant céder, et le conflit serbo-bulgare s'aggravant encore d'un conflit gréco-bulgare, le tsar de Russie se propose alors comme arbitre. Les quatre Cabinets de Belgrade, Sofia, Athènes et Cettigné semblent d'accord pour vouloir aller à Saint-Pétersbourg, devant l'arbitre impérial.

Survient alors l'attaque brusquée des Bulgares sur les avant-postes serbes, en juillet 1913; c'est le signal de la deuxième guerre; tous pourparlers sont rompus, et un accord entre les Serbes, les Grecs et les Monténégrins contre les Bulgares, lance les quatre alliés d'hier les uns contre les autres.

J'étais à cette époque dans les Balkans, et heure par heure j'ai pu suivre cette lutte fratricide. Nul plus que moi n'a regretté cette intransigeance qui amena fina-

lement la défaite des Bulgares. Une Confédération balkanique, basée sur une entente faite de concessions mutuelles, eût évité cette dernière guerre, qui fut la plus sanglante, entre les alliés de la veille.

La première campagne avait suscité de chaque côté des faits héroïques merveilleux, la deuxième ne fut qu'une boucherie inutile, où les actes de sauvagerie vinrent ternir tous les glorieux exploits des armées serbes et bulgares unies. J'ai des amis dans les deux camps, mais je suis bien forcé de reconnaître que l'humanité et le bon droit ne se sont pas trouvés, pendant cette deuxième guerre, du côté bulgare.

On avait trop exalté la vaillance de l'armée bulgare, sans tenir assez compte de l'héroïque armée serbe, qui avait tout autant contribué à la victoire que son alliée d'hier. J'aurais voulu du côté bulgare un peu plus de loyauté à reconnaître la part prise par les Serbes dans les succès des alliés. Sofia n'a pas suffisamment compris le prodige de Koumanovo; la Bulgarie a payé bien cher son erreur, et sa mauvaise humeur s'est manifestée d'une manière trop sauvage. En un mois de temps la Bulgarie a perdu l'estime du monde civilisé; mais, et j'insiste sur ce point, il serait peut-être injuste de juger les Bulgares sur leur conduite dans un moment de rage. Évidemment il faudra beaucoup de temps pour amener l'oubli, mais il faut tenir compte, pour juger impartialement, de ce que la Bulgarie, après la première guerre, fut très grisée des succès des armées alliées, dont le peuple bulgare attribuait à tort la plus grande partie à son armée. L'amour-propre national se trouvait alors en jeu, et, d'autre part, le lecteur verra plus loin, dans l'analyse du caractère bulgare, ce que j'en disais déjà

dans la première édition de ce livre : le Bulgare le plus civilisé perd instantanément tout le vernis de civilisation acquis depuis un demi-siècle, lorsque son intérêt est en cause, et se trouve sur le point d'être lésé. Le peuple bulgare, surchauffé par toute la réclame faite en Europe autour des victoires de ses armées, se croyait déjà le maître de la péninsule. Dès les premiers insuccès de la deuxième guerre, il a perdu toute notion d'équité, et, se croyant frustré, il nous a fait assister aux pénibles mutilations dont le triste souvenir s'effacera difficilement.

Et pourtant, comme on le verra dans les chapitres consacrés à l'étude de la Bulgarie, cette nation avait accompli, dans tous les domaines de l'activité depuis un demi-siècle, des choses vraiment admirables, qui faisaient penser que les mauvais *bougres* d'autrefois avaient fait place à une population transformée, et digne de notre estime et de notre amitié.

Il lui faut à nouveau rentrer en elle-même et combattre ses mauvais instincts, ce qui n'est pas impossible. La Bulgarie doit reconnaître ses erreurs et se remettre à l'ouvrage; elle peut encore espérer, par le travail et la loyauté dans ses rapports avec ses voisins, reprendre une place qu'avec un peu plus de sang-froid elle n'aurait pas dû perdre.

Du côté serbe, j'ai été moi-même témoin de grandes et belles choses. Il y a bien eu quelques excès commis, comme dans toute guerre, et, vraiment, soutenir que les soldats serbes ont été à l'abri de toute critique serait invraisemblable; mais le souci de la vérité me fait affirmer ici que l'on ne relate que quelques cas isolés. D'une manière générale, l'armée régulière serbe s'est



(Cl. Harlingue.)

Vallée dans les Balkans

comportée avec humanité, et peut être mise en parallèle avec n'importe quelle armée des peuples soi-disant ultra-civilisés. Les actes héroïques ne se comptent pas; il y en eut d'ailleurs aussi dans les rangs bulgares et dans les rangs monténégrins, mais ce qui fut bien spécial aux Serbes, c'est le souci constant de l'organisation sanitaire.

Seule l'armée serbe avait organisé au mieux des trains sanitaires, et les blessés furent toujours soignés partout avec le plus grand dévouement. J'ai interrogé dans les hôpitaux serbes des blessés turcs, des blessés bulgares; tous me dirent leur satisfaction et leur reconnaissance pour les soins reçus. Il y a bien eu, évidemment, des lacunes dans cette organisation, mais, en temps de guerre, il en est toujours ainsi, de telle sorte que des critiques même partielles seraient injustes, tant il est évident pour ceux qui furent présents que les Serbes ont cherché à faire de leur mieux, et qu'ils ont réussi en grande partie à donner l'impression très nette d'une population humaine par instinct.

Quoi qu'il en soit, la Roumanie, inquiète dès le début de la deuxième guerre, et craignant une victoire bulgare qui eût été préjudiciable à ses intérêts, se mit à son tour en campagne, et ses armées franchirent le Danube. Les Bulgares, cernés de toutes parts, à la veille de voir leur capitale aux mains des coalisés, demandèrent la paix, et trois plénipotentiaires traversant les lignes à Pirote vinrent à Nisch pour tenter de signer les préliminaires. Mais la Roumanie réussit à imposer Bucarest pour la signature du traité définitif, qui donnait aux Serbes 35 000 kilomètres de territoires comprenant les villes de Novi-Bazar, Mitrovitsa, Prichtina, Koumanovo,

Uskub, Veles, Istip, Egri-Palanka, Kratovo, Kotchana, Prilep, *Monastir*, le lac d'Ochrida, et une grande partie du lac de Prespa (dont la partie sud-est est devenue grecque,) puis Tétovo et Prizrend, sur la frontière albanaise.

La vallée du Vardar est donc désormais nettement serbe; la frontière serbo-bulgare, en Macédoine, est donc telle que Stroumitsa est restée bulgare, tandis que Egri-Palanka (sur la route de Koumanovo à Kustendil) est en territoire serbe.

Avant la deuxième guerre, les Bulgares revendiquaient, au contraire, la frontière prévue au traité secret serbo-bulgare, ce que la Serbie ne pouvait accepter, étant donné que seul le port de Salonique reste à sa disposition comme débouché de ses produits par la mer Égée. La question du débouché à la mer joue, en effet, un rôle capital dans l'histoire économique de la Serbie, c'est pourquoi il me paraît utile d'insister ici sur ce point.

Le pays qui possède et la vallée de la Morava, et l'incomparable vallée du Vardar, est un pays assuré d'un brillant avenir économique le jour où, le capital aidant, les coûteuses rectifications de ces deux fleuves seront terminées; je ne crois pas trouver de contradicteur en affirmant que cette contrée sera l'une des plus fertiles d'Europe. Les circonstances politiques n'ont pas permis à la Serbie de s'assurer un débouché bien à elle sur l'Adriatique; elle a donc bien été obligée, comme palliatif, de s'assurer de la libre disposition de Salonique; est-ce dire qu'au point de vue de son avenir elle n'ait pas fait là une perte énorme? Tout en restant persuadé que l'essor économique serbe est garanti d'une

façon relativement suffisante, je persiste à penser qu'elle a perdu beaucoup en renonçant à posséder une fenêtre sur la côte Adriatique.

Mettons les choses au point. Un économiste de grand talent, qui a étudié d'une manière spéciale les questions balkaniques, écrivait récemment : « Rien n'est plus faux que de parler de dépendance économique de la Serbie. La puissance qui commande le haut Vardar a la maîtrise de l'hinterland du port de Salonique. Elle peut faire ou défaire sa prospérité. Les Grecs, gens de mer et gens plus pratiques qu'on ne le croit, l'ont déjà compris. Ils se sont entendus avec les Serbes, et ont l'intention formelle de créer un port franc à Salonique ; c'est pour l'industrie serbe la liberté, c'est l'essor pratique. Non ! l'entente serbo-grecque, c'est, contrairement à ce qu'affirme la *Novoïé Vrémia*, la libération économique de la Serbie. »

Je réponds à cela qu'il est bien évident que la libre disposition de Salonique est pour la Serbie une sérieuse compensation, puisqu'aussi bien, privée de débouché sur la mer Égée et sur l'Adriatique, elle eût été ruinée au point de vue commercial. Mais je vais essayer de faire bien comprendre pourquoi un port sur l'Adriatique était réellement une question vitale pour ce pays, et pourquoi son insistance à ce sujet dans les conversations diplomatiques était basée sur de solides raisons.

Évidemment, la Serbie peut se servir de toutes les mers balkaniques, suivant les marchandises qui font l'objet de son commerce, et d'après les pays vers lesquels elle dirige ses produits. Mais ce que la Serbie exporte surtout, ce ne sont pas des articles industriels pouvant supporter de très longs voyages sans se dété-

riorer; il s'agit ici de denrées qui doivent être transportées le plus rapidement possible sur le marché des consommateurs; les tarifs passent au second plan, c'est la rapidité du transport qui joue le rôle prépondérant.

C'est le cas pour l'exportation du bétail, des produits d'animaux, et des fruits, que la Serbie exporte le plus. Tous ces produits exigent la route la plus courte. Or, ces articles vont en Italie, en France, en Belgique, en Espagne et autres pays de l'Europe occidentale. Il est donc très clair que l'exportation desdits produits est autrement avantageuse par la voie de l'Adriatique que par la mer Égée.

En particulier, les grandes pertes de poids que subit le bétail exporté par Salonique pour Naples, Gênes, Palerme et Milan, ne pourraient être évitées que par la voie de l'Adriatique. C'est ainsi que le bétail met vingt-sept jours pour aller de Salonique à Gênes, tandis qu'il mettrait huit jours au maximum en passant par la côte Adriatique et en empruntant les voies ferrées italiennes. La route de la Serbie à Naples par la voie de l'Adriatique est donc trois fois plus courte que la même route par Salonique.

Je ne parle pas ici de l'exportation des céréales qui sont un des plus gros facteurs du commerce extérieur serbe; car, en effet, la mer Noire restera très probablement à l'avenir la voie la plus achalandée pour le transport des céréales exportées de Serbie. Ceci s'explique par ce fait que la Russie, la Roumanie et aussi la Bulgarie, exportant d'énormes quantités de grains, ont accaparé une grande partie de la flotte marchande du monde entier qui transporte les céréales de ces pays *en lest* pour l'Europe occidentale, d'où les vaisseaux re-

viennent chargés de produits manufacturés pour l'Europe orientale et l'Asie Mineure. D'où conditions avantageuses qui ont fait préférer pour l'exportation des céréales serbes la voie du Danube et de la mer Noire, pour les marchés de l'Europe occidentale, et ceux voisins de la Méditerranée.

En résumé, on conçoit donc qu'avec le temps il s'établira une sorte d'équilibre dans la direction normale des exportations du pays, quoiqu'on doive regretter que les préoccupations politiques de l'Autriche n'aient pas permis l'établissement d'un port serbe sur l'Adriatique, canalisant le trafic de l'occident de la péninsule balkanique vers l'Europe occidentale, qui aurait donné à tous les ports situés sur les côtes autrichiennes et italiennes de cette mer, un accroissement de mouvement considérable. C'eût été également un acheminement vers le nivellement économique des États de l'Europe centrale, alors qu'il nous va falloir, au contraire, assister à nouveau à une guerre de tarifs, au moment même où les efforts dans l'Europe entière sont tendus vers la suppression des barrières douanières, dans le but idéal de mettre à la disposition du commerce tous les moyens possibles pour que celui-ci profite dans la plus large mesure de l'économie mondiale.

Avant d'étudier en détail les moyens nouveaux que possède la Serbie pour activer son développement économique, il n'est pas sans intérêt d'emmener le lecteur à notre suite à travers les nouveaux territoires conquis à la suite des campagnes de 1912-1913.

Bien que la physionomie générale soit celle de tous les pays turcs avec les mille détails caractéristiques des villes d'Orient tant décrits en maints ouvrages autorisés

quelques cités des nouveaux territoires méritent cependant des mentions spéciales, surtout au point de vue historique.

Uskub, que désormais on devra appeler *Skoplié*, qui est le véritable nom serbe, le seul que l'Administration actuelle reconnaisse, compte 35 000 habitants, en grande partie Serbes d'origine, mais où l'on trouve aussi un certain nombre d'Albanais catholiques ayant ici leur archevêché, et des Grecs.

La présence du Vardar, qui traverse la ville, permet d'espérer que, d'ici quelques années, elle deviendra une très belle cité sans perdre pour cela son cachet de pittoresque légué par l'occupation turque. Signalons quelques hôtels très suffisants, tenus par des Macédoniens et des Autrichiens.

Skoplié a une très glorieuse histoire; ce fut jadis une capitale romaine, et, au quatorzième siècle, la capitale du grand empire serbe de Douchane. A ce titre, l'entrée de l'armée serbe dans la ville le 13 octobre 1912, restera dans l'histoire serbe une date mémorable.

Skoplié est située sur la voie ferrée qui relie Belgrade et l'ancienne Serbie à Salonique; une autre ligne fait communiquer Skoplié et Mitrovitsa.

Un peu au sud, sur la ligne de Salonique, voici Istip qui fut le théâtre d'une lutte opiniâtre entre Serbes et Bulgares au cours de la dernière guerre. C'est une ville construite en amphithéâtre dans une vaste cuvette de terrains tertiaires.

La ligne traverse ensuite la Porte de Fer (Demir-Kapou), qu'il ne faut pas confondre avec le défilé du même nom sur le Danube.

Il me faut dire aussi quelques mots de *Monastir*, qu

l'on doit désormais appeler du nom serbe *Bitol*, actuellement dénomination officielle. Bitol, c'est l'ancienne Heraclea, grande ville de 60 000 habitants, célèbre dans tous les Balkans par ses foires gigantesques, et qui fut toujours le centre du fanatisme. La ville, autrefois inaccessible, est aujourd'hui desservie par la voie ferrée qui la relie à Salonique. Demain, Bitol sera le point de départ d'excursions célèbres au lac d'Ochrida, car il n'est pas douteux qu'aux mains des Serbes, cette ville ne devienne un centre de tourisme important.

D'ailleurs toute cette Macédoine est bien le pays curieux, étrange qu'évoquent nos yeux en pensant aux luttes héroïques de tant de siècles, dans un cadre de moyen âge, où tant de races ont tour à tour marqué leurs empreintes, et où, çà et là, des châteaux forts en ruines rappellent tristement, mais majestueusement, les différentes dominations byzantine, serbe, bulgare et turque.

Monastir, ou plutôt Bitol, s'étend au pied de collines peu élevées; elle apparaît comme une immense rangée horizontale de maisons blanches pour la plupart surmontées de toits aux tuiles roses encadrées de verdure. La note pittoresque est donnée ici par de nombreux massifs de hauts peupliers, et des minarets; çà et là quelques coupoles blanches de mosquées complètent l'apparence de ville turque, qui se précise dès que l'on s'approche. Sur une hauteur se dressent de lamentables ruines d'un ancien château fort, incendié jadis par Basile II. L'intérieur de la ville est celui de toute ville turque, maisons de bois à balcons fermés, aux toits en saillie, avec le bariolage habituel des costumes.

Du côté ouest de Monastir se dresse un pays montagneux aux cimes élevées dépassant 2 500 mètres, dont les vallées renferment les grands lacs de Macédoine. L'un d'eux, celui d'Ochrida, est entièrement en territoire serbe, un autre, celui de Prespa, est coupé en deux par la nouvelle frontière gréco-serbe.

Les lacs de Prespa et d'Ochrida ont l'un 15 kilomètres de large sur 30 kilomètres de longueur, et l'autre 12 sur 30; ils sont donc tout à fait comparables aux lacs de Suisse et d'Italie, sauf qu'ils sont encaissés dans des terrains assez analogues à ceux de notre Plateau Central. Une excursion aux lacs macédoniens est de toute beauté, et il faut imaginer des lacs de cette dimension qui se trouveraient au milieu de nos monts d'Auvergne, pour concevoir ce que peut être cette splendide contrée. Il est donc à prévoir que sous peu s'organiseront des excursions dont le centre sera nécessairement Monastir-Bitol, qu'une route à rectifier relie déjà aux lacs d'Ochrida et de Prespa.

Le terminus de l'excursion pourra être la petite ville d'Ochrida, que l'on aperçoit d'assez loin, campée sur deux rochers, et présentant un fouillis de maisons blanches, très basses, aux toits de tuiles en saillie, entrecoupés de fins minarets, le tout se détachant lumineusement sur un fond de montagnes grises. Sur l'un des sommets une vieille citadelle dressant encore ses tours; sur l'autre, une métropole byzantine. Voilà bien l'aspect général de ces villes situées aux bords des lacs, bâties sur des rochers dans un riant décor de verdure, mais gardant pourtant le cachet d'orientalisme qui fait leur pittoresque.

Indiquons maintenant quels sont les principes de

(Cl. Harlingue.)

Une rue d'Uskub (Skoplié)

l'organisation administrative des nouveaux départements. Tout d'abord, il a été décidé que :

Tous les citoyens habitant le territoire serbe sont égaux devant la loi.

Les musulmans, comme les chrétiens et tous les citoyens professant une religion reconnue, ont les mêmes droits et le libre exercice de leurs culte et coutumes.

La religion d'État est le christianisme orthodoxe.

Les cultes se trouveront sous la dépendance du ministre des Cultes, ainsi que toutes les écoles privées ou publiques.

L'instruction primaire est obligatoire pour tous les citoyens sans aucune distinction.

Les nouveaux territoires sont divisés en 11 départements, avec 46 arrondissements. Ce sont les départements de Bitol, Dibra, Kavadar, Koumanovo, Novi-Bazar, Plevlé, Prizrend, Prichtina, Skoplié, Tétovo et Istip.

Comme dans l'ancienne Serbie, chaque département est administré par un préfet, et chaque arrondissement par un sous-préfet.

De même pour les tribunaux : dans chaque département a été créé un tribunal de département où se jugent tous les procès civils, sauf ceux qui sont de la compétence du tribunal communal (c'est-à-dire dépassant 100 francs). Les tribunaux de départements jugent aussi les délits instruits par les organes de police d'arrondissement et de département.

C'est donc l'extension pure et simple des principes appliqués à l'ancienne Serbie avant la guerre de 1912, et dont il a été parlé précédemment.

J'ai déjà exposé les projets de l'Administration serbe

concernant les réseaux de routes et de voies ferrées; au point de vue économique, examinons les possibilités de développement en nous basant sur les données les plus récentes.

A l'intérieur, le programme du Gouvernement serbe est déjà défini. Il s'agit d'abord d'organiser l'agriculture dans les nouveaux territoires, sur les mêmes bases qui ont déjà donné de si bons résultats dans les provinces de l'ancienne Serbie.

Afin de mettre aux mains des paysans, artisans de la fortune agricole du pays, un capital de roulement qui leur permette de se procurer un outillage perfectionné, les coopératives, qui existent déjà très nombreuses en Serbie, vont avoir des succursales dans toutes les communes; elles uniront leurs efforts à ceux du Gouvernement, des coopérations rurales et autres institutions similaires, telles que la « Société agricole », qui fonctionne depuis plus de quarante ans avec grand succès.

Ces coopératives, basées sur le type Raïfkaisen sont telles que chaque membre peut obtenir crédit sur la garantie collective de ses collègues, qui forment avec lui la coopérative communale.

Avant la guerre, la superficie totale du royaume était de 48 000 kilomètres carrés; elle est aujourd'hui de 83 000 kilomètres carrés. A cet accroissement de 35 000 kilomètres carrés va correspondre, et très probablement dans des proportions plus élevées, un accroissement dans les exportations, car les territoires annexés sont plutôt plus fertiles. L'augmentation sera très rapide si l'on en juge par les résultats obtenus dans l'ancienne Serbie; c'est ainsi qu'en 1895 le chiffre

total des exportations atteignait à peine 50 millions, et qu'en 1912, il dépassait 100 millions.

Examinons le détail de ces exportations. Comme nous l'avons vu précédemment, ce sont les céréales qui viennent en tête des produits exportés. La culture du maïs, du blé, de l'orge dans les nouveaux territoires va rapidement s'organiser ; et j'estime que, d'ici quelques années, la Serbie exportera bon an, mal an, pour 100 millions de céréales.

Parmi les produits expédiés à l'étranger, ceux de l'arboriculture fruitière tiennent une grande place; nous avons donné d'amples détails à ce sujet; or, tous les nouveaux territoires sont favorables à la culture fruitière; je citerai spécialement la vallée du Drin (Tétovo), et les hauts plateaux du centre de Novi-Bazar, réputés depuis l'antiquité pour l'abondance et la qualité de leurs fruits.

Si donc le chiffre des exportations serbes en fruits verts ou secs était de 20 millions avant la guerre, il est presque certain que ce chiffre sera triplé en trois ou quatre ans, et dépassera 60 millions.

Reste à examiner le troisième facteur de l'exportation : les produits de l'élevage. Tous les départements annexés sont favorables à l'élevage.

En ce qui concerne les porcs, on se préoccupe déjà de multiplier le nombre des abattoirs, et d'organiser l'exportation des porcs vivants. Je puis donc estimer à un million de têtes par an le nombre de porcs qui quitteront la Serbie soit vivants, soit sous forme de produits d'abattoirs.

Pour les bêtes à cornes, le sandjak de Novi-Bazar est particulièrement favorable. L'exportation

annuelle avant la guerre atteignait 70 000 têtes; comptons d'ici trois ans sur plus de 120 000 têtes.

Cette étude sommaire, basée sur des données sérieuses, montre donc que d'ici quatre ou cinq années, si la paix n'est pas à nouveau prochainement troublée, ce qui, d'ailleurs, est très vraisemblable, la Serbie verra son total d'exportations dépasser 250 millions.

Au point de vue du développement de l'industrie en Serbie, il me paraît beaucoup plus difficile d'apprécier avec quelque exactitude les éléments qui peuvent contribuer à sa rapidité. C'est qu'en effet tout dépend à ce sujet du plus ou moins grand appoint de capitaux étrangers qui vont être investis dans des industries à créer.

La sollicitude du Gouvernement va s'exercer, sans nul doute, à protéger le capital étranger qui, très certainement, viendra chercher dans ce pays une rémunération avantageuse; mais là se bornera son rôle. Tous les fonds provenant des emprunts successifs émis ou à émettre iront, ainsi que je l'ai exposé, aux travaux de plus grande nécessité : voies ferrées, routes, etc. La grande industrie ne pourra naître que par le capital privé étranger; dès lors, il est presque impossible d'en concevoir l'ampleur *a priori*. Il n'est cependant pas douteux que les industries de toute première nécessité vont se créer rapidement, maintenant que le monde financier a les yeux tournés vers la Serbie.

L'incorporation des nouveaux départements n'aura pas grande influence sur le développement industriel en général, nous pouvons donc nous en tenir à ce sujet à ce qui a été dit précédemment au chapitre consacré à son examen.

Un coin de Monastir (Bitol)

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas les moyens qui manquent et, même provisoirement réduite aux seules ressources actuelles de son activité, la Serbie va se trouver très rapidement prospère, car c'est une nation travailleuse, sérieuse et qui possède toutes les conditions voulues pour devenir sous l'égide de la paix, et dans une dizaine d'années au plus, une nation d'un niveau économique sensiblement égal à celui de la Roumanie actuelle.

Voilà ce qu'il était utile de faire savoir, avec quelques détails, au moment précis où nos capitaux vont, sans nul doute, prendre le chemin de la péninsule.

Bulgarie

CHAPITRE IX

Vers la Bulgarie

De Belgrade à Sofia. — A travers la capitale bulgare. — Une ville moderne de 100 000 habitants s'élève sur l'emplacement d'une ancienne bourgade turque. — Histoire sommaire de la Bulgarie depuis le septième siècle jusqu'à nos jours : les Grecs, éternels ennemis des Bulgares; le joug turc; le réveil national; la guerre russo-turque; les batailles de Plevna et de Schipka. — Le traité de Berlin. — Le règne du prince Alexandre de Battenberg. — Stambouloff et son programme : « La Bulgarie aux Bulgares. » — Le roi actuel et l'influence de la princesse Clémentine d'Orléans. — Le caractère bulgare, différences entre le paysan serbe et le paysan bulgare. — Les races étrangères qui vivent en Bulgarie : Turcs, Grecs, Arméniens, Schopes, Pomacres, Tsiganes, etc.

Pour n'avoir pas les mêmes origines ethniques que les Serbes, les Bulgares n'en sont pas moins considérés comme une nation slave.

Si ces derniers, d'origine asiatique, sont venus dans la péninsule balkanique après ceux-là, ils se sont très vite slavisés. Les mœurs que nous allons rencontrer en Bulgarie sont presque les mêmes que celles des Serbes, les coutumes diffèrent également peu; quant à la langue, elle est telle, que Bulgares et Serbes se comprennent par-

faitement. Toutefois, la langue bulgare, surtout à la lecture, a plus de ressemblance avec le russe; les deux alphabets sont à peu près identiques, alors que les Serbes ont supprimé plusieurs lettres, d'ailleurs inutiles.

Le trajet Belgrade-Sofia s'effectue assez rapidement, la ligne étant desservie par l'Express-Orient, ainsi que par de grands express, dits conventionnels. L'Express-Orient, par exemple, quitte Belgrade à six heures du matin, pour arriver à Sofia à quatre heures de l'après-midi, et encore faut-il défalquer une heure, puisqu'il est trois heures à Belgrade quand les horloges de Sofia marquent quatre heures. Aussitôt après avoir quitté Nisch, c'est-à-dire au milieu du parcours, le train s'engage dans un splendide défilé à Sitchévo; puis la voie très sinueuse pénètre sous plusieurs petits tunnels à flanc de coteau, dominant la vallée de la Nichava; ensuite, après Béla-Palanka, arrêt à Pirote, ville que nous avons déjà visitée, centre de la fabrication des tapis serbes les plus réputés.

C'est la dernière station de Serbie; quelques minutes plus tard nous arrivons à la première ville bulgare, Tsaribrod, où il nous faudra subir la visite douanière. Sur le quai de la gare, on peut changer les francs de Serbie ou dinars, pour ceux de Bulgarie, qu'on appelle *lèv*; les paras contre les centimes bulgares ou *stotinski*.

De Tsaribrod à Sofia, le pays semble bien moins fertile que les vallées serbes; la distance est courte d'ailleurs, environ 60 kilomètres. On peut effectuer le trajet Belgrade-Sofia d'une façon plus agréable, mais aussi beaucoup plus longue, soit en descendant le Danube de Belgrade à Somovit, qui est reliée à Sofia par chemin de fer, soit même en ne quittant le Danube

qu'à Roustchouk, où l'on prendra la ligne Roustchouk-Tirnovo.

De la gare de Sofia qui, par ses proportions et son entretien, n'est point digne d'être la gare d'une capitale, il faut un quart d'heure pour se rendre à la ville. On y arrive par une grande avenue presque entièrement bâtie et sillonnée de tramways appartenant à une compagnie... belge, bien entendu. Dès qu'une ville moderne se construit sur un point quelconque du continent, on est sûr de voir les vaillants Belges, arrivés les premiers, exploiter quelques-unes des meilleures concessions.

Sofia, située entre deux chaînes de montagnes, les Balkans au nord, le Rhodope au sud, n'est pas une ville en amphithéâtre comme Belgrade. Elle est, au contraire, plate. Cependant la cime dentelée du Vitosh (2 300 mètres), muraille altière de roches très dures, qui, à quelques kilomètres, en domine le panorama, donne à celui-ci un véritable caractère de grandeur, lorsqu'on contemple la ville d'une certaine distance. N'espérez pas non plus y rencontrer des vestiges de l'occupation turque; sauf la mosquée à minaret du boulevard Marie-Louise, on a rasé tous les quartiers orientaux, et tracé une ville moderne dans laquelle on bâtit avec une activité fébrile. Chaque année voit surgir des centaines d'immeubles nouveaux et les monuments publics sortent de terre comme par enchantement; mais moins nombreux pourtant que les Bulgares le désirent, car ils sont fiers de leur capitale; si la question budgétaire ne les embarrassait pas, ils iraient encore plus vite en besogne.

La seule note pittoresque est donnée par quelques

types de l'ancienne population turque, par les paysans et paysannes que l'on croise en assez grand nombre, surtout par les paysans schopes, petite communauté habitant aux environs de Sofia, ayant conservé leurs mœurs particulières et très arriérées, et que nous décrirons plus loin, — enfin par les attelages de buffles noirs, aux grandes oreilles, aux énormes cornes recourbées en arrière, cheminant pesamment le nez bas et se laissant placidement dépasser par les victorias à deux chevaux.

En hiver, beaucoup de traîneaux sillonnent la chaussée, ce qui, joint aux caractères des enseignes, aux inscriptions des magasins et aux affiches, contribue à donner à Sofia l'aspect d'une ville russe. Cette physionomie est complétée par les tenues des militaires et des agents de police dont les uniformes sont très voisins des uniformes russes. Enfin, le nombre de popes, circulant dans les rues, indique que la religion orthodoxe est la plus répandue.

A l'avenue de la gare que nous avons parcourue, fait suite, après le pont des Lions, le boulevard Marie-Louise, bâti d'immeubles de rapport d'aspect très occidental. Après la place Bania-Bachi, voici la rue du Commerce, la *Tergowska oulitsa,* où se trouvent les magasins les mieux achalandés. Elle coupe le boulevard Dondoukoff, belle artère très ombragée et très animée; pour l'instant, les camelots y galopent à perdre haleine, en criant les journaux locaux : *Vetcherné-Novosti, Tribouna, Cambana.* La Tergowska oulitsa débouche enfin sur la place Alexandre où se trouvent réunis bien des édifices : ministères, théâtre national, musée national installé dans une vieille mosquée, enfin le palais princier, palais royal depuis 1909. C'est une construction

de style Renaissance, sans caractère, mais très entourée de verdure.

Sur la place Alexandre, viennent également déboucher le boulevard du Tsar-Libérateur — l'empereur de Russie Alexandre II — qui conduit au parc du Prince Boris nouvellement tracé, mais déjà très fréquenté, l'été pour ses ombrages, l'hiver par les patineurs, et la rue Moskowska. Celle-ci nous mène au monument le plus considérable de Sofia, la cathédrale, commencée en 1896, grâce à une souscription nationale qui a recueilli la somme, relativement énorme, de 25 millions, et à peine terminée. A côté, le palais du *Sobranié,* vaste bâtisse d'aspect provisoire, ressemble beaucoup plus à une gare qu'au temple des délibérations parlementaires. Non loin de là, se profile l'église byzantine de Sainte-Sophie, patronne de la princesse Sophie dont la ville porte le nom depuis le seizième siècle.

Si nous revenons sur nos pas, par la rue Lewski, nous arrivons à l'hôtel des Postes, tout nouvellement construit, d'apparence extérieure modeste, si on le compare à celui de Bucarest, mais grandiose à côté de celui de Belgrade; l'intérieur en est luxueux et fort pratiquement aménagé. Par la rue Ignatieff, nous atteindrons le boulevard Ferdinand, une des plus belles voies de la capitale, où se trouvent les jardins botanique et zoologique, dont les Sophiotes sont très fiers. Au loin, on aperçoit la place que décore un monument élevé au patriote Lewski.

A signaler, au centre de la ville, l'église orthodoxe de Saint-Dimanche (Saint-Kral), qui, jusqu'en ces derniers temps, servait de cathédrale, et le musée

ethnographique, à l'entrée du boulevard Dondoukoff, qui renferme une très belle collection de costumes bulgares, et des reconstitutions très exactes d'intérieurs paysans.

Les environs de la ville n'offrent que peu de ressources au point de vue de la promenade. On se rend à Kniajévo ou à Gorna-Bania ou encore à Banki, station thermale située à quelques lieues; toutefois ces excursions ne sont pas très pittoresques; la campagne n'est pas jolie et ne semble même pas fertile.

La population de la capitale atteint actuellement environ 100 000 habitants; elle était de 20 000 en 1878, elle a donc quintuplé en moins de quarante ans. Il n'existe plus beaucoup de terrains non bâtis; il faudra donc, dans l'avenir, que les maisonnettes avec jardins encore très nombreuses, sauf dans le centre, cèdent la place aux immeubles à plusieurs étages, modernisation qui n'est pas pour déplaire aux Sophiotes.

En définitive, Sofia donne le plus frappant exemple d'une prompte transformation de ville. Hier, bourgade turque, c'est aujourd'hui une cité moderne, encore bien imparfaite sans doute, mais qui s'améliore avec une rapidité d'autant plus admirable qu'elle contraste d'une façon saisissante avec la légendaire lenteur orientale. Les Bulgares veulent faire vite et bien, et, dans ce but, ils n'hésitent pas à rompre complètement avec le passé, pour adopter des méthodes modernes. Nous perdrions trop de temps, disent-ils, à perfectionner nos talents naturels que la servitude turque a trop bien réussi à émousser; il vaut mieux, pour nous, copier chez les Occidentaux ce qui nous semble le mieux approprié à nos besoins, à nos aspirations; c'est pourquoi nous en-

voyons nos enfants les mieux doués apprendre dans les grandes villes d'Occident la science moderne et ses applications. « Notre capitale, me dit un des meilleurs architectes de Sofia, qui étudia jadis à Paris, est un exemple typique de notre état d'esprit actuel : nous n'avons pas voulu perdre un temps précieux à rafistoler (*sic*) nos vieux quartiers turcs, à restaurer quantité de vieilles églises sans véritable caractère : nous avons tout rasé, malgré les murmures populaires qui s'élevaient, criant au vandalisme, et, sur la terre presque nue, nous avons voulu édifier une moderne Sofia. »

Cette réflexion est très significative, en ce qu'elle met en relief un trait distinctif des Bulgares. Ils ne sont pas artistes, pas imaginatifs non plus, et leur caractère offre sur ce point des différences bien tranchées avec celui des autres nations slaves. Les Bulgares, Asiatiques d'origine finnoise, se sont slavisés; leurs mœurs et leurs coutumes sont aujourd'hui à peu près identiques à celles des Slaves; il en est de même de leur langue, mais leur nature est profondément différente. Ils n'ont pas non plus la finesse ni la fierté d'autres Slaves, des Serbes, par exemple; ils sont plus rustres, mais aussi plus souples et plus pratiques, encore que leur esprit pratique, souvent mal inspiré ou mal dirigé, ne leur donne pas toujours des résultats satisfaisants. On saisira encore mieux ces divergences essentielles après avoir parcouru, à grandes lignes, l'histoire de ce peuple.

C'est vers la fin du septième siècle que les Bulgares se fixèrent définitivement dans les Balkans, où les Serbes, venus de Galicie, avaient fait, peu avant, leur apparition. Mais, tandis que les Serbes s'étaient établis au nord-ouest de la péninsule, les Bulgares occupèrent les

territoires de l'est correspondant à l'ancienne province de Mœsie. Définitivement installés entre les Slaves à l'ouest, et les Grecs à l'est et au sud, les Bulgares seront perpétuellement en guerre avec les uns et les autres. Au cours de siècles de luttes presque sans trêve, ils vont perdre leurs anciennes coutumes, ainsi que leur dialecte, pour se slaviser presque totalement. Tantôt, victorieux des Grecs, ils se retourneront contre les Serbes, tantôt ils s'uniront à eux, lorsqu'il s'agira de s'affranchir de la suzeraineté de Byzance. C'est ainsi que nous voyons tour à tour les Serbes et les Bulgares maîtres de la péninsule du douzième au quatorzième siècle.

Si, à cette époque, ces deux peuples devenus chrétiens depuis le neuvième siècle s'étaient unis aux Grecs pour refouler le nouvel ennemi qui arrivait d'Asie, les Musulmans n'auraient certainement jamais pu s'emparer de Constantinople, et la Turquie d'Europe n'aurait pas existé. C'eût été la Confédération balkanique des États chrétiens avant la lettre. Au lieu de cela, Bulgares, Serbes, Grecs ayant, par leurs divisions et leurs querelles intestines, laissé le Turc s'implanter dans toute la péninsule, celui-ci va y régner en maître pendant près de cinq siècles, au cours desquels les Bulgares, plus que tous les autres peuples soumis, vont perdre absolument toute personnalité pour devenir de véritables sujets turcs.

Ils le seraient encore aujourd'hui, si les Turcs avaient réussi à leur faire adopter leur langue et leur culte. Mais la langue turque est presque impossible à parler et à écrire pour qui ne connaît déjà l'arabe et le persan.

D'autre part, le fanatisme musulman est tel qu'après une domination de plus de quatre siècles, le nombre

des Slaves convertis à l'islam reste tout à fait infime. Il est hors de doute que ces deux causes ont joué un rôle prépondérant dans le démembrement de l'Empire ottoman, au point que le parti radical, qui fait actuellement les plus grands efforts en vue de la rénovation de la Turquie, a inscrit en tête de son programme politique la liberté de conscience, de même qu'il préconise l'adoption de l'alphabet latin, qui mettrait la langue turque à la portée de tous.

Les Bulgares sentirent renaître en eux un vif besoin d'indépendance, lorsque le patriarche grec de Constantinople, resté leur chef ecclésiastique, leur enleva sa protection en les déclarant schismatiques. C'est alors que Rome essaya de les ramener au catholicisme; ce fut en vain : après de nombreux tiraillements, ils obtinrent, grâce à la Russie, leur autonomie religieuse et la nomination d'un exarque des Bulgares. Ce dernier siège également à Constantinople, d'où il étendait, avant la récente guerre, sa protection sur ses concitoyens de Macédoine. Cette question religieuse, qui avait amené l'intervention de la Russie, devait être le signal du réveil national. Poussés par leurs nouveaux alliés, les Bulgares se révoltèrent; ils furent massacrés à différentes reprises par les Turcs; mais une répression, plus sanglante que les autres, eut pour résultat d'attirer l'attention de l'Europe sur eux. La guerre russo-turque fut la conséquence de l'attitude de la Porte qui n'avait pas voulu satisfaire aux desiderata des puissances relativement à l'indépendance de la Bulgarie; d'abord victorieuse, par suite de l'inhabileté du commandant en chef des troupes russes, l'armée turque fut défaite à Plevna avec le concours des Roumains que la Russie

avait appelés à la rescousse, puis à Chipka avec celui de l'armée bulgare. Le traité de San Stéfano mit fin à la guerre : il constituait une grande Bulgarie, comprise entre le Danube, la mer Noire, la mer Égée, et l'Albanie, sauf Salonique, la presqu'île chalcidique et une partie de la Thrace entourant Constantinople et Andrinople.

On était alors en février 1878; les bases jetées à San Stéfano n'étaient que préliminaires; un congrès tenu à Berlin, en juillet, revisa le traité, et l'action de la diplomatie fut funeste à la Bulgarie. On lui retira la Macédoine qui fut laissée à la Turquie, ainsi que la Roumélie orientale; de même la Dobroudja lui fut enlevée en grande partie pour être attribuée à la Roumanie, à laquelle la Russie arrachait la Bessarabie, sans doute pour la récompenser d'avoir empêché son armée d'être écrasée à Plevna par celle d'Osman-Pacha. Enfin les départements de Vrania, Nisch et Pirote étaient donnés à la Serbie. Sept années plus tard, en 1885, la Roumélie orientale devait être à nouveau rattachée à la Bulgarie après la révolution de Philippopoli, annexion qui fut ratifiée en 1886, par la conférence de Constantinople.

Toutefois la Bulgarie restait toujours vassale de la Porte, dont elle ne s'affranchit, comme nous le verrons plus loin, que par la révolution de 1908. C'est donc principalement à la Russie que la Bulgarie doit son autonomie; il était naturel que les Russes fussent appelés à diriger la réorganisation de la nouvelle principauté. En 1879, le tsar choisit un neveu de l'impératrice, le prince Alexandre de Battenberg, pour régner en Bulgarie. Celui-ci était contraint de gouverner suivant les indications venues de Russie, et avec l'aide de

généraux russes qui étaient restés dans le pays; ce qui n'était pas toujours du goût des ministres bulgares. Plusieurs partis politiques se trouvaient en présence : le parti conservateur, qui semblait être aux ordres de l'Europe et acceptait les conséquences du traité de Berlin; le parti libéral et le parti radical; ces deux derniers formant un parti national qui revendiquait la réunion de la Roumélie orientale à la Bulgarie. Survint la révolution de Philippopoli en septembre 1885, qui proclama l'annexion de la Roumélie.

Aussitôt, le roi de Serbie, le roi de Grèce mobilisèrent leurs armées pour protester contre cette violation du traité de Berlin. Les Serbes réclamaient une partie de la Bulgarie du nord-ouest, qu'ils s'apprêtaient à conquérir, puisque aussi bien, disaient-ils, on déchirait le traité de 1878. De leur côté, les Grecs ne réclamaient rien moins que la Macédoine, l'Épire et la Crète. Cette menace de conflagration provoquée par la Bulgarie eut le don d'exaspérer les grandes puissances : une conférence internationale fut décidée dans le but de régler définitivement la question bulgare. Mais le roi Milan de Serbie n'avait pas attendu qu'elle fût réunie pour faire entrer son armée en campagne; pénétrant en Bulgarie, il remporta tout d'abord des succès à Tsaribrod et à Dragoman. Toutefois, les Bulgares avaient eu le temps de se ressaisir, et à leur tour refoulaient les Serbes à la bataille de Slivnitsa (1er novembre 1885).

La paix fut signée en 1886; sur l'insistance de l'Autriche, il fut convenu que rien ne serait changé aux frontières serbes fixées par le traité de Berlin, et que, d'autre part, il ne serait réclamé aucune indemnité de guerre; seule la Turquie y perdait, la campagne malheu-

reuse du roi Milan ayant eu cette conséquence de faire ratifier par la Porte la réunion de la Roumélie à la Bulgarie du Nord. Toutefois, le prince Alexandre de Battenberg, malgré ces succès, ne possédait plus la confiance de son peuple, il avait réussi à mécontenter à la fois Russes et Bulgares; il dut abdiquer quelques mois après la signature de la paix, laissant la régence du pays à trois ministres, parmi lesquels le fameux Stambouloff, qui va jouer un rôle si important dans l'histoire de cette époque.

Stambouloff est la grande figure qui domine l'histoire moderne de la Bulgarie; au point de vue national, la réunion de la Roumélie ne lui suffisait pas : il voulait « la Bulgarie aux Bulgares », aussi bien par la délivrance de la tutelle russe que par la rupture du lien de vassalité envers la Porte. Stambouloff a tout mis en œuvre pour réaliser ce programme, il a tout osé, et aucune mesure de sévérité, ni même de cruauté n'a pu l'effrayer pour atteindre son but. On a encore présente à la mémoire l'exécution dramatique du major Panizza en 1890.

Stambouloff, fils d'un aubergiste de Tirnovo, presque sans instruction, était un petit homme d'assez forte corpulence, aux yeux noirs très mauvais, et qui, malgré son aspect peu sympathique, avait su s'imposer comme chef du parti national. Sa rudesse, sa brutalité ne l'empêchèrent pas de rallier à lui un grand nombre de partisans, auxquels il donna le coup de fouet, si nécessaire en cette époque troublée de l'histoire du pays. Tout en regrettant donc les atrocités commises, les Bulgares lui doivent une grande reconnaissance, en raison du but élevé qu'il n'a cessé de poursuivre. Il a d'ailleurs



Cl. Harlingue.

Sofia. — Place Saint-Kral et Avenue Marie-Louise

payé de sa vie la longue série de ses crimes, puisqu'il fut assassiné en 1895, un an après sa chute du pouvoir.

Quoi qu'il en soit, après l'abdication du prince Alexandre, la couronne fut offerte au prince Waldemar de Danemark, qui refusa. C'est alors que Stambouloff, continuant sa politique antirusse, décida de s'appuyer sur l'Autriche, et fit élire un prince catholique, le roi actuel Ferdinand, alors officier dans l'armée autrichienne (juillet 1887). Mais les grandes puissances refusèrent de reconnaître le nouveau prince, et ce, à l'instigation du parti russe que combattait Stambouloff. A la suite de l'exécution du major Panizza, un attentat fut commis contre le ministre bulgare, mais celui-ci ne fut pas atteint; ce fut son collègue des finances qui reçut les trois balles destinées au chef du gouvernement. Ce crime fut le signal d'exécutions nombreuses qui amenèrent les partisans les plus fidèles du premier ministre à rompre avec leur chef, dont ils condamnaient la manière forte. Profitant très habilement de la situation, Ferdinand, qui tenait plus que jamais aux sympathies de l'Europe malgré le refus des grandes nations de ratifier son élection au trône bulgare, décida de se séparer de son ministre en 1894.

Le prince, s'appuyant alors sur le parti conservateur, gracia tous ceux qui avaient été condamnés ou exilés par son féroce ministre, et fut assez habile pour se réconcilier avec la Russie, en faisant embrasser à son fils Boris la religion orthodoxe. La même année 1896, il obtenait de toutes les puissances, y compris la Turquie, la reconnaissance de son titre de prince de Bulgarie. De cette époque, date le règne véritable du

prince Ferdinand; très estimé dans les principales cours d'Europe, jusqu'en ces derniers temps, il travailla avec beaucoup d'activité à entretenir avec tous les États les meilleures relations; à l'intérieur, son œuvre fut très féconde jusqu'aux malheureux événements de 1913; nous l'analyserons en détail, en étudiant le pays au point de vue économique; terminons d'abord ce résumé historique en signalant brièvement les derniers événements présents à toutes les mémoires.

Le 5 octobre 1908, à la suite d'un conseil des ministres tenu la nuit précédente à Roustchouk, la principauté de Bulgarie était proclamée royaume indépendant, libre de tous liens de vassal à suzerain envers la Turquie. C'était d'ailleurs la consécration d'un état de choses qui existait virtuellement depuis longtemps; mais, profitant de la révolution turque, et d'accord avec l'Autriche, qui annexait à la même époque la Bosnie et l'Herzégovine, Ferdinand répondait ainsi à un ultimatum de la Turquie qui sommait la Bulgarie d'avoir à remettre dans les trois jours la ligne ferrée de la Roumélie orientale; la réponse fut d'ailleurs donnée dans ce délai, mais c'était celle du coup d'État qui constituait définitivement le royaume bulgare.

Le roi Ferdinand est le fils du prince de Saxe-Cobourg-Gotha et de la princesse Clémentine d'Orléans. D'un premier mariage avec la princesse Louise de Bourbon-Parme, il eut quatre enfants, le prince héritier Boris, prince de Tirnovo, le prince Cyrille et les princesses Eudoxie et Nadéjda. La princesse de Bourbon étant décédée en 1899, il épousa en secondes noces la princesse Éléonore de Reuss, en mars 1908.

La princesse Clémentine, sa mère, décédée en 1907,

s'est beaucoup occupée de la Bulgarie, la nouvelle patrie de son plus jeune fils, où l'on garde encore le souvenir ému de la collaboration éclairée qu'elle ne cessa d'apporter à son enfant préféré, de loin comme de près; elle vint en effet souvent à Sofia, et, de sa résidence de Vienne, elle travaillait ardemment au développement de l'influence bulgare auprès des cours d'Europe, grâce à ses alliances personnelles, puisqu'elle était belle-sœur de l'empereur François-Joseph, sœur du duc d'Orléans, de la reine Louise de Belgique, du duc de Montpensier et du duc d'Aumale.

Dans ces derniers temps, les relations de la Bulgarie avec l'Europe furent excellentes. A l'occasion de la majorité du prince héritier Boris, des fêtes splendides eurent lieu au commencement de 1912, fêtes auxquelles étaient représentées toutes les cours en relations avec le royaume bulgare. On y a surtout remarqué la présence du diadoque grec Constantin, qui faisait pressentir un rapprochement gréco-bulgare, rapprochement qui s'est d'ailleurs précisé et qui aboutit à la première guerre balkanique.

Le règne de Ferdinand, si glorieux jusqu'alors, aurait pu se terminer en brillante apothéose, s'il avait su conserver, en juin 1913, le sang-froid nécessaire pour éviter la deuxième guerre. Lui seul eût pu empêcher l'attaque des avant-postes serbes, et, de l'arbitrage de Saint-Pétersbourg, il serait résulté une plus grande Bulgarie, conservant Andrinople et son prestige de nation moderne.

Auteur ou complice de cette attaque brusquée, Ferdinand n'occupe plus aujourd'hui à la tête du royaume bulgare qu'une situation instable. Déjà cir-

culent des bruits d'abdication qui, reproduits par les feuilles bulgares elles-mêmes, prouvent nettement que la situation du souverain se trouve ébranlée. A tort ou à raison, il portera devant l'histoire le poids des fautes de 1913.

Les Bulgares ont l'aspect de montagnards un peu lourds, avec des traits rappelant l'Asiatique, la tête carrée, les yeux petits, rapprochés, et assez enfoncés au-dessus de pommettes proéminentes. Ils ne ressemblent donc pas aux Roumains, ni aux Serbes.

Nous avons vu que le caractère bulgare est aussi sensiblement différent de celui des autres peuples slaves. En Bulgarie, contrairement à ce qu'on observe dans nos pays, c'est l'homme du Nord qui est le plus exubérant, le plus indépendant; le Bulgare de Roumélie est, au contraire, plus indolent, plus soumis, ce qui s'explique peut-être par sa situation de voisin direct de la Turquie, l'exposant davantage à l'influence de Constantinople. A cette différence près, l'un et l'autre sont de rudes travailleurs, chez qui l'épargne est un besoin primordial.

L'un et l'autre demandent avant tout qu'on les laisse travailler en paix pour pouvoir économiser; ils sont doux si on les laisse tranquilles, très accueillants même aux étrangers; dans leurs rapports avec des gens plus riches qu'eux ils se montrent bons garçons quoique avec une note d'indépendance simple; mais cette douceur tout apparente se change en une rudesse quelquefois terrible, si on les trouble dans leur travail. Il en est de même d'ailleurs dans la classe aisée; j'ai connu, à Sofia et à Varna, par exemple, des hommes instruits,

(Cl. Forbin.)

Travaux tziganes

ayant toutes les apparences d'une complète urbanité, qui devenaient très rudes dès que leurs intérêts étaient menacés.

Aimer et défendre son épargne sont actuellement pour un peuple des qualités où l'égoïsme domine, il est vrai, mais qui sont propres à le faire prospérer rapidement. C'est à mon sens la véritable cause du succès des Bulgares depuis leur indépendance. Les Serbes, qui sont plus généreux, plus fins, sont aussi plus rêveurs, plus slaves en un mot, mais ils sont moins pratiques, et moins âpres au gain ; ils sont beaucoup plus sympathiques en général que les Bulgares, mais on ne peut pas ne pas constater chez ces derniers d'incontestables qualités de travail réfléchi.

Le travailleur bulgare n'est ni bavard ni buveur; bavarder lui ferait perdre son temps, boire lui coûterait ; il a donc deux qualités qui ne sont pas précisément inhérentes aux Slaves. Quand, en parcourant le pays, on traverse un village, on ne voit pas le soir les habitants venir sur le seuil vous regarder, ni des buveurs en plein air; ils ne passent pas leur vie dehors comme les Grecs ou les Turcs qui se prélassent indéfiniment en fumant et en se racontant des histoires enfantines. D'autre part, quoique encore très routinier, il cherche à s'instruire, et profite beaucoup des efforts faits par l'État pour l'amélioration des méthodes agricoles.

Le paysan sait généralement lire. Moins finaud que le paysan serbe, il est plus réfléchi ; il a peut-être moins de facilité pour comprendre, mais il raisonne davantage et ne se contente pas d'apprendre superficiellement ni d'ergoter ; surtout il ne s'en laisse pas imposer : il va

au fond des choses, car de tout ce qu'il apprend il espère tirer profit immédiat.

Ne tentez pas d'expliquer au paysan bulgare quelque chose dont vous ne pourrez pas lui démontrer l'utilité; il ne considère en tout que le côté pratique : c'est ainsi qu'il accomplira les travaux les plus pénibles qui rebuteraient les vrais Slaves, pourvu qu'il espère en tirer un profit réel. De même que beaucoup de commerçants bulgares ont fait fortune en Roumanie, le campagnard émigre souvent dans les pays voisins pour travailler à des besognes que lui abandonnent Serbes ou Roumains; — à ce propos il se fait volontiers maraîcher. Enfin, il effectuera les corvées les plus rudes, plutôt que d'emprunter, et s'il se résigne aux emprunts, c'est qu'il y trouve son compte en faisant rapporter à l'argent emprunté un intérêt supérieur à celui qu'il paye.

Quant aux villages, leur apparence générale est celle des villages serbes : les habitations sont analogues, le genre de vie diffère peu, puisque, des deux côtés de la frontière, c'est le même peuple adonné à l'agriculture, et dont les occupations sont presque identiques.

Au point de vue religieux, les Bulgares, tout en conservant jalousement leur religion nationale, ne sont pas plus fanatiques que les Serbes, ils le seraient plutôt moins. Pour eux, le pope est un homme comme les autres, qui ne revêt son caractère sacré que quand il officie. Dès qu'il n'exerce plus son ministère, le prêtre orthodoxe n'a pas plus d'importance à leurs yeux que le plus pauvre paysan. Toutefois ils professent toujours une vénération particulière pour les deux saints, Méthode et Cyrille, qui ont créé la langue bulgare.

Au point de vue des mœurs, nous retrouvons ici

beaucoup de ce que nous avons vu en Serbie : les danses sont analogues, à cette différence près que les Serbes ont plus d'élégance, plus de souplesse dans leur façon de danser.

La danse la plus caractéristique est le *choro*, ou labyrinthe, d'origine grecque; sorte de farandole lente qui se déroule sur la place, le dimanche ou les jours de fête : un joueur tire interminablement de sa flûte des sons tristes et monotones pendant que jeunes filles et gars avancent et reculent alternativement de quelques pas. Ils chantent souvent ainsi de vieilles légendes racontant les exploits d'anciens guerriers.

Une distraction qui est spéciale aux Bulgares est le jeu de l'ours, qui consiste à faire poursuivre, le plus généralement par des jeunes filles, un homme recouvert d'une peau de bête, qui n'est pas nécessairement une peau d'ours; une musique très primitive préside à ce divertissement. Lorsque l'homme représentant l'ours est enfin prisonnier, on lui lie bras et jambes, et on le laisse ainsi se démener, pour le plus grand plaisir de la galerie.

Les coutumes ressemblent beaucoup à celles que nous avons décrites en Serbie. La veille de Noël, on glisse dans des gâteaux de vieilles pièces de monnaie que la famille a toujours gardées précieusement; on allume un cierge que l'on fixe sur un tonnelet de vin placé sur la table. On brûle de l'encens comme pour la *slava*.

Les rebouteuses, avec leurs invocations étranges pour chasser le malin, jouent souvent dans la vie populaire le rôle des sorcières antiques; elles se livrent à des cérémonies très longues où interviennent des scènes rappelant les envoûtements du moyen âge.

Les femmes prennent une part assez apparente à la vie sociale, contrairement à ce que l'on pourrait supposer dans un pays ayant subi si longtemps le régime turc : même dans le peuple, elles causent assez aisément avec l'étranger. Dans la bonne société, beaucoup ont été élevées à Vienne.

Remarquons en passant qu'après tant de siècles de servitude sous un suzerain sanguinaire, la Bulgarie, lorsqu'elle fut affranchie, ne possédait plus d'antique aristocratie, qui se fût transmis de génération en génération le prestige d'une grandeur déchue et l'autorité morale : il fallut, pour son bien peut-être, lui chercher au dehors un prince et l'on dut s'y reprendre à plusieurs fois.

La Bulgarie est, des trois États balkaniques, celui où l'on constate la présence du plus grand nombre de races étrangères. Aux alentours de Sofia vit, par exemple, une secte de paysans schopes, que les Bulgares ne considèrent pas comme des leurs; ces Schopes ont leurs mœurs à eux, ainsi qu'un costume spécial. Pour les hommes, il est fait entièrement d'étoffes de laine blanche; les femmes se parent d'un manteau de laine bleue garni de passementeries blanches, et recouvrant la chemise, toujours brodée de rouge; elles laissent aussi dans le dos leurs cheveux séparés en deux tresses recouvertes d'un léger fichu blanc.

Dans la Roumélie, les Grecs abondent, — et ce fait s'explique puisque la région relevait, aux temps anciens, du royaume de Macédoine et plus tard de l'empire grec de Byzance, — mais la plupart d'entre eux, surtout dans les villes, ont pris la nationalité bulgare, certains sont même fonctionnaires; ils sont souvent

banquiers ou négociants; toutefois, ils ont conservé leur langue, et l'emploient seule entre eux. Leur nombre, d'ailleurs, a, en proportion, beaucoup décru et ils se sont mêlés à la population. Dans les Balkans, on rencontre parfois aussi des bergers nomades, également d'origine grecque, ce sont les *Karakatchani*, qui emmènent d'une montagne à l'autre leurs troupeaux de moutons, et campent souvent là où ils peuvent trouver du travail, comme par exemple transporter du bois ou du charbon, avec leurs chevaux, de la montagne à la plaine. Les karakatchani ont conservé le costume de leur pays d'origine avec la fustanelle et le petit bonnet; ils parlent un dialecte grec déformé, où se rencontrent des mots turcs et slaves.

Mais les plus nombreux, parmi les étrangers vivant en Bulgarie, ont toujours été les Turcs, ce qui se conçoit d'ailleurs facilement, puisque, naguère encore, ils étaient les maîtres du pays. Toutefois, leur nombre a été diminuant chaque année, pour atteindre en dernier lieu un peu plus de 400 000, chez qui de nombreux émissaires, surtout au temps où la Bulgarie dépendait encore nominalement de la Porte, entretenaient le zèle musulman. Ils étaient cependant très bien traités par la loi : électeurs et éligibles, on les dispensait du service militaire moyennant une taxe d'exemption; régis entre eux par le code coranique, d'une façon générale, on ne les tracassait guère en haut lieu. Les Bulgares considèrent les Turcs comme une race finie, et le peu d'entre eux qui habitaient encore la Bulgarie étaient de pauvres diables, dont on se souciait fort peu, la haine la plus tenace visant plutôt le vieil ennemi, qui est le Grec.

On rencontre, dans la région des monts Rhodopes, des descendants des Bulgares convertis autrefois à l'islamisme : on leur a donné le nom de *Pomatses*. Ils sont souvent encore, comme beaucoup de renégats, plus farouches musulmans que les Turcs. Ils exercent généralement dans les montagnes le trafic des coupes de bois, vendant aussi le goudron des forêts.

Parmi les races étrangères, il faut faire ici une mention spéciale des tsiganes qu'on rencontre en Bulgarie sur toutes les routes. L'idée que l'on se fait généralement des tsiganes, que l'on représente comme une race de musiciens innés, est bien fausse, surtout en ce qui concerne les tsiganes d'Orient, si nombreux ici. Ils ne ressemblent pas du tout, non plus, à ceux que l'on rencontre du côté des Carpathes et qui présentent souvent d'assez beaux types; on dirait plutôt des romanichels de race hindoue, avec leur teint cuivré et leur lèvre inférieure pendante; au nombre d'environ 90 000, vêtus de haillons bariolés, le plus souvent dépoitraillés, ils vont de contrées en contrées, montrant des ours dans les villages ou exécutant des travaux de chaudronnerie; vivant un peu de tout, quelquefois même de la charité, on leur confie, quand ils campent dans les villes, les besognes les plus ingrates et les plus répugnantes. Leurs femmes, échevelées et vêtues comme eux de haillons, fument de petits bouts de pipes. Pour la plupart musulmans, il est bien malaisé de se renseigner sur leur plus ou moins de fanatisme religieux, car ils vivent complètement à part des Bulgares, au ban de la société. Toutefois, Stambouloff, pour des raisons purement électorales, a octroyé jadis le droit de vote aux tsiganes de Sofia, qui vivent dans un quartier spécial de cahutes

sordides et branlantes, situé à la lisière de la ville, à droite en sortant de la gare.

Parmi les étrangers vivant en Bulgarie, on peut citer encore les Pomacres, secte d'origine indéterminée, quoiqu'on la dise issue de la Thrace antique. Ces Pomacres se servent d'un dialecte spécial, et ont conservé, à travers de longs siècles, des chants populaires très émouvants; ils vivent surtout au sud de Philippopolis, capitale de la Roumélie, où les Arméniens sont également fort nombreux.

CHAPITRE X

En Bulgarie

Esquisse géographique : divisions du sol; les Balkans ne sont pas les montagnes gigantesques que l'on se figure *a priori*. — La vallée des roses, Kazanlik, Maglich, la cueillette, la fabrication de l'essence de roses. — De Maglich à Tirnovo, ancienne capitale des tsars bulgares, les forêts des Balkans. — Le Balkan de l'Ouest et les gorges de l'Isker. — Les villes bulgares du Danube, Viddine, Lompalanka, Nicopolis, Sistov et Roustchouk. — De Roustchouk à Varna par la route. — Varna, le port, la plage, la ville. — De Varna à Sofia par la voie ferrée; Plevna; visite à la mine de cuivre de Phakalnitsa; la ligne aérienne Phakalnitsa-Elisseïna. — La Stara Planina.

Les nouvelles frontières politiques de la Bulgarie sont connues : c'est, au nord, le Danube, depuis la frontière serbe jusqu'à la nouvelle frontière roumaine du Déli Orman, un peu avant Tutracan. Puis, de Tutracan à la mer Noire, une frontière conventionnelle roumano-bulgare, laissant Baltchik en terre roumaine, aboutit un peu au nord de Varna, l'un des deux plus importants ports bulgares de la mer Noire. A l'est, le royaume de Bulgarie se trouve limité jusqu'à Midia par la mer Noire. Au sud-est, c'est une frontière artificielle qui sépare la Bulgarie de ce qui reste de l'empire ottoman

(Cl. Harlingue.)

Dans les gorges de l'Isker

d'Europe. Cette frontière part de Midia, sur la mer Noire, laisse Andrinople à la Turquie, et aboutit à Énos sur la mer Égée. Au sud, la mer Égée borne le royaume presque jusqu'à Kavala qui est resté aux Grecs. Au sud-ouest, frontière artificielle gréco-bulgare, laissant Drama et Sérès aux Grecs et rejoignant la frontière serbo-bulgare au sud-est de Stroumitsa, qui reste bulgare. A l'ouest, en Macédoine, la frontière va rejoindre l'ancienne frontière serbo-bulgare, puis au nord-ouest, c'est le Timok, un peu au nord de la ville serbe de Zaïetchar, qui limite la Bulgarie jusqu'au Danube, où cette rivière vient se jeter aux environs de Radouyévats.

Avant de pénétrer plus avant dans les campagnes, jetons un coup d'œil d'ensemble sur l'aspect du pays : nous serons tout de suite frappés de la netteté avec laquelle le sol bulgare se divise naturellement en deux tranches, de l'ouest à l'est, séparées par les Balkans, et encadrées, au nord, par le Danube, imposant avec ses larges flots jaunâtres, au sud, par la chaîne du Rhodope. La zone méridionale a toujours été plus civilisée, sous les Grecs, puis les Romains, plus tard, même sous le joug turc; celle du nord, quoique exposée aux invasions des Barbares septentrionaux, a mieux conservé et formé des caractères nationaux.

Pourtant, cette chaîne des Balkans, qui coupe ainsi le pays en deux dans le sens de la longueur, ces fameuses montagnes dont on parle tant, on se les imagine bien à tort comme des sommets imposants, analogues aux Alpes ou aux Pyrénées. Détruisons ici cette légende; le massif des Balkans, qui donna son nom à la péninsule aujourd'hui si célèbre, paraît bien insignifiant à côté de mastodontes montagneux plus voisins;

ce n'est au fond qu'une succession de hautes collines, sans pentes abruptes, et que l'on escalade sans difficulté. Ce qui fait en somme la réputation des Balkans, c'est qu'ils ne sont connus que par les légendes, et qu'ils furent le théâtre d'exploits historiques à jamais célèbres. Aussi une déception est-elle réservée au touriste, précisément parce qu'il s'attend à voir quelque chose de gigantesque, et qu'il se trouve en face de bien innocentes montagnes, qui se laissent gravir avec la plus évidente facilité.

Il ne faudrait pas en conclure pourtant qu'elles ne justifient en rien leur célébrité : si les pics n'y dépassent guère 3 000 mètres, en revanche la végétation y est magnifique, et l'on y rencontre des forêts de hêtres ou de chênes d'une beauté sans pareille. C'est le caractère spécial des Balkans de présenter ces immenses et robustes futaies que ne possèdent ni les Alpes avec leurs minces fourrures de sapins, ni les Pyrénées qui défient les intempéries presque sans couvertures. Le manteau balkanique est à tous égards remarquable, coupé de vallées riantes et de cols fréquents; et, si le côté pittoresque est moins saisissant par l'absence de hautes cimes, les plissements nombreux offrent un sujet d'études bien intéressantes pour le géologue et pour l'explorateur minier; le touriste y trouve enfin nombre de jolies excursions que j'indiquerai en cours de route.

La réputation des Balkans a surtout souffert lors de la dernière guerre russo-turque, où l'on a pu constater la facilité inattendue avec laquelle les armées ont pu y évoluer. Quoi qu'il en soit, ils constituent, au point de vue géographique, une démarcation bien nette entre la Bulgarie du Nord et la Roumélie Orientale qui

forment toutes deux le royaume actuel qui vient de s'augmenter d'une partie de la Thrace.

La première excursion qui s'impose, en Bulgarie, permet d'approcher des grands Balkans : c'est la visite à la vallée des Roses de Kazanlik, qui suit la rivière Maritza dans la Bulgarie du Sud, sur le versant des Rhodopes.

Il existe en Bulgarie d'autres roseraies, mais c'est aux environs de Kazanlik que s'étendent les plus vastes, à Karlovo, à Schipka, théâtre de la bataille célèbre à laquelle le pays doit son indépendance, et surtout à Maglich, où la nature leur forme un cadre digne d'elles. La petite ville de Maglich est aussi le centre commercial de l'industrie des roses : si vous désirez voir rapidement tout ce qui a trait à la divine essence, depuis la roseraie jusqu'au flacon rempli et muni de son étiquette, n'hésitez pas, c'est là qu'il faut aller tout droit.

C'est un spectacle unique, incomparable, mais seulement au mois de mai ou de juin, que la floraison de cette immense étendue de rosiers rouges ou blancs, de près de 2 mètres de hauteur, dans ce décor rustique, au pied des montagnes qui abritent l'arbuste du froid pendant l'hiver, et du soleil trop ardent l'été. Je renonce à décrire la poésie du spectacle de cette merveilleuse vallée, tout imprégnée de cette senteur enivrante qui vous poursuit jusque dans l'auberge où, le soir tombé, vous allez prendre un peu de repos. Tous les objets que vous touchez, les aliments mêmes, conservent cette odeur de roses dont l'atmosphère est saturée.

La récolte — généralement faite en juin — a son charme tout particulier : c'est avant le lever du soleil

qu'a lieu la cueillette des roses, encore humides de la rosée nocturne. Au petit jour, de longues files de jeunes femmes et de fillettes, avec leurs costumes aux tonalités si vives, des fleurs piquées dans leurs chevelures, se mettent avec ardeur à cueillir roses épanouies et boutons qu'elles jettent dans les paniers que porte chacune d'elles. Le panier est-il rempli, vite on le déverse dans des sacs qui seront de là transportés à la distillerie. Il faut voir l'activité déployée pour que la cueillette soit terminée avant l'apparition du soleil à l'horizon.

Mais suivons les sacs de roses jusqu'à la distillerie : toutes les fleurs récoltées vont servir à fabriquer l'essence de roses dont la Bulgarie exporte chaque année dans toute l'Europe plus de 5 millions de francs. Presque chaque propriétaire de champs de rosiers possède sa distillerie; n'allez pas croire qu'il s'agisse d'une installation industrielle; rien n'est plus primitif, plus rudimentaire, et fait songer aux distilleries d'eau-de-vie de prunes que l'on rencontre en Serbie dans chaque village.

Disposition générale identique, consistant, le plus souvent, en un hangar ouvert, au toit de chaume ou de tuiles, adossé à un mur fait de planches ou de quelques pierres; à l'intérieur, matériel réduit au strict minimum, composé le plus souvent de deux ou trois alambics de cuivre, de hauteur d'homme, et paraissant contenir environ une centaine de litres; dressés sur des fourneaux en pierres, ils communiquent avec un récipient au moyen d'un long tube qui se refroidit dans une cuve intermédiaire remplie d'eau.

On fait infuser dans ces alambics la contenance d'un sac de roses, soit 10 kilogrammes, dans sept à huit fois



(Cl. Scherl, Berlin.)

Tirnovo, l'antique capitale bulgare

le même poids d'eau; lorsque 10 litres de liquide ont pu être recueillis dans le récipient, ce qui demande en général une heure, on enlève de l'alambic les roses dont on a ainsi épuisé le précieux suc, et on les remplace par le contenu d'un nouveau sac.

Mais ce n'est là qu'une opération préliminaire; on distille à nouveau le produit ainsi obtenu, qu'on fera ensuite reposer dans un vase tenu au frais. Il se forme de suite deux couches de densité différente, dont l'une est de l'eau, et l'autre l'essence désirée. On décante, et l'opération est terminée; le produit définitif est prêt à être livré au commerce.

Il faut environ 3 000 kilogrammes de roses pour produire 1 kilogramme de la précieuse essence; aussi ne s'étonnera-t-on pas du prix auquel on la vend, et qui varie, suivant les cours et les qualités, de 800 à 1 500 francs le kilogramme. Ces sommes élevées ont d'ailleurs provoqué, comme on pouvait le prévoir, la falsification; aussi le gouvernement a-t-il pris la sage précaution d'exiger, pour le consommateur, une étiquette de garantie délivrée par l'administration, et destinée à être apposée uniquement sur tous les récipients contrôlés par elle au préalable. De cette façon, la réputation de l'essence bulgare se trouve sauvegardée contre la fraude.

On a bien essayé d'imiter cette célèbre essence, en cultivant dans d'autres pays des roses destinées à l'alambic : les résultats obtenus furent mauvais; il faut donc bien croire que, d'une part, la fabrication paysanne possède un tour de main inimitable, et que, d'autre part, les roseraies cultivées ailleurs ne valent pas ces merveilleuses vallées de roses . . . . .

Les champs de roses couvrent en Bulgarie 7 000 hectares, dont 3 000 au moins aux environs de Kazanlik, où le roi Ferdinand vient chaque année respirer leur enivrant parfum. Une autre vallée de roses, très fertile, se trouve non loin de Philippopolis, près de Tatar-Bazardjik; elle alimente une distillerie importante qu'il faut visiter; mais les alambics des paysans sont plus pittoresques, et leurs produits sont certainement plus fins, malgré le procédé rudimentaire. C'est la rose rouge qui donne la meilleure essence; aussi les rosiers blancs qu'on aperçoit dans la vallée des Roses marquent-ils, le plus souvent, la délimitation des champs. Les deux premières années, les rosiers sont soignés comme de vrais enfants : on les taille, on les arrose, sans qu'ils concourent à la récolte; mais quand, vers la troisième année, ils ont atteint presque 2 mètres de hauteur, ils commencent à fournir leur contigent à la cueillette. La France est un des plus importants clients de l'essence bulgare, qui se vend d'ailleurs dans toute l'Europe, et même aux États-Unis; elle a remplacé, à l'heure actuelle, le produit spécial, jadis si renommé, de la Perse.

Quittons Maglich pour nous diriger vers Tirnovo, ancienne capitale du royaume. Nous rencontrons tout d'abord Seltsi, vrai type du village bulgare, le long d'un torrent qu'enjambent de rustiques ponts de bois; puis se succèdent les maisons entourées d'arbres, comportant un seul étage bas, couvert de chaume, avec, pendant au toit, les chapelets de paprika et les épis de maïs; puis la note vive des costumes des femmes qui tissent en plein air, leurs deux tresses pendantes sur le dos; dans le torrent, des enfants nus se baignent et des jeunes femmes

lavent leur linge, campées dans l'eau presque jusqu'à la ceinture; tout près, le verger et l'aire : pour battre le blé, on fait passer pendant des heures sur les gerbes dorées étalées sur l'aire, tiré par deux bœufs placides, une sorte de traîneau en bois, muni de morceaux de silex destinés à hacher les épis, et sur lequel sont assis les enfants pour l'alourdir; tout autour règne une enceinte circulaire de pieux et de branchages. Lorsque les villageois veulent garder le chaume pour recouvrir leur maison, on bat le blé avec des fléaux.

La route monte, descend, suit le torrent puis s'en écarte; marchons toujours, nous atteindrons Boroutchitza, petit village où se trouve le terminus de la ligne de chemin de fer Boroutchitza-Trevna-Tirnovo. Cheminant sans cesse sur le flanc des Balkans, il nous faut aller visiter Radevsti, bien joli village, connu par l'existence, aux environs, d'une mine de charbon longtemps exploitée sans grand résultat, mais qui va reprendre, paraît-il, grâce à l'installation de la voie ferrée. Le gisement exploité est celui de la concession dite Prince Boris; la visite de ces charbonnages des Balkans forme le but d'une excursion admirable au milieu de forêts de hêtres d'une beauté incomparable; celles-ci se déroulent pendant des jours entiers sur les pentes douces aux pieds desquelles coulent de clairs ruisseaux qui sillonnent de jolis villages, actionnant de nombreux moulins primitifs.

C'est d'ailleurs la caractéristique des Balkans, ces vastes étendues de forêts étagées, de hêtres surtout, et de chênes avec, çà et là, des villages à mi-côte que l'on aime à découvrir, surtout le dimanche soir, au fond des vallées, alors qu'on aperçoit de loin leurs

quelques lumières timides, mais qui se détachent si nettement sur l'immense forêt avoisinante.

Les excursions de découverte dans les campagnes réservent souvent des aperçus pittoresques qui compensent le manque de confortable des auberges; celles des petites villes sont souvent en effet trop malpropres pour laisser un bon souvenir au voyageur; il aime parfois mieux un campement de fortune dans la salle nue, blanchie à la chaux, dont dispose pour un prix modique l'aubergiste de village, en même temps fruitier, prêteur et barbier. Il vous fournit, avec le feu et une table, volaille et denrées pour le repas du soir. A côté, dans la salle du café, tout le monde circule, mange, fume, boit, se fait raser, tout en vaquant à de petits trafics de produits agricoles.

Du village de Radevsti, nous gagnons celui de Trevna; puis, après avoir traversé des bois de chênes majestueux, nous pénétrons dans une gorge de la rivière, où se trouve un couvent très renommé, fréquemment visité par les pèlerins bulgares. Voici le pittoresque village turc de Drénovo, connu surtout par les travaux de sculpture sur bois auxquels ses habitants s'adonnent depuis des siècles; toutes les parties de bois apparentes de presque toutes les maisons du village, sculptées par les paysans, constituent une ornementation peu banale.

Avec Drénovo, nous quittons définitivement les Balkans, que nous avons traversés presque sans nous en apercevoir; une route excellente nous amène à la charmante ville de Tirnovo, si curieusement située en amphithéâtre escarpé, au flanc d'une gorge où coule la Yantra, affluent du Danube, qui s'infléchit brusquement.

Cette situation fait d'ailleurs de Tirnovo la plus jolie ville de Bulgarie; mais l'importance de la cité, ancienne capitale des tsars bulgares, est restée encore aujourd'hui presque exclusivement politique. C'est dans cette ville sainte pour les Bulgares, que le premier Parlement national, en 1878, élabora une constitution et offrit la couronne au prince Alexandre de Battenberg, et de nouveau, cinq ans plus tard, au prince Waldemar, puis au prince Ferdinand; c'est aussi là que ce dernier est venu, le 5 octobre 1908, lire solennellement la déclaration qui érigeait la Bulgarie en puissance souveraine et indépendante.

Tirnovo a gardé son aspect oriental; son caractère de ville sacrée l'a sauvée du modernisme auquel on s'efforce de parvenir dans toutes les villes bulgares. Le coup d'œil de toutes ces maisons turques basses, s'amassant en étages, et comme écrasées, avec leurs teintes vives et claires, soulignées par les lignes brunes des charpentes et leurs toitures de tuiles dont la note rouge tranche heureusement sur l'ensemble, ce coup d'œil est infiniment pittoresque, quand, du pont moderne, hardiment lancé sur la Yantra, on contemple le panorama, tandis que dans le lit rocailleux roulent les eaux rapides que surplombent les maisons de bois; on rencontre aussi à Tirnovo de pieux souvenirs, d'antiques palais en ruine, de très vieilles églises; et, à chaque instant, des fouilles dans la ville même et dans les environs font réapparaître de vieilles fondations de l'époque byzantine. On a mis à jour un morceau du palais du voïvode Schichman, dont les descendants devaient, au dixième siècle, pousser leurs conquêtes vers la Grèce. C'est là que le premier empereur byzantin, Baudoin, comte de Flandre,

fut, dit-on, enfermé dans un cachot après avoir été vaincu et fait prisonnier par les Bulgares à Andrinople, captivité que dramatisa la légende.

C'est de Tirnovo qu'on peut le mieux embrasser la longue chaîne des Balkans, qui s'offre ici à la vue comme une immense barrière illimitée à l'est comme à l'ouest, et presque horizontale dans son ensemble, semblant vouloir dérober aux yeux de l'observateur toute la Roumélie.

La ville, qui compte douze mille habitants, possède cependant un peu de commerce et d'industrie, notamment une fabrique d'ustensiles de cuivre, mais son importance est toute morale; elle est en communication avec Sofia et Varna par la voie ferrée.

Ayant ainsi parcouru la chaîne centrale, nous pénétrons ensuite dans le Balkan de l'Ouest; il ne manque pas de cols qui permettent de traverser le fameux massif à cheval ou même en voiture : une très bonne route mène de Choumla à Yamboli, par Eskistamboul, Werbitza, etc.; le col de Kotel est également un des plus faciles, on l'emprunte pour aller de Slivno à Osman-Bazar. De même on peut très facilement passer le Balkan entre Kazanlik et Gabrovo, par le col de la Schipka; et un chemin très praticable conduit de la capitale à Plevna, encore une ville qui nous rappelle la guerre russo-turque, évoquant la fameuse bataille où Russes, Roumains et Bulgares écrasèrent l'armée d'Osman Pacha; mais c'est dans le Balkan de l'Ouest que l'excursion est la plus intéressante, car c'est là qu'un grand affluent du Danube, l'Isker, le traverse.

Les gorges de l'Isker, un peu analogues à celles du Tarn, présentent une série d'étages calcaires de diffé-

rentes colorations, découpés dans les parties hautes, et qui, par un beau ciel, forment un merveilleux tableau ; au fond le lit sinueux roule ses eaux jaunes, traversant des terrains de toutes nuances. Au loin apparaît un village, cependant que la gorge s'élargit, pour se rétrécir à nouveau dans un défilé où se rencontrent un très grand nombre de grottes, et d'où l'Isker s'échappe pour continuer bien sagement son cours jusqu'au Danube. C'est certainement là une des excursions les plus pittoresques que puisse faire le touriste en Bulgarie.

Si, quittant Belgrade, l'on désire gagner la Bulgarie par le Danube, on prend passage sur l'un des bateaux faisant le service de Belgrade jusqu'au port roumain de Galatz. Au moment où le fleuve vient former l'angle nord-ouest de la Bulgarie, il est complètement sorti des murailles rocheuses qui avaient enserré son cours : ses flots jaunes s'étalent à perte de vue, baignant, d'un côté, la rive bulgare, qui surplombe généralement en petites falaises d'une centaine de mètres et, de l'autre, les berges plates des immenses champs de blé roumains ; des îles jonchent souvent son lit, formant des bras qui reviennent ou se perdent dans des marécages. Finalement, le fleuve majestueux s'infléchit en deux courbes brusques vers la mer Noire, tandis que la frontière le quitte.

La première station sur les rives bulgares est Viddine, ville curieuse de dix-sept mille habitants, qui a conservé son aspect oriental, quoique maintenant s'y élèvent de nombreuses constructions modernes, où sont établis quantités de bazars. On y vend de jolies broderies orientales, des travaux en filigrane, et une

foule d'objets semblables à ceux que l'on trouve d'ailleurs dans tous les bazars de Constantinople. L'ancienne citadelle est assez bien conservée; rappelons à ce sujet, que Viddine a été la capitale du royaume bulgare, sous le tzar Ivan Strazimir, au quatorzième siècle.

Viddine est renommé pour ses pêcheries; ses environs, très fertiles, présentent d'immenses champs de maïs et de blé, ainsi que de très riches vignobles; on y cultive également et très activement le mûrier. Enfin dans ses nombreux vergers croissent les plus beaux pruniers de toute la Bulgarie. Au point de vue industriel, il y a à Viddine plusieurs distilleries d'alcool, une grande fabrique de poudre, de nombreuses scieries et des minoteries.

De place en place, des coupures dans la falaise qui domine l'immense étendue d'eau s'enfoncent brusquement dans l'épaisseur du plateau; des vignobles en tapissent les flancs; plus haut commencent, avec la plaine, les champs énormes couverts de fauves moissons.

La deuxième station bulgare importante sur le Danube est Lompalanka, ville de dix mille habitants, qui était encore, il n'y a pas très longtemps, le port de la capitale. Une très belle route, qui a toutefois perdu de son importance, conduit de Lompalanka à Sofia. Nous arrivons bientôt à Somovit près de Nicopolis, point de transbordement de la ligne de chemin de fer Sofia-Plevna. La proximité de la gare et de l'embarcadère, près desquels on a construit quelques petits hôtels en bois dont l'aspect est curieux, rendent ce transbordement particulièrement commode.

Mais voici Nicopolis, autre ville de dix mille habi-

tants, construite, dit-on, par l'empereur Héraclius au septième siècle, c'est-à-dire un peu avant l'arrivée des Bulgares dans la péninsule; je note encore, au centre, une vieille citadelle. Nicopolis est surtout habitée par des Turcs, qui lui donnent un cachet de pittoresque spécial; juste en face, on découvre au loin, au bord du fleuve, la petite ville roumaine de Turnu-Magurèle, reliée à Bukarest par le chemin de fer, via Pitesti. Après Sistov, ville de douze mille habitants très commerçante, également peuplée en majeure partie de Turcs, nous atteignons Roustchouk (cinquante mille habitants), la plus importante cité bulgare après Sofia au point de vue du commerce, et la principale escale du Danube. Elle fut, avant l'émancipation de la Bulgarie, la capitale du vilayet turc qu'elle constituait : c'est peut-être la plus importante pour les affaires.

Roustchouk est le centre de transbordement pour la voie ferrée Roustchouk-Varna, fait à considérer, car, de Varna à Constantinople par mer, le trajet est d'assez courte durée; les compagnies de navigation hongroises et bulgares assurent le service. De Roustchouk une ligne ferrée conduit aussi à Philippopolis, par Tirnovo. Signalons ici que les sociétés de navigation danubienne délivrent des billets directs de toutes leurs stations pour les gares de chemin de fer bulgares via Somovit, via Sistov et via Roustchouk, ce qui permet, par exemple, de s'embarquer à Belgrade, avec un billet direct pour Sofia. Le parcours par voie ferrée de Somovit à Plevna est un des plus beaux trajets montagneux de ces contrées.

Située sur une hauteur, la grande cité danubienne bulgare s'est, dans ces dernières années, considérable-

ment développée : des quartiers modernes, aux voies larges, bordées d'édifices sans caractère, y ont été construits, détruisant en partie son pittoresque turc d'antan; il ne reste plus guère que quelques maisons de bois aux étages de plus en plus avancés l'un sur l'autre. Mais c'est toujours la ville cosmopolite, où se rencontrent spécialement des Roumains, des Hongrois et des Turcs. Les juifs, peu répandus en général dans le pays, semblent s'être rassemblés ici et prédominent dans les affaires. Bien campée, Roustchouk, vue du Danube, offre une très élégante silhouette, que soulignent ses fins minarets et ses toits de tuile.

C'est aussi la ville la plus gaie de tout le royaume, où le luxe roumain a pénétré aisément; la promenade notamment retient la curiosité par la variété des types qu'on y croise, ainsi que par une élégance toute moderne, surtout le dimanche au moment du concert : on se croirait presque à la jolie promenade sur le Danube, à Budapest.

En face du port bulgare se trouve un port roumain, Giourgévo, relié à Bucarest par une voie ferrée, la première en date du réseau roumain; c'est donc par Roustchouk que la Bulgarie communique avec la Roumanie; mais il faut toujours s'embarquer pour traverser le Danube, puisque jusqu'ici les rapports tendus entre les deux pays n'ont pas permis de raccorder leurs réseaux ferrés. Cette courte traversée de Roustchouk à Giourgévo, fait comprendre en quelques instants quel abîme sépare le Roumain du Bulgare; tout diffère entre ces deux voisins, depuis la langue et les costumes, jusqu'aux mœurs et au caractère. Les Roumains donnent beaucoup plus l'impression d'un peuple méri-

dional, plus exubérant, plus avide de bien-être et de plaisir.

On constate d'ailleurs que les communications sont assez maigrement établies ; le service des vapeurs est en somme peu fréquent. Les deux douanes semblent du reste rivaliser de tracasseries constantes à l'égard des habitants, pour empêcher tout trafic et leurs achats domestiques. Les jours de foire, elles augmentent, par exemple, arbitrairement leurs droits, et surveillent les passagers de façon vexatoire.

En continuant à descendre le Danube, nous rencontrons de nombreuses îles ; le fleuve s'élargit encore ; la navigation offre quelque danger ; mais voici notre point terminus, Silistria, l'ancien port bulgare, aujourd'hui roumain, après lequel le Danube pénètre en terre roumaine. Bientôt commence la région côtière de la Dobroudja, entièrement roumaine maintenant et dont les marais ont été conquis à la culture. A Silistria, le grand fleuve a 2 600 mètres de largeur ; on se croirait au bord de la mer ; actuellement la ville garde encore quelque importance, mais elle a perdu ce que Roustchouk a gagné, alors qu'autrefois c'était le port bulgare le plus actif du Danube ; les Roumains ont cependant attaché une grande importance à la possession de Silistria, qui compte encore actuellement douze mille habitants, turcs pour la plupart, et où se fait un certain commerce de bois et de céréales. Cité considérable aux temps romains, la ville a surtout joué autrefois un rôle militaire ; les ennemis venant du Nord devaient tout d'abord s'emparer de cette sentinelle avancée avant de pénétrer en Bulgarie, ce qui explique les fortifications importantes qui se voyaient encore récemment.

Elle subit, entre autres sièges mémorables, le long investissement du basileus byzantin, Jean Tzimiscès, encerclant avec sa flotte et ses armées le tzar de Kiev, Sviastoslav, qu'il finit par réduire.

Pendant la guerre de 1853, les Russes, voulant envahir la Bulgarie, mirent le siège devant ses murs, mais elle tint bon pendant près de deux mois, au bout desquels ils se retirèrent. Silistria, actuellement port roumain, verra sous peu reprendre son ancienne activité. Nous arrêterons là notre course sur le Danube.

Reportons-nous donc à Roustchouk pour gagner de là le port bulgare le plus important de la mer Noire, c'est-à-dire Varna. Au lieu de prendre la voie ferrée Roustchouk-Varna, suivons la route au gré de notre fantaisie, quoique celle-ci soit mauvaise, comme d'ailleurs presque toutes les routes bulgares; nous traversons tout d'abord un immense plateau, d'une platitude écrasante, couvert de nombreux champs de maïs et de blé, alternant avec des pâturages non moins étendus, où l'on voit passer des troupeaux énormes de moutons, de buffles, de chevaux, mais aucun village pendant 30 ou 40 kilomètres. Après deux ou trois localités signalées de loin par leurs minarets, — ce qui nous indique la présence des Turcs dans cette région, — voici le petit bourg de Rasgrad, que domine de loin la voie ferrée, beaucoup plus élevée que la route; d'aspect assez moderne et propre, sa population ne devait donc pas être exclusivement turque; voici pourtant une grande mosquée : en réalité, les Turcs, très nombreux autrefois ici, se sont retirés plus à l'est, beaucoup d'entre eux même ont regagné Constantinople. Reprenons la route de Varna; nous ne tardons pas à déboucher dans

une nouvelle vallée, celle de la Provadia, que nous ne quitterons plus avant d'arriver à la mer Noire.

Après Novi-Bazar, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme de Macédoine, — celui-ci est un grand village turc très dispersé où l'on n'aperçoit guère les habitations, blotties derrière de hautes palissades faites de branches entrelacées et couvertes d'un revêtement uni de terre battue, — empruntons pour quelque temps la voie ferrée qui va nous conduire à Choumla, ville stratégique importante, dont les bas quartiers conservent seuls quelques traces de son caractère oriental, avec une mosquée et des minarets. J'ai déjà signalé la grande facilité qu'il y avait à traverser les Balkans de Choumla à Yamboli, c'est par là que les Barbares d'Asie envahissaient la péninsule; ils passaient par Constantinople, Andrinople, Yamboli, Choumla, puis atteignaient le Danube. Voie classique des grosses masses humaines, c'est aussi nécessairement la route des armées modernes.

Le paysage, en approchant de la mer Noire, est infiniment bas et morne; dans les jachères, des chevaux ou des bœufs jettent seuls de petites taches animées; au ciel passent parfois des vols de cigognes; les hameaux disparaissent dans des creux, terrés autour des sources. Plus près du littoral, on aperçoit, de loin en loin, des éminences arrondies, semblables à celles que l'on rencontre en différents points plus au sud, surtout en Roumélie; à l'intérieur, on a retrouvé des galeries et des ruines qui montrent qu'elles servaient à enterrer les morts de populations préhistoriques vivant dans ces parages.

Voici enfin Varna, assise sur le flanc sud-ouest de

la baie du même nom, ville importante, avec ses quarante mille habitants, comme port de commerce, et aussi comme port militaire de la Bulgarie. Son port inauguré en 1906 se trouve prolongé dans le lac de Devna au moyen d'un canal maritime. L'activité commerciale y est telle que son trafic avec l'étranger représente 25 p. 100 du commerce extérieur bulgare. Ce développement ne date d'ailleurs que de la fin de 1899, époque à laquelle Varna s'est trouvée reliée par voie ferrée à Sofia, et, par suite, en relation directe avec l'intérieur du pays. Comme, d'autre part, il existe une ligne directe entre Roustchouk et Varna depuis 1877, il est facile de comprendre toute l'importance qu'a pu prendre le grand port de la mer Noire, voisin d'Odessa, de Constantza, à douze heures seulement de Constantinople.

Nous avons vu que Salonique avait bénéficié en grande partie du changement de direction des produits serbes après 1906; il était bien à penser que Varna en profiterait aussi dans une assez grande proportion : c'est ce qui a eu lieu. Il convient toutefois de signaler que le rachat des chemins de fer ottomans a eu pour conséquence d'attirer plutôt à Bourgas, l'autre port bulgare de la mer Noire, une grande partie des marchandises destinées à Philippopolis et même à Sofia, au préjudice de Varna, qui, sans cette conséquence directe du coup d'État de 1908, serait devenue le seul port maritime important du royaume.

La ville de Varna est tout à fait moderne, et même toute neuve en grande partie; sans parler du port, de ses jetées, de ses quais, de ses docks, on a tracé de larges rues, des boulevards, tous bâtis à l'européenne, présentant de beaux monuments presque somptueux;

enfin Varna possède sa plage avec cabines, buffet, etc., tout l'équipement voulu. Mais les Bulgares, fiers de leur plage à la mode, n'ont quand même pas fait les sacrifices que se sont imposés les Roumains à Constantza; d'ailleurs il existe en Roumanie une clientèle mondaine qui fait presque totalement défaut en Bulgarie; c'est pourquoi la plage de Varna, telle qu'elle est, paraît suffisante, et pour longtemps encore.

Les travaux d'établissement du port, qui ont duré plus de dix années, ont été conçus et dirigés par des ingénieurs français; ils ont coûté à la Bulgarie pas mal de millions qu'elle ne regrette pas, car les résultats, déjà excellents, s'améliorent chaque année. Ajoutons que Varna est une des rares villes d'Orient qui possèdent une distribution d'eau et des égouts : ceux-ci ne sont d'ailleurs pas encore complètement achevés.

Les exportations par Varna consistent principalement en céréales, puis en bétail, en tissus de laine, en peaux diverses, enfin en cocons de vers à soie, la Belgique étant sa principale cliente. Nous retrouvons ici des succursales des grands exportateurs de grains, Louis Dreyfus, Neufeld, etc.; puis les bureaux de près de dix compagnies de navigation, parmi lesquelles la Compagnie Fraissinet. Chaque année, en outre des services réguliers, de nombreux steamers viennent à Varna charger des céréales, en laissant sur le marché bulgare leurs cargaisons, qui consistent surtout en charbons, principalement du Cardiff. Les grandes banques bulgares y ont presque toutes des succursales. Peu d'industries : deux filatures de coton, une fabrique de conserves, des fabriques de savon, et quelques moulins importants.

Plusieurs de ces industries empruntent leur force à l'eau des sources jaillissantes, aux alentours du village de Devna, au delà d'Aladin, où de grandes carrières fournissent des pierres pour les travaux du port : d'un débit considérable, ces sources ne jaillissent pas comme des puits artésiens; elles émergent au fond d'étangs que relient des bras et des bas-fonds marécageux bordés de saules.

Il serait naturel, après avoir présenté Varna au lecteur, de décrire l'autre port bulgare de la mer Noire, Bourgas, mais, quoique la distance soit inférieure à 100 kilomètres à vol d'oiseau, l'obligation, pour s'y rendre par chemin de fer, d'aller rejoindre Tirnovo, puis de là Stara-Zagora, allongerait trop notre itinéraire. Quant à la traversée par mer, elle est sans intérêt.

Avant de quitter Varna, signalons la présence, à 5 ou 6 kilomètres, du tout petit port d'Euxinograd, où le roi Ferdinand possède une très belle résidence d'été, si souvent fréquentée par la princesse Clémentine; cette petite traversée demande environ trois quarts d'heure, mais elle en vaut la peine, pour aller admirer les merveilles d'horticulture que le souverain a réunies dans cette résidence, avec l'aide, paraît-il, d'un architecte paysagiste français.

Pour rentrer à Sofia, faisons connaissance avec une ligne que nous n'avons pas pratiquée encore; nous retrouvons après quelques heures Choumla; plus loin, de la voie ferrée, nous apercevons Tirnovo, où nous sommes passés après avoir admiré la vallée des Roses; mais voici Plevna, la ville célèbre que nous n'avons pas encore eu l'occasion de visiter.

Même remarque ici que pour les Balkans, dont la



(Cl. Scherl, Berlin.)

Le “ Choro ”, danse populaire bulgare.

célébrité dépasse de beaucoup l'importance. Impatient de parcourir le fameux champ de bataille, on se demande vraiment si l'on rêve, tant l'impression produite, faite de calme reposant et de parfaite tranquillité contraste avec le tumulte sanglant que l'esprit évoque instinctivement. Quelques coupoles d'églises, de paisibles maisons, puis de grands bâtiments blancs d'allure industrielle, représentant un institut de viticulture; enfin plus loin une pyramide commémorative rappelle seule l'importance historique de Plevna. Autour de la ville, rien de spécial ne fait songer à l'importance stratégique d'une telle position; c'est pourtant ici qu'Osman-Pacha sut résister si longtemps aux attaques furieuses des Russes.

Avant d'arriver à la capitale, arrêtons-nous à la petite gare d'Elisséïna, et dirigeons-nous vers la ville de Vratza, chef-lieu de département; en un point culminant, à 1 200 mètres au-dessus du niveau de la mer nous allons rencontrer la mine de cuivre de Phakalnitza-Medna Planina, déjà certainement exploitée par les Romains, comme le prouvent notamment les scories antiques répandues dans toutes les vallées avoisinantes et les anciens déblais qui, sur une épaisseur moyenne de 1 mètre, couvrent, sur une superficie de plus de 20 000 mètres carrés, le versant occidental de la Medna Planina.

Ce nom bulgare signifie « montagne cuivreuse »; il existe ainsi dans toute la péninsule un grand nombre de villages, de montagnes ou de rivières qui ont conservé, à travers les siècles, des noms très significatifs de minerais; en Serbie, par exemple, on trouve des alluvions aurifères dans la région du Zlatni-potok, dont

le nom signifie rivière d'or; ceci indique bien que les anciens exploitaient précisément aux lieux qui ont conservé ces dénominations caractéristiques.

En ce qui concerne la mine que nous visitons, une monnaie datant de l'empereur byzantin Anastasius (491-518), trouvée dans les déblais, montre surabondamment que le gisement de Phakalnitza était exploité à cette époque; et il s'agissait bien déjà du minerai de cuivre, puisque les scories qu'on retrouve en quantité ont une teneur de 1 p. 100 de cuivre, et qu'on a également rencontré dans les environs des échantillons de matte cuivreuse ancienne contenant 45 p. 100 de ce métal.

La mine actuelle est en exploitation effective depuis 1908. La roche encaissante qui constitue également la gangue du minerai est le calcaire dolomitique triasique qui repose en concordance de stratification sur le grès bigarré. Toute la région avoisinante est très disloquée; dans la concession même, les calcaires jurassiques arrivent au même niveau que le grès bigarré par suite d'une dislocation nord-ouest-sud-est qui se poursuit pendant plusieurs kilomètres : on doit donc admettre que le facteur minéralisant, surgissant des profondeurs dans ce calcaire triasique très fissuré, y a pénétré par de nombreuses cassures, remplaçant le calcaire par le minerai qu'il contient.

Le gisement, de nature cuivro-plombeuse, renferme les minerais suivants : 1° la *bornite*, le plus abondant de la mine, se présente en masses (nodules ou petites veines); 2° la *tétraédrite* et 3° la *chalcopyrite* qu'on trouve en nodules avec les deux précédents, et presque toujours sous forme d'imprégnations dans les parties

galéneuses. Tous ces minerais sont argentifères. L'exploitation, très bien organisée, se fait au-dessus de la cote 1 160 par galeries à flanc de coteau. Au-dessous de cette cote, l'exploitation s'effectue par un puits central « Puits Boris », armé pour l'extraction mécanique, et d'une profondeur totale de 100 mètres.

Les minerais extraits sont divisés en trois catégories : 1° minerais cuivreux de fusion ; 2° minerais cuivreux de lavage, et 3° minerais galéneux de lavage. Tous sont transportés par une ligne aérienne de 7 kilomètres à l'usine d'Elisséïna, installée vis-à-vis de la gare, dont elle n'est séparée que par la rivière Isker. Cette ligne aérienne est automatique par suite de la différence d'altitude entre la mine (1 200 mètres) et les usines (360 mètres). Sa construction a été relativement coûteuse, car elle a nécessité des ouvrages d'art assez importants, tels qu'un pont protecteur de 30 mètres de portée, au-dessus de la voie ferrée Sofia-Varna, et aussi, vers le milieu de son parcours, un tunnel de 40 mètres de longueur. La capacité de ce chemin de fer aérien, par heure de travail, est de 15 tonnes à la descente, et une tonne à la montée.

A Elisséïna, aux usines, il y a notamment un four water-jacket pour matte de cuivre, et une laverie traitant par jour 100 tonnes de minerai environ ; quant à la force motrice, elle est répartie dans toute l'usine sous forme d'énergie électrique produite dans une centrale de 180 kilowatts. A la laverie, on traite la galène, qui est concentrée à 45 p. 100 de plomb pour être ainsi exportée; quant aux minerais cuivreux, on les concentre à 10 p. 100 avant qu'ils passent à la fusion.

Le minerai de fusion venant de la mine se rend d'abord

dans un atelier de triage; le minerai pauvre rejoint la la laverie, tandis que le plus riche est envoyé au water-jacket. Étant donnée la nature de la gangue, le fondant est ici constitué par du grès venant d'une carrière voisine, mais les concessionnaires prospectent à 10 kilomètres de là une nouvelle concession, où se rencontre un minerai de cuivre à gangue siliceuse, qui pourrait éventuellement servir de fondant à celui de Phakalnitza, réalisant ainsi un énorme avantage.

Actuellement, la consommation journalière du four est de 50 tonnes de minerai, et la matte cuivreuse obtenue contient en moyenne 62 p. 100 de cuivre. Cette matte est exportée par le port de Varna.

Après avoir visité la mine de cuivre bulgare dont les travaux sont les plus avancés, rejoignons à Elisséïna la pimpante petite gare au bord de l'Isker, et reprenons le train pour Sofia. La ligne traverse la Stara Planina qui est l'extrémité ouest des Balkans; ne quittons plus la portière jusqu'aux abords de la capitale, de façon à contempler une dernière fois les si célèbres montagnes.

CHAPITRE XI

En Bulgarie : Agriculture et industrie

L'agriculture, ici comme en Serbie, procure au pays la plus grande partie de ses revenus. — Les caisses agricoles réunies ont formé une grande institution de crédit : la Banque agricole. — La coopération rurale. — Les rizières de Roumélie. — L'élevage des bestiaux. — Les chevaux de l'armée en pension chez les paysans. — L'industrie : la loi de 1905 fait fuir les capitaux étrangers; les industries locales. — L'industrie minière naissante, paralysée par la loi des mines. — La loi des corporations.

Comme la Serbie, la Bulgarie est essentiellement un pays agricole; les produits du sol sont ici et là presque identiques. La culture du riz est toutefois beaucoup plus répandue chez les Bulgares, notamment en Roumélie orientale. A cela près, nous retrouvons ici les mêmes mœurs rustiques, les mêmes méthodes, les mêmes outils. Cependant, le rendement des terres cultivables paraît meilleur en Serbie : les chiffres d'exportations de céréales sont en effet presque égaux pour chacun des deux pays, alors que la surface cultivée en Bulgarie est sensiblement supérieure. L'infériorité du rendement bulgare tient en partie aux méthodes employées. En effet, nous observons presque dans tout le pays l'usage des jachères, pratique beaucoup moins

générale en Serbie, où le villageois commence à savoir fumer son champ; tandis que le Bulgare délaisse partout l'engrais de ferme, qui s'entasse en monceaux, inutilisé, aux alentours des demeures.

Il serait pourtant injuste de ne pas reconnaître les progrès considérables accomplis depuis une quinzaine d'années, grâce aux efforts de l'État.

La propriété bulgare étant très morcelée, il existe très peu de grands domaines : les procédés modernes de culture sembleraient devoir, par suite, s'y propager difficilement. Mais le paysan est travailleur et économe; d'autre part, s'il épargne, et s'il travaille assidûment, ce n'est pas dans le but de remplir un bas de laine, bien au contraire : son rêve est d'accroître sans cesse sa terre. Dans ces conditions, il n'est que logique d'escompter, dans un avenir prochain, la formation de plus grandes propriétés, où la culture intensive pourra être appliquée.

Mais une autre cause influe aussi très rapidement sur le développement de l'agriculture en Bulgarie : c'est l'esprit pratique des cultivateurs qui se réunissent aujourd'hui par groupes pour acheter en commun les outils modernes, et jusqu'aux machines à vapeur. C'est ainsi que, dans un seul département, les paysans syndiqués ont acquis, pour l'année 1910, 706 charrues, 13 herses, 220 fléaux, 14 faucheuses, 115 moissonneuses, 15 batteuses à vapeur, et 75 égraineuses, tous instruments venus d'Allemagne, d'Angleterre et des États-Unis. Ces chiffres ont leur éloquence, et prouvent bien que l'idée d'association fait son chemin dans les campagnes. L'initiative de l'État y contribue d'une façon efficace, car, de tous côtés, s'élèvent des écoles d'agriculture, des

haras et des fermes modèles. On n'a pas négligé non plus l'enseignement agricole pratique pendant le passage du paysan sous les drapeaux : vous verrez souvent, dans la campagne bulgare, comme d'ailleurs en Serbie, des soldats en petite tenue labourer la terre. Enfin, point capital, le crédit agricole est aujourd'hui très pratiquement organisé.

Depuis longtemps il existait en Bulgarie ce que l'on appelait des caisses agricoles. A l'origine, des dépôts de tous les habitants en formaient le capital, mais le fonctionnement était bien rudimentaire, car ces caisses manquaient de fonds : en 1894, après trente ans d'existence, elles n'avaient pu réunir encore qu'une vingtaine de millions, somme d'ailleurs presque entièrement immobilisée par les avances. L'État, s'inquiétant de cette situation, prit en main leur gestion. Elles fusionnèrent en une banque agricole, de plus en plus prospère, dont le capital actuel est de 38 millions, avec 10 millions de réserves; près de deux cents succursales ou agences disséminées dans tout le royaume assurent son excellent fonctionnement.

Nous avons signalé que la culture du riz était assez développée. C'est dans le district de Philippopolis que les conditions de climat et d'hydrologie sont les plus favorables à cette culture, grâce à un important réseau d'irrigation formé par la Maritza et ses affluents. Les rizières s'y étendent chaque année davantage, assurant aux cultivateurs des profits importants.

Là encore, le morcellement de la propriété constituant une entrave sérieuse à une bonne exploitation, celle-ci demandant de grandes étendues de terrains pour laisser des bénéfices appréciables, les petits propriétaires se

sont groupés, répartissant frais d'exploitation et bénéfices proportionnellement à l'étendue de chaque propriété. C'est ainsi que le riz est devenu la plus rémunératrice de toutes les cultures, donnant à la terre un revenu de 8 p. 100.

Au point de vue de la distribution des cultures (au total 7 119 000 hectares, contre 2 515 000 improductifs), les céréales, qui occupent la plus grande superficie, couvrent environ 2 400 000 hectares; les plantes industrielles, coton, lin, chanvre, tabac, betterave, etc., 80 000; les vignobles, 80 000; les légumes et plantes potagères, 75 000. Les vergers s'étendent sur 8 000 hectares et les rosiers, je l'ai déjà indiqué, sont cultivés sur 7 000 hectares. Le système dominant est celui du double ensemencement, avec les procédés généraux déjà décrits pour la Serbie.

Sur un total d'exportation de 110 millions, moyenne des dernières années, il faut attribuer près de 60 p. 100 aux produits du sol. Le blé, à lui seul, fournit 30 millions; le maïs, 15 millions, et l'essence de roses, 5 millions.

Le principal acheteur du blé bulgare est la Belgique qui en importe pour 10 à 12 millions; après, vient la Turquie avec 8 millions en moyenne, puis l'Autriche-Hongrie, la Grèce et l'Angleterre. Pour le maïs, il est surtout exporté en Angleterre, en Belgique, en Turquie, en Allemagne et en France.

Les villages bulgares sont formés par la juxtaposition des habitations des paysans qui y annexent leurs vergers, mais les terres de culture sont souvent situées assez loin. Pas de fermes isolées : un usage séculaire veut que les villageois construisent leurs bicoques les

unes contre les autres pour mieux se défendre, en cas de guerre.

Dès l'aube, chacun s'en va au champ, la maison restant sous la garde des vieillards et des chiens. Ceux-ci, admirables gardiens, sont toujours féroces; ils défendent l'approche de leur maison, tout d'abord par de furieux aboiements, puis aux dépens de vos mollets si vous insistez. D'une race canine très commune dans les Balkans, et tenant à la fois du chien de berger et du loup, ils ne sont pas de grande taille, mais leurs mâchoires sont pourvues de terribles crocs avec lesquels il est mauvais de faire connaissance.

Après la culture, l'élevage des bestiaux constitue une grande source de revenus. Sa situation s'est d'ailleurs considérablement améliorée depuis quelques années, ce qui explique la diminution des pâturages remplacés en grande partie par la culture des plantes fourragères, la luzerne principalement.

Les dernières statistiques accusaient les chiffres suivants : bovins, 2 172 000 têtes, comprenant 477 000 buffles; moutons, 6 130 000; chèvres, 1 384 000; chevaux, 538 000; ânes et mulets, 136 000; porcs, 456 000.

L'ensemble de l'exportation d'animaux vivants atteignant 7 millions, la plupart des animaux vivants exportés de Bulgarie sont expédiés en Turquie; bœufs, buffles, chevaux, mulets, moutons et chèvres représentent un rapport de plus de 6 millions de francs, dont près des deux tiers pour les moutons seulement, qui tiennent ici la même place que les porcs en Serbie.

La Turquie reçoit aussi la presque totalité des beurres et fromages fabriqués en Bulgarie, et dont l'ensemble atteint 3 millions. Enfin le commerce des volailles et

œufs est particulièrement actif : certaines années, on en expédie pour 7 à 8 millions de francs, rien qu'à destination de l'Allemagne.

Le gouvernement accorde toute son attention à l'élevage et favorise spécialement l'amélioration des races par voie de sélection et de croisement ; il existe de nombreux établissements d'État créés dans ce but.

L'un des plus importants est la ferme modèle de Sadovo, à cinq lieues de Philippopolis. Non seulement les jeunes gens de la campagne reçoivent dans cet établissement l'enseignement de maîtres compétents, mais ils y trouvent, pour l'instruction pratique, de nombreux spécimens de cultures améliorées par les procédés modernes, ainsi que des types variés de races de bétail étrangères, expérimentées dans le royaume. Les animaux reproducteurs sont mis à la disposition des particuliers moyennant des prix modiques ; de même pour les nombreux étalons de chevaux de trait ou de selle que l'institution possède.

Enfin une combinaison ingénieuse consiste, pour l'État, à céder aux propriétaires agricoles un certain nombre de chevaux de troupe qu'ils prennent chez eux et dont ils peuvent se servir pour tous les travaux des champs, avec obligation de pourvoir à leurs nourriture et entretien. Au bout de cinq ans, le fermier en devient propriétaire, à moins que la bête ne meure, auquel cas il lui faut en payer la valeur, fixée à 500 fr. L'avantage de l'État est réel, puisqu'il possède ainsi en temps de paix une remonte plus que suffisante pour le service des régiments en cas de guerre, et que cet effectif se trouve ainsi entretenu sans grever le budget. D'autre part, cette combinaison fournit aux cultivateurs,

sans dépense d'achat, des chevaux qu'ils peuvent employer à leur gré, et dont ils restent propriétaires définitifs dans un délai très court. En rendant ceux-ci responsables, en cas de mort ou d'accident grave, des bêtes ainsi cédées, on les met dans l'obligation d'entourer leurs pensionnaires de grands soins, et de les nourrir suffisamment suivant le travail produit.

Ce qui n'est pas moins ingénieux de la part des fermiers, c'est de choisir, parmi les bêtes que leur cède ainsi l'armée, de préférence des juments, qu'ils font ensuite couvrir par les étalons qu'on met à leur disposition dans les haras de l'État. L'armée peut donc ainsi compter sur une très bonne race de chevaux de troupe.

L'agriculture et l'élevage fournissent donc aux Bulgares la plus grande partie de leurs revenus. Cependant le gouvernement cherche à encourager le développement de l'industrie naissante, tout au moins en ce qui concerne la fabrication des articles de grande consommation.

L'industrie en Bulgarie est réglementée, par la loi de 1905, ce pendant que, dès 1907, étaient appliqués de nouveaux tarifs douaniers destinés à la protéger.

Voici les principales dispositions de cette loi dite d'encouragement à l'industrie : elle accorde des avantages généraux à toutes les entreprises industrielles, mais octroie en outre des avantages exclusivement réservés à certains établissements prévus par elle.

Parmi les avantages dont peuvent bénéficier toutes les industries, signalons l'usage gratuit de la force hydraulique, l'exemption des droits de douane pour tout le matériel ou matières premières n'existant pas dans le pays et qu'il faut acheter à l'étranger, réduc-

tion de 40 p. 100 sur le transport des machines et combustibles par les chemins de fer bulgares, enfin l'obligation pour l'État, les départements et les communes de s'adresser pour leurs fournitures aux industries du pays, même à un prix plus élevé de 15 p. 100 que celui des articles étrangers analogues.

Des avantages spéciaux sont réservés aux entreprises industrielles justifiant d'un capital d'au moins 25 000 francs, ou employant au moins vingt-cinq ouvriers et installées sérieusement avec un outillage reconnu suffisamment perfectionné : ces établissements sont exemptés de perceptions douanières, des impôts sur les bâtiments, des patentes et du droit de timbre pour les actions. La loi indique aussi parmi ces avantages spéciaux la livraison à prix réduit du charbon provenant des mines de l'État, privilège à vrai dire inexistant dans la pratique, vu que ces mines suffisent à peine aux besoins, chaque jour plus considérables, des chemins de fer du réseau national.

Dernier point intéressant, la loi prévoit la possibilité d'accorder à un certain nombre d'entreprises industrielles un droit exclusif de fabrication pour une période de trente années.

Enfin, toutes les industries encouragées doivent créer un fonds pour l'assurance contre les accidents du travail, et ce, avec la participation des ouvriers, à moins qu'elles ne préfèrent assurer leur personnel à une compagnie d'assurances bulgare.

Cependant, cette loi de 1905 n'a pas atteint son but, qu'elle ne pouvait d'ailleurs pas atteindre. En effet, le législateur, trop nationaliste, a inséré dans son texte des articles qu'on croirait rédigés expressément pour éloi-

gner le capital étranger. On n'a pas tenu compte de ce fait que la totalité des capitaux bulgares étant investie dans l'agriculture, il faudra encore bien des années avant que l'épargne de la population se décide à s'aventurer dans les entreprises industrielles. Il y a notamment certain article 40 qui exige qu'après la troisième année d'existence, toute nouvelle entreprise industrielle soit tenue d'avoir un personnel entièrement composé de sujets bulgares, aussi bien pour les employés que pour les ouvriers, exception faite pourtant pour les directeurs, sous-directeurs et contremaîtres. Ce délai de trois ans est tout simplement ridicule, et bien fait pour décourager l'initiative étrangère.

Une autre cause de retard du développement économique, c'est l'absence d'industrie métallurgique, et la non-exploitation du minerai de fer pourtant abondant. Cette non-exploitation est d'ailleurs systématique. J'ai entendu des ingénieurs bulgares affirmer qu'étant donnés les prix où les fers et aciers leur parvenaient d'Autriche, et même d'Allemagne, ce serait folie d'engager des capitaux pour créer une métallurgie nationale.

D'autre part, jusqu'ici la loi sur les mines a semblé vouloir aussi éloigner le capital. Les richesses minières nationales sont demeurées pour ainsi dire inexploitées : la loi de 1891, pourtant refondue en 1906, n'accordait pas aux concessionnaires des garanties suffisantes, ce qui tenait à distance les capitaux étrangers, et la population gardait pour la culture toute son épargne.

Une nouvelle loi vient d'être promulguée en 1910, qui sauvegarde davantage les droits des concession-

naires, mais ses résultats pratiques sont forcément encore presque insignifiants.

Tandis que la loi minière serbe accorde aux concessionnaires le droit d'exploitation pour tous minerais, sur toute l'étendue du périmètre, la loi bulgare, qui, jusqu'en 1906, limitait l'exploitation au seul minerai pour lequel la concession était demandée, distingue encore actuellement trois catégories d'exploitations : 1° matières combustibles et bitumineuses; — 2° sel gemme et sel marin; — 3° les autres substances minérales. Par suite, le droit de recherche ou d'exploitation est concédé seulement pour les substances d'une des trois catégories. De sorte qu'il peut exister trois concessions sur périmètres superposés. Or les financiers, sollicités par des affaires de mines en tous pays, ne s'intéressent que difficilement aux concessions situées dans des pays où la loi minière admet la superposition des périmètres, même limitée à de très larges catégories. Et l'on ne peut arguer de l'avantage que peut présenter, pour le développement des mines, la coexistence éventuelle sur les mêmes terrains d'entreprises portant sur des gîtes radicalement distincts, dans un pays comme la Bulgarie où l'exploitation des mines est à l'état naissant. En pratique, la superposition fait naître des différends entre concessionnaires, et c'est la crainte des procès qui éloigne les capitaux.

J'ajoute que l'administration des mines, qui compte cependant des fonctionnaires éminents, n'effectue pas toujours les délimitations avec l'impartialité voulue; le concessionnaire étranger doit par suite s'entourer de conseillers compétents pour sauvegarder ses intérêts.

Il est juste d'indiquer cependant que la nouvelle loi

apporte plus d'équité envers l'explorateur. Auparavant, un explorateur ayant fait des recherches dans un périmètre réservé n'était pas certain d'obtenir ultérieurement la concession, celle-ci pouvant être octroyée à une personne jugée plus capable de faire fructifier une exploitation, ce qui était tout à fait injuste. Le texte nouveau donne à l'explorateur un droit de préférence nettement stipulé; toutefois, la concession ne devient définitive que lorsque l'administration trouve les travaux de recherches suffisamment poussés pour permettre une exploitation rationnelle, mais avec faculté de prolongations de durée.

Le permis de recherches s'obtient par priorité de demande, une même personne pouvant demander et obtenir plusieurs permis pour des périmètres différents, voisins ou non. Le détenteur du permis (art. 32), sous peine de déchéance, doit occuper pendant plusieurs mois de l'année un nombre d'ouvriers jugé suffisant par l'administration. Dans la pratique, cette clause n'est pas toujours observée. Toutefois (art. 28) il doit, également sous peine de déchéance, payer une taxe annuelle de 0 fr. 10 par hectare, qui augmente de 0 fr. 10 à chaque renouvellement pour une nouvelle période de deux ans, jusqu'à un maximum de 0 fr. 50.

Les périmètres réservés sont de forme rectangulaire, et d'une superficie de 50 à 100 hectares, l'explorateur a le droit de vendre le produit de ses fouilles moyennant le payement à l'État d'une redevance de 1 p. 100 sur le produit brut. Pour les concessions, le maximum de superficie est fixé à 800 hectares, la redevance fixe est de 2 francs par hectare pour la catégorie des combustibles, et de 4 francs pour les deux autres catégo-

ries, la redevance proportionnelle étant de 1 p. 100 sur le produit brut de l'exploitation.

L'administration, par voie de commissions nommées par le ministre, statue sur les différends entre concessionnaires et propriétaires superficiels, quoique cependant les intéressés puissent en appeler devant les tribunaux. L'article 101 indique enfin qu'à défaut d'accord entre propriétaires de concessions superposées, l'administration règle pour chacun la question des travaux à effectuer, leur nature et leur lieu. Pourquoi le législateur n'a-t-il pas radicalement supprimé la superposition, qu'il reconnaît pour une source de difficultés ?

Quoi qu'il en soit, la loi de 1910 marque déjà une grande amélioration sur la précédente; en particulier le domaine bulgare minier y semble mis d'une façon plus large à la disposition des explorateurs et concessionnaires, quoique l'État reste propriétaire comme sous le régime de l'ancienne loi de quatre périmètres miniers, trois pour du charbon, et le quatrième pour le plomb et le cuivre. Toutefois, l'État doit se conformer à la loi des mines comme les particuliers, sauf qu'il est exonéré des redevances; d'autre part, il peut accaparer les périmètres tombés en déchéance.

Le développement naissant de la petite industrie a provoqué l'élaboration de la loi sur l'organisation des métiers et des corporations, qui date de 1904, mais a été réellement appliquée après réglementation en 1905 Elle institue les corporations que tous les artisans d'un même métier sont tenus obligatoirement de former dans toutes les communes du royaume. Le législateur bulgare a voulu, dans l'intérêt de l'industrie nationale,





(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Au marché de Sofia

et précisément parce qu'il s'agissait d'une population jusqu'alors exclusivement agricole, que le développement progressif de l'instruction professionnelle fût guidé dans la bonne voie.

Outre l'amélioration des métiers au point de vue technique, la loi vise à inculquer à tous les membres des corporations le sentiment de la probité professionnelle, à les habituer à soumettre leurs différends professionnels à un tribunal d'arbitrage; elle organise des bureaux de placement, crée des associations de consommation et de production pour la fourniture collective des matières premières nécessaires ainsi que la vente des objets fabriqués, facilite enfin le crédit par l'institution de caisses des métiers.

Et cette loi ne reste pas lettre morte. Le gouvernement, avec cet esprit d'ordre et de réglementation qui est ici général dans les administrations civiles et militaires, tient fermement la main à son application.

Ce même esprit s'affirme encore par la loi de 1905 sur les voyageurs de commerce, d'après laquelle ceux-ci ne peuvent exercer leur profession que s'ils ont satisfait à de multiples conditions d'honorabilité, de compétence, etc. Leur comptabilité est contrôlée.

Signalons enfin la loi sur le travail des femmes et des enfants, datant également de 1905, qui interdit absolument d'employer des ouvriers des deux sexes, âgés de moins de dix-huit ans, dans certaines entreprises reconnues dangereuses pour la santé et désignées par décret royal suivant avis du ministère compétent et du conseil d'hygiène. Dans la plupart des établissements, les enfants ne doivent pas travailler

au-dessous de douze ans. Dans les mines et carrières, les femmes sont exclues, et les enfants ne sont admis qu'à partir de quinze ans.

La même loi, qui prescrit toute une série de mesures d'hygiène et de sécurité, interdit aux femmes le travail de nuit et réglemente le travail de jour, ordonnant le repos hebdomadaire pour les enfants de quinze ans. Toute cette réglementation est rigoureusement appliquée sous le contrôle d'inspecteurs du travail.

En ce qui concerne les ouvriers, pas de législation spéciale, pas de repos hebdomadaire; cependant, dans toute la Bulgarie, le travail doit être suspendu obligatoirement les jours fériés.

En dehors de la petite industrie, on compte environ 200 établissements industriels, occupant de 10 000 à 12 000 ouvriers, et représentant environ 45 millions de capital. Mentionnons notamment des tissages de soie à Philippopolis, à Roustchouk, à Choumla; d'importants tissages de laine à Slivno, Gabrovo, Samakov, deux importantes sucreries à Sofia et Philippopolis. des fabriques de machines agricoles, notamment à Plevna, de nombreuses brasseries et distilleries, des tuileries et briqueteries, un assez grand nombre de moulins importants, des tanneries et enfin les distilleries d'essence de roses. Signalons en passant la fabrication dans le pays, et en assez grande quantité, d'une étoffe nommée *chayak.* C'est un drap tissé avec de la laine locale pour les qualités inférieures destinées aux vêtements de paysans, et avec de la laine étrangère pour les qualités supérieures. On en exporte en Turquie pour 4 millions annuellement. Les principales fabriques de chayak se trouvent à Slivno, Gabrovo et

Karlovo, ce sont les établissements les mieux outillés qu'on puisse voir dans le pays.

Une autre fabrication locale intéressante est celle de la passementerie de laine (*gaïtan*) dont sont ornés les costumes de paysans; on en exporte pour près de 2 millions, dont plus de la moitié en Turquie.

Beaucoup d'industries intéressantes restent encore à créer en Bulgarie, mais il n'y faut guère songer, d'une façon générale, tant que la loi de 1905 sera en vigueur, c'est-à-dire tant que les Bulgares n'auront pas compris que ses tendances nationalistes sont contraires aux véritables intérêts économiques du pays.

Les richesses du sous-sol ne sont guère mises en valeur : d'abord à cause de la loi sur les mines, assez faite, nous l'avons vu, pour décourager le capital; et parce qu'ensuite l'apathie de la population à cet égard est partagée par les pouvoirs publics. On s'est bien occupé de trouver du charbon pour alimenter les locomotives du réseau ferré, mais là s'est bornée l'initiative du gouvernement au point de vue minier.

Il existe pourtant de très nombreux gisements reconnus; j'ai signalé déjà la mine de cuivre de Phakalnitza. Dans la région de Bourgas, notamment, et dans plusieurs autres endroits, l'on a trouvé des vestiges d'exploitations cuprifères romaines. A vrai dire, l'industrie minière a été interrompue pendant toute la période turque, sauf cependant à Samakov où l'on produit le fer depuis un temps immémorial. On le préparait à l'aide de magnétite provenant de la désagrégation des syénites du Vitosh, en réduisant ce minerai par le charbon de bois dans de bas fourneaux assez semblables aux fours catalans; aujourd'hui, cette industrie, si prospère du temps

de l'empire turc, est complètement abandonnée; on conçoit d'ailleurs qu'un procédé tellement rudimentaire ne permette pas de lutter contre l'industrie métallurgique étrangère.

De nombreux gisements de manganèse ont été reconnus; aucun n'est en exploitation. Même observation d'ailleurs pour la plupart des autres minerais.

Au point de vue de la houille, d'assez nombreux gisements ont été étudiés; des ingénieurs français et allemands sont venus dans le pays à cet effet; mais, de même que pour les minerais métallurgiques, les fonds manquent et la Bulgarie doit acheter à l'étranger une grande partie du charbon dont elle a besoin.

En Bulgarie, comme dans toute la péninsule, on a beaucoup déboisé; cependant il reste encore plus d'un million d'hectares de belles forêts où domine nettement le hêtre. Viennent ensuite le frêne et le chêne, puis le pin, le sapin et le mélèze.

L'État a étudié tout un système de reboisement et d'exploitation rationnelle : il faut le voir appliquer avant de porter un jugement. C'est surtout aux environs de la vallée des Roses qu'il serait urgent de reboiser, car c'est là que les ravages sont le plus préjudiciables à la culture. La tâche sera toutefois assez longue et malaisée, car les chèvres gloutonnes sont avides des jeunes pousses, et il n'est guère facile de priver le paysan de ces animaux qui fournissent la matière première à l'industrie villageoise.

CHAPITRE XII

Le Commerce; l'État bulgare

Le commerce bulgare; la crise financière n'est que passagère. — Le commerce extérieur. — Utilité de la création d'un musée commercial français. — Réclamations des commerçants bulgares. — A Philippopolis. — La constitution bulgare et l'organisation administrative. — Le budget. — L'Instruction publique et l'armée. — La marine; un port d'avenir : Bourgas. — Les voies de communication.

Au point de vue commercial, il convient de signaler en tout premier lieu l'augmentation notable des importations de certains articles dans la dernière décade et surtout depuis la transformation de la principauté en royaume. La Bulgarie développe sans cesse son réseau ferré, et, surtout depuis quelques années, des lignes importantes ont été créées; il a donc fallu importer de l'étranger des rails, wagons, etc. D'autre part, il a été commandé au dehors, et notamment en France, du matériel de guerre et des fournitures militaires diverses dont l'ensemble représente des sommes très élevées. L'importation des articles de consommation courante n'ayant subi aucune augmentation appréciable, l'augmentation totale est donc représentée uniquement par ces deux éléments : matériel de guerre et matériel de

la voie ferrée; or, l'un a dû être acquis par suite de circonstances politiques, et l'autre pour accroître la richesse nationale, c'est-à-dire de nature essentiellement productive.

Il y a lieu de se demander pourtant comment il se fait que la nation bulgare ait pu réussir, sans trop compromettre sa situation financière, à faire face à tant de dépenses pendant une période où la balance commerciale se trouvait très nettement défavorable. En effet, l'année même de la proclamation en royaume, l'excédent des importations sur les exportations faisait sortir du pays 19 millions; en 1909, 40 millions, et en 1910, près de 50 millions. Il fallut donc recourir aux emprunts, et en 1909, la Bulgarie emprunta 182 millions. Toutefois l'on doit tenir compte de ce fait qu'au moment même où l'État engageait des dépenses nécessaires, les mauvaises récoltes furent seules la cause du sens négatif de la balance; les années précédentes, des excédents très notables d'exportations avaient placé le pays dans une situation financière favorable : ce n'était donc pas de la témérité que de se résoudre à augmenter le matériel de guerre pour assurer l'intégrité du territoire du nouveau royaume, et à développer le réseau ferré si incomplet jusqu'alors, malgré les sacrifices antérieurs.

C'est ainsi que, de 1901 à 1907, un excédent constant d'exportations sur les importations avaient fait rentrer en Bulgarie plus de 130 millions, inspirant confiance en l'avenir. Malheureusement, en dehors des dépenses forcées déjà signalées, il faut encore ajouter le rachat des lignes de chemins de fer ottomans, rachat rendu obligatoire par le coup d'État de 1908.

D'ailleurs, cette dernière dépense ayant accru grandement le domaine national, le crédit du pays n'en a pas souffert. Le budget même s'équilibrait favorablement; en 1911 les recettes atteignaient 178 445 000 francs et les dépenses 178 395 000 francs.

Quant à la dette publique, elle était en 1912 nominalement de 667 millions, dont 600 millions seulement restent à amortir. La France détient une grande partie de la dette bulgare, mais c'est de l'argent bien placé, car il s'agit là d'un peuple sérieux et économe, qui ne s'est endetté qu'à bon escient, par suite des circonstances, mais avec lequel les transactions commerciales et financières sont d'une parfaite loyauté.

A propos des importations, signalons, comme pour la Serbie, la grande faveur dont jouissent les produits français; je recommande, comme ne cessent de le conseiller les différents consuls français qui se sont succédé à Sofia, la création d'un musée commercial, où se trouveraient réunis les spécimens des produits de vente courante, ainsi qu'en ont créé les Autrichiens et les Allemands , exposition permanente où l'acheteur peut voir et toucher l'objet qu'il désire se procurer. Si les industriels français se syndiquaient pour la dépense d'établissement et d'entretien de ce musée, la part de chacun pourrait être très minime. Il faudrait de plus souscrire aux conditions de crédit en usage, car les Autrichiens et les Allemands, soutenus par leurs banques, en arrivent à accorder couramment six mois de délais de payement, et l'habitude est devenue générale.

J'ai entendu de très nombreux négociants bulgares, et dans presque toutes les villes du pays, se plaindre de n'être pas visités par les voyageurs de commerce

représentant des maisons françaises. Celles-ci se bornent à envoyer leurs catalogues, et souvent ne répondent pas aux demandes de renseignements qu'on leur adresse.

J'ai entendu principalement formuler ces reproches à Philippopolis, la deuxième capitale du royaume, grand chef-lieu de la Bulgarie du Sud, située précisément sur la route Paris-Constantinople. Malgré que le grand développement de Sofia ait fait perdre à la capitale du Sud sa suprématie commerciale en attirant le siège social des plus grandes firmes, Philippopolis n'en reste pas moins un grand centre de commerce, et une ville intéressante de 50 000 habitants. La population grecque y était au siècle dernier assez considérable. Il s'y trouve encore plus de 3 000 Hellènes, l'élément turc étant presque double. La plupart des négociants sont des Grecs ou des Arméniens.

Groupée autour de plusieurs éminences arrondies, d'une soixantaine de mètres de hauteur, aux pentes fortement escarpées, elle se dresse, ainsi isolée, au centre de la plaine qu'arrose la Maritza. Trois de ces éminences, entièrement recouvertes de constructions, sont englobées dans la ville, qui a conservé encore des ruelles accidentées, des maisons de bois si rustiques, des minarets, des coupoles, beaucoup de verdure, des costumes variés, des Turcs à turban, enfin un aspect oriental que ne possède plus Sofia. Mais le spectacle le plus pittoresque est de contempler des hauteurs voisines les toits serrés d'où les dômes et les minarets se détachent si harmonieusement sur le fond et gigantesque du Rhodope.

La Bulgarie est une monarchie héréditaire et constitutionnelle. L'assemblée nationale ou Sobranié, qui exerce le pouvoir législatif avec le roi, se compose de cent

cinquante députés élus par le peuple pour une durée de cinq ans. Cette assemblée ordinaire discute le budget et les projets de loi; mais pour la discussion des affaires politiques, la constitution prévoit une assemblée nationale extraordinaire comprenant de trois cents membres.

Les dispositions constitutionnelles diffèrent peu de celles déjà exposées pour le royaume serbe : elles garantissent également la liberté de conscience et de la presse, la liberté de réunion, etc. L'organisation judiciaire est plus complète que chez les Serbes; il y a en effet ici des juges de paix qui déchargent en partie la police et les tribunaux communaux.

Voyons comment s'équilibre le budget bulgare. Les impôts directs rapportent annuellement environ 40 millions, tandis que les impôts indirects représentent 60 millions sans compter les taxes et amendes diverses, qui ne rapportent pas moins de 20 millions. Parmi les autres revenus de l'État, ceux des voies et communications atteignent aujourd'hui le chiffre respectable de 30 millions, en augmentation constante.

Au chapitre des dépenses, dans les derniers budgets, l'annuité de la dette publique figure pour 40 millions; le budget du département de la Guerre s'inscrit pour la même somme. Voilà certes deux gros boulets à traîner, mais nous avons vu plus haut que la Bulgarie pouvait les supporter, et que, d'ailleurs, elle amortissait très régulièrement sa dette sans se livrer à de nouvelles dépenses anormales. Encore un gros chiffre, celui du budget de l'Instruction publique dépassant 20 millions; il se justifie par les résultats déjà obtenus et les progrès rapides réalisés depuis l'émancipation, grâce au nombre considérable d'écoles disséminées dans

le royaume; l'enseignement y est beaucoup plus suivi que dans les autres États balkaniques; la Bulgarie compte, en effet, 1 100 élèves pour 10 000 habitants, venant ainsi immédiatement après la Hongrie, et bien avant l'Italie, dans la statistique des nations d'Europe au point de vue de l'instruction populaire et de la fréquentation des écoles. A l'entrée au régiment, la proportion des illettrés atteint à peine 10 p. 100.

Enfin, dernier chiffre important : 30 millions sont prévus pour travaux publics, voies et communications (la Bulgarie ne possède pas de rivières intérieures navigables, ni de canaux), en exécution d'un programme d'ensemble, qui exigera longtemps encore une part importante dans les prévisions budgétaires.

Malgré ces charges considérables, il y a eu nettement équilibre du budget depuis de nombreuses années. En 1908, au moment de la transformation en royaume, il atteignait déjà 127 millions; depuis, il a progressé très sensiblement, s'acheminant rapidement vers 200 millions, mais les recettes augmentent normalement dans la même proportion, le pays n'engageant que des dépenses productives.

Productifs aussi furent les 40 millions du budget de la guerre puisqu'ils permirent de former, d'instruire et d'équiper une armée qui, malgré ses derniers insuccès, a cependant fait ses preuves.

Le service militaire est ici de deux années pour l'infanterie, et de trois années pour les autres armes. Sur pied de guerre, la Bulgarie peut mettre instantanément en ligne 90 000 fantassins de l'armée active, 5 000 cavaliers et 500 canons. En faisant appel aux réserves qui possèdent, même en temps de paix, leur ordre de

mobilisation, le total précédent s'augmente de 160 000 fantassins, 2 500 cavaliers et 150 canons. Enfin l'armée territoriale est forte de 125 000 fantassins. Ce qui fait un total de 375 000 hommes d'infanterie, de 7 500 cavaliers, et 650 canons. Malgré son allure un peu lourde, la physionomie du soldat bulgare reflète l'intelligence. Discipliné et résistant, il est habile à utiliser le terrain.

Presque tout le matériel moderne d'artillerie a été commandé au Creusot, et la plupart des officiers supérieurs ont passé par notre École supérieure de guerre; de plus, après beaucoup de tiraillements, la Sobranié vient de voter la création d'une Académie militaire qui manquait jusqu'ici. Déjà, en 1885, alors qu'ils n'avaient pas fait de stages dans nos rangs, de simples capitaines, livrés à eux-mêmes par suite du départ des instructeurs russes, s'improvisèrent colonels et généraux : ils remportèrent de rapides succès. Bref l'armée bulgare bien entraînée, bien équipée, bien commandée, constitue une puissance militaire imposante, comme l'a montré son offensive impétueuse et brillante contre la Turquie et malgré les défaites de la deuxième guerre balkanique, qui proviennent surtout des fautes politiques du Gouvernement ou du haut commandement.

La marine militaire est encore réduite à sa plus simple expression, mais la flotte marchande compte 120 vapeurs jaugeant 80 000 tonneaux, et près d'un millier de voiliers, représentant un total de 200 000 tonneaux.

A part les petits ports de la mer Noire, c'est surtout par Varna et Bourgas que se fait le trafic des marchandises et des passagers; le mouvement de ces deux ports a donné en 1911, c'est-à-dire avant la guerre, pour Varna, 2 000 navires entrés, et 2 000 sortis, et, pour

Bourgas, 1 500 navires entrés et 1 600 sortis; au point de vue tonnage, cargaison et nombre de passagers, la proportion est sensiblement la même. Quant à la mer Égée où la Bulgarie possède maintenant le port de Dédéagatch, il faut attendre quelques années avant de pouvoir examiner avec quelque précision les services qu'elle peut rendre. Toutefois, il n'est pas douteux que les Bulgares sauront tirer un parti avantageux de cette nouvelle façade sur une seconde mer.

Sur le Danube, la Bulgarie possède plusieurs ports importants que nous avons visités. Le mouvement général y a été l'an dernier de 1 700 navires entrés ou sortis, représentant un tonnage total de plus de 3 millions de tonneaux, et 350 000 passagers. C'est le pavillon austro-hongrois qui tient de beaucoup le premier rang, avec 12 000 navires, et 2 500 000 tonneaux. La compagnie Fraissinet de Marseille effectue un service régulier entre Marseille, Bourgas, Varna, et quelques ports du Danube.

Les résultats obtenus indiquent nettement que Bourgas gagne chaque jour du terrain dans son duel économique avec Varna; il exportera sans doute plus tard les céréales de la Bulgarie du Sud. Relié à Philippopolis par le chemin de fer, c'est un petit port assez modernement outillé, possédant une rade entre deux jetées, avec des quais de pierre; on n'y reconnaîtrait pas la cité turque d'il y a vingt-cinq ans. C'est maintenant une ville moderne où s'élèvent de belles constructions avec des jardins, des monuments au milieu de larges avenues nouvellement tracées où l'on ne voit que des costumes européens. Il y règne encore un peu de malaria, mais on s'y préoccupe de la santé publique

puisque l'on vient d'y établir une adduction d'eaux.

Les voyageurs ont souvent à souffrir de l'état des routes du royaume, qui sont pour la plupart assez mauvaises. Pourtant la jeune Bulgarie a réalisé un grand effort pour tracer très vite les chemins indispensables. A la fin de l'occupation ottomane, le pays ne comptait en effet que 2 000 kilomètres de chaussées, et encore étaient-elles, en grande partie, seulement tracées. Actuellement, il y a 9 000 kilomètres de routes nationales, dont 6 000 sont terminés, 1 000 en construction, et les autres complètement tracés. Quant aux routes communales, on les commence seulement : 1 000 kilomètres construits, 1 500 en construction, et le reste en projet, l'ensemble dépassera 5 000 kilomètres. Là encore la Bulgarie a fait vite.

Mais ce sont surtout les chemins de fer qui prouvent l'activité indéniable dont ce pays a fait preuve depuis sa libération; le réseau complet actuellement en exploitation comprend aujourd'hui environ 2 000 kilomètres, ayant doublé sa longueur en l'espace de quinze ans. Les deux Bulgarie se trouvent aujourd'hui reliées par la voie ferrée, mettant en communication Philippopolis, capitale de la Roumélie, avec Roustchouk et la Roumanie. Le grand port danubien est également relié au principal port sur la mer Noire, enfin Viddine, Lompalanka, Nicopolis et Roustchouk, c'est-à-dire les principaux ports du Danube, sont tous en communication avec la capitale, elle-même reliée à Varna (express Sofia-Varna) et Bourgas. Le principal est donc fait : l'ossature du réseau est à présent terminée : de nombreuses lignes sont encore en construction et d'autres à l'étude. Bien entendu, l'organisation de l'exploitation

n'est pas encore parfaite, les trains, à quelques exceptions près, ont conservé leur lenteur tout orientale, mais il faut savoir attendre, tout viendra. Souhaitons aux Bulgares d'organiser sagement, après avoir si rapidement édifié.

En ce qui concerne les nouveaux territoires, rappelons que, par suite de ce que la Bulgarie a dû céder à la Roumanie, les accroissements territoriaux ne sont que de 25 000 kilomètres carrés dont la population est très peu dense, puisque l'augmentation du nombre d'habitants n'est que de 500 000 âmes, ce qui porte le total de la Bulgarie actuelle à 4 500 000 habitants.

D'autre part, les fautes commises en 1913 par le Gouvernement bulgare ont provoqué, comme l'on sait, le retour offensif des Turcs qui ont repris Andrinople et ont su conserver, à la paix de Bucarest, la plaine de Lullé-Bourgas ainsi que Rodosto, Tchorlou et Tchataldja. Il en résulte que les nouveaux départements bulgares sont presque exclusivement constitués par l'imposant massif du Rhodope; ce sont donc des territoires montagneux, peu denses, et où, à part Demotika, l'on ne peut signaler aucune ville intéressante.

Le débouché sur la mer Égée est donc la seule acquisition avantageuse de la campagne 1912-1913 et la Bulgarie ne peut se relever et profiter de ses richesses naturelles que par le ferme désir de renoncer à toute tentative belliqueuse, en travaillant activement à son développement économique qui peut être rapide si la paix est durable.

Conclusion

Nous venons de faire intimement connaissance avec des populations que l'Europe occidentale méconnaissait encore à la veille des guerres balkaniques, et nous avons été frappés de constater que, parallèlement au développement de leur puissance militaire, ces nations avaient méthodiquement poursuivi leur organisation au point de vue économique avec une étonnante rapidité.

Si l'on songe qu'au lendemain de leur libération, rien n'existait dans ces contrées jusqu'alors dépourvues sous le régime turc d'administration particulière, ne possédant ni routes, ni chemins de fer, ni industries, l'œuvre de ces peuples apparaît comme réellement considérable.

La campagne balkanique de 1912-1913, dont la grande presse d'Occident a instruit ses lecteurs au fur et à mesure que se déroulaient les événements, a laissé dans le grand public, surtout après les péripéties émouvantes de la seconde guerre, une impression qui se dissipera certainement avec le temps, mais qui est très loin d'être juste.

Certes, je ne tente pas ici d'excuser, ni même d'expliquer les atrocités que les journaux et les revues

illustrées ont enregistrées avec ce souci du moindre détail qui caractérise l'information contemporaine; mais si je me reporte aux souvenirs malheureux d'une guerre récente entre les peuples les plus civilisés d'Occident, je ne puis que conclure, après certains rapprochements, que la guerre est toujours bien horrible, et que, si en 1870 le grand reportage eût fonctionné comme actuellement, les Occidentaux seraient probablement moins fiers de la comparaison avec la campagne de 1913. Il faut tenir compte, en effet, de bien des éléments divers pour comparer avec exactitude.

J'ai vécu moi-même la seconde guerre balkanique, et avec la plus absolue impartialité je m'empresse de conclure que nous n'avons pas le droit, comme on l'a fait trop souvent sans réflexion, de traiter les Balka niques de sauvages. C'est un tort très grave, surtout pour nos intérêts, car ce jugement très faux, et trop souvent répandu, amène le grand public à juger trop sévèrement des populations qui possèdent de grandes qualités, qui ont accompli une œuvre considérable, et qui, dans très peu de temps, formeront des nations modernes ayant leur place bien marquée dans le Concert européen.

Ce qu'il faut retenir surtout, c'est que la Serbie et la Bulgarie sont des pays admirablement policés, où l'on peut circuler aussi librement qu'en Occident, et que, hormis l'état de guerre, la sécurité y est aussi complète que sur nos routes de France.

Je n'en dirai pas autant de l'Albanie, ni même du Monténégro, quoique, avec le temps, le brigandage n'y sera plus qu'une légende.

Parmi les États balkaniques, au point de vue éco-



Paysannes bulgares

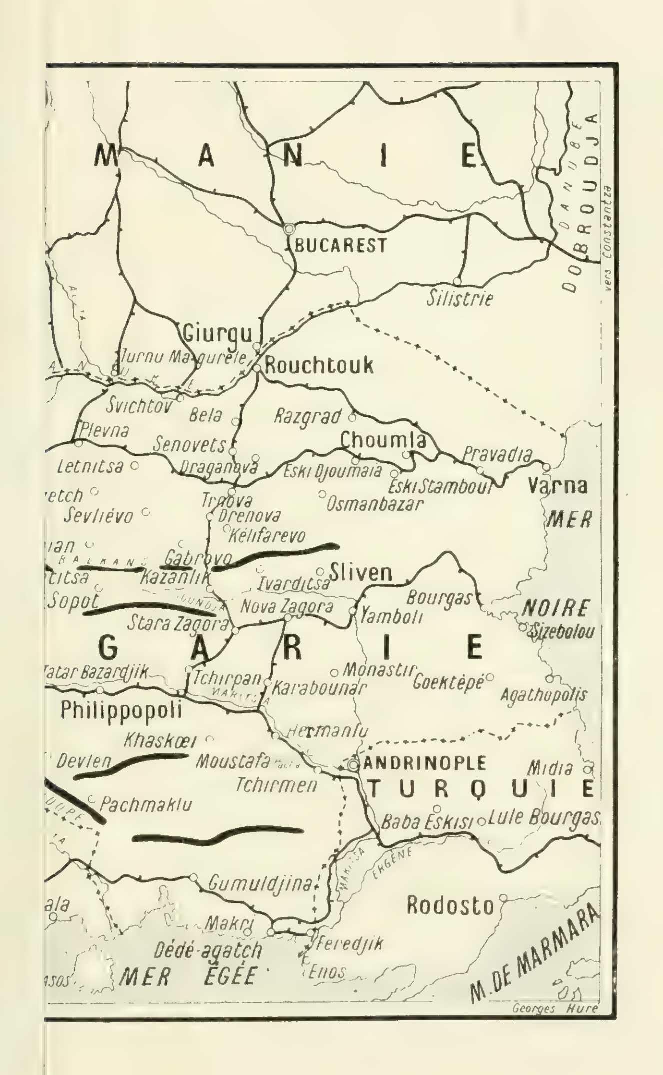
nomique je ne parlerai que de la Serbie et de la Bulgarie.

L'avenir de la Serbie, ainsi que nous l'avons exposé en détail, apparaît comme très brillant. La houille blanche, les richesses minérales, la fertilité tout à fait remarquable de son sol, l'intelligence et le courage alliés à l'ardeur au travail des populations, tout contribue à faire de la Serbie une nation pouvant espérer très prochainement prendre place parmi les véritables pays modernes.

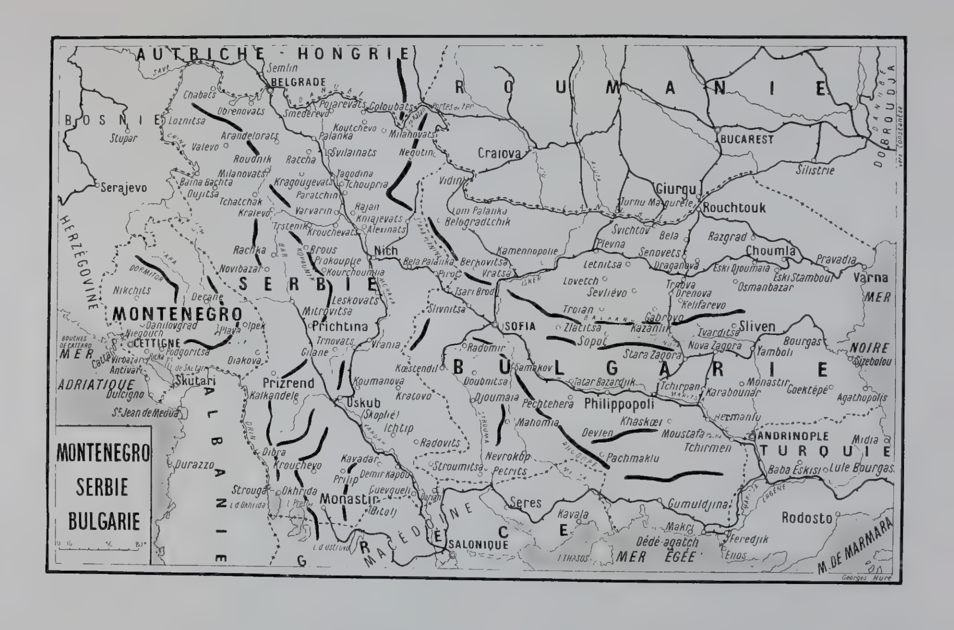
Pour la Bulgarie, son développement n'a pas été moins prestigieux, et si, faisant abstraction de considérations d'ordre sentimental, nous nous bornons à envisager l'avenir strictement au point de vue économique, nous sommes obligés de conclure que, si elle a perdu pour un certain temps la situation morale que son développement lui avait fait acquérir, elle possède néanmoins des éléments de réussite très certains.

N'a-t-elle pas déjà des ports qui commencent à s'outiller à la moderne, ainsi qu'un important débouché récemment acquis sur la mer Égée; ne possède-t-elle pas enfin un réseau ferré déjà très développé qui lui permet de transporter ses produits d'un point à l'autre de son territoire, et sur le littoral de ses deux mers?

Toutefois ces deux pays ont encore beaucoup à faire pour s'assurer une pleine prospérité. L'industrie métallurgique et l'industrie minérale sont à créer presque complètement. L'agriculture est loin d'avoir acquis son développement normal, les routes, les chemins de fer, devront être multipliés; enfin les fleuves et rivières appellent de coûteuses rectifications pour enrayer les crues et organiser la navigation.

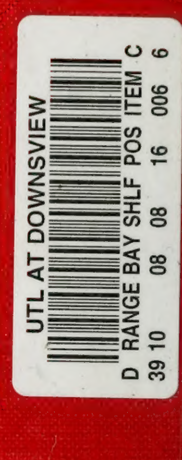


M A N I E
BUCAREST
DANUBE
DOBROUDJA
vers Constantza
Silistrie
Giurgu
Turnu Magurele
Rouchtouk
Svichtov
Bela
Razgrad
Plevna
Senovets
Choumla
Pravadia
Letnitsa
Draganova
Eski Djoumaia
Eski Stamboul
Varna
Trnova
Osmanbazar
Sevliévo
Drenova
MER
Kélifarevo
BALKANS
Gabrovo
Sliven
Kazanlik
Ivarditsa
Sopot
Bourgas
Nova Zagora
Yamboli
NOIRE
Stara Zagora
Sizebolou
G A R I E
Tatar Bazardjik
Tchirpan
Monastir
Goektépé
Karabounar
Agathopolis
Philippopoli
Hermanlu
Khaskœi
Devlen
Moustafa
ANDRINOPLE
Midia
Tchirmen
T U R Q U I E
Pachmaklu
Baba Eskisi
Lule Bourgas
ERGÈNE
Gumuldjina
Rodosto
Makri
Feredjik
Dédé-agatch
MER ÉGÉE
Enos
M. DE MARMARA
Georges Hure



MONTENEGRO
SERBIE
BULGARIE

Table des Matières


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 08 08 16 006 6